



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

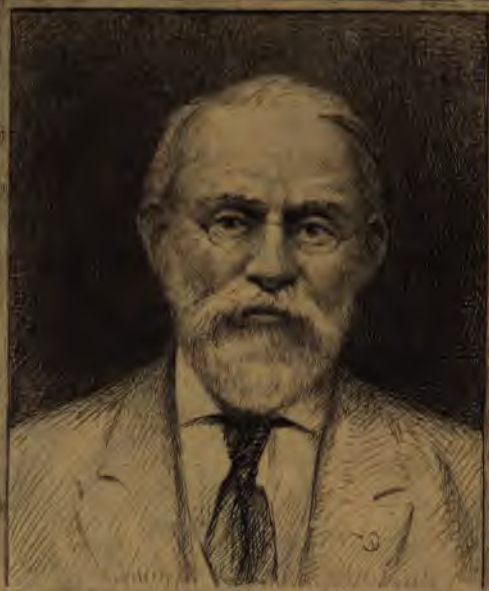
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

A 491790



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY





AS
162
.B842

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

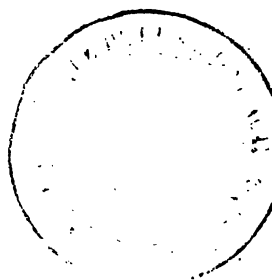
DE BREST

Reconnue d'utilité publique — (Août 1880)



DEUXIÈME SÉRIE — TOME XXVI

—
1900-1901
—



BREST

IMPRIMERIE A. KAIGRE, RUE DU CHATEAU, 4

—
1901

177

Dunning
Nighoff
10-21-26
13603

ŒUVRES POSTHUMES

DE M. GABRIEL MILIN



POÈME BRETON INÉDIT

SUR L'ILE DE BATZ





ŒUVRES POSTHUMES

DE M. GABRIEL MILIN

Je dois rappeler que M. MILIN a été longtemps membre et secrétaire de la Société Académique de Brest.

Il est mort le 27 novembre 1895, à l'Île de Batz, dont il était devenu le maire.

C'était un écrivain Breton très distingué, et il est cité très souvent dans les études celtiques faites aujourd'hui par les hommes de la science.

Le petit poème et les poésies que nous donnons ci-après proviennent d'un manuscrit qui m'a été cédé par sa veuve.

J'ai dû en faire une traduction aussi littérale que possible afin de permettre de suivre plus facilement le texte.

Naturellement cette poésie perdra beaucoup à la traduction, car, comme le dit un proverbe italien : Traduttore, Traditore. Aussi je réclame indulgence.

Brest, le 5 janvier 1901.

ALFRED BOURGEOIS.

E N E Z - V A Z

Pevar ugent vloaz a zo

I

ILIS KOS SANT PAOL AURELIAN ⁽¹⁾

- 1 Kosa iliz 'zo tro-war-dro
A zo, Eneziz, enn ho pro ;
Ilis savet he mogeriou
Gant sant Paol ha gant ho tadou.
- 2 Trizek kant vloaz zo abaoe
M'eo bet konsakret da Zoue,
Ha kant vloaz tost ne deus ken toen,
Nemet an nenv a zioud he fenn ⁽²⁾.
- 3 Eleac'h hoc'h ilis' Paol genta,
Peder voger a zo brema,
Peder voger, enn dro d'ezho
Eur bern treaz gwenn hep netra veo.
- 4 Heb iliaven na tamm glasder
Nemet mein noaz gant gwall amzer
Nemed ar mor a doull enn dro
Da zont dioc'h an daou du war-n-ho.

(1) L'auteur écrit *kos* devant une consonne forte (*k p t s*).

(2) Aujourd'hui généralement : *a ziouz*.

L'ILE DE BATZ

Il y a quatre-vingts ans

I

L'ANCIENNE ÉGLISE DE SAINT PAUL AURÉLIEN

- 1 La plus ancienne église des environs
Se trouve, Iliens, dans votre pays ;
Eglise dont les murs ont été élevés
Par saint Pol et vos ancêtres.
- 2 Il y a treize cents ans depuis
Qu'elle a été consacrée à Dieu,
Et près de cent ans qu'elle n'a plus pour toiture
Que la voûte du ciel (au-dessus de sa tête).
- 3 Au lieu de votre première église de saint Pol
Il ne reste maintenant que quatre murs
Quatre murs entourés
D'un monceau de sables blancs, sans rien de vivant.
- 4 Sans lierre ni aucune verdure
Mais, des pierres dénudées par les rigueurs du temps
Rien que la mer qui les creuse
Pour arriver sur elles des deux côtés.

- 5 Mor kounnaret, te a redje
Dioud ilis sant Paol, ma vevje,
Evel gwechall 'reaz d'id tec'het
Dious ti he c'hoar gan-ez nec'het.
- 6 Maro sant Paol, hag he iliz
Ar genta digoret d'ar feiz
Zo, eme 'n dud, oud he gwelet,
Eun truez e ve dilezet.
- 7 Dilezet ! ne d-eo ket biskoaz ;
Gouzout a rear enn Enez-Vaz
Ez eo bet en-hi ar re goz
O teski mont d'ar Baradoz.
- 8 Tud Enez-Vaz 'vel ho zadou
'Ia kalounek war ho roudou
Goude ouspenn trizek kant vloaz
Da zaoulina ous treid ar Groaz.
- 9 Tud Enez-Vaz ne rafent ket
Hag hi paour, 'vit madou ar bed ⁽¹⁾,
Mogeriou noaz ho ilis Paol
Zo karet meurbed gant-ho holl !
- 10 Ho ilis Paol 'zigas d'ezho
Sonj enn ho zud zo bet eno,
Beo, o c'houzanv kalz a enkreiz,
Maro gant feiz, gant karantez.

(1) *Hi, eux*, est écrit de la même manière que *hi, elle*, mais sans que *h* ne se fasse aucunement sentir. On écrit aussi : *i* ou *ii*, autrefois *y*.

- 5 Mer enragée, tu te retirerais en courant
De l'église de saint Pol s'il vivait,
Comme il te fit autrefois t'enfuir
De la maison de sa sœur que tu tourmentais.
- 6 La mort de saint Pol et de son église.
La première ouverte à la foi
C'est, disent les habitants, à la voir
Une pitié qu'elle soit abandonnée.
- 7 Abandonnée ! Elle ne le fut jamais ;
On sait à l'Ile de Batz
Que les vieillards y ont été
Pour apprendre à aller au Paradis.
- 8 Les gens de l'Ile de Batz comme leurs pères
Suivent courageusement leurs traces
Après plus de treize cents ans
Pour aller s'agenouiller au pied de la Croix.
- 9 Les habitants de l'Ile ne donneraient pas,
Bien qu'ils soient pauvres des biens de ce monde.
Les vieux murs dénudés de leur église de saint Pol
Qui est adorée d'eux tous !
- 10 Leur église de saint Pol leur rappelle
Le souvenir de leurs ancêtres qui ont été là
Vivants, en supportant beaucoup de chagrin,
Morts avec foi et amour.

- 11 Feiz, karantez c'han er c'havel
Da vont d'ann nev zo diouaskel,
Er bed, diou flac'h a harp an, den
War hent ar boan hag an anken.
- 12 Dre an hent-se ho deus kerzet
Ho zadou koz 'zo er wered,
Dindan an treaz ho relegou
Er baradoz ho eneou.
- 13 Bugale sent hag enn ho bro
Tud Enez-Vaz brema d'ho zro,
Martoloded ha merc'hed keiz
Ne zilezont iliz ho feiz.
- 14 Sul ha pemdez, den dre eno
Nag er ganol ne dremeno
Hep dizolei ha stoui he benn
En eur lavaret eur beden.
- 15 Ne deuz eur c'hristen enn Enez (1)
Na garfe gwelet a nevez
Ilis sant Paol o lugerni,
Beziou he dud enn dro d'ezhi.
- 16 Ilis sant Paol zo enn Enez
Evel arc'h Noe war ar menez ;
Anezhi 'teu d'ar gristenien
Nerz ha fizianz warlerc'h anken.

(1) L'auteur écrit *ne deuz* (*ne-d-euz*) devant une voyelle initiale et *ne deus* devant une consonne.

- 11 Foi, amour naissent dans le berceau,
Ce sont deux ailes pour aller au ciel,
Dans le monde deux béquilles qui soutiennent l'homme
Sur le chemin de la peine et de l'affliction.
- 12 Par ce chemin ont marché
Leurs ancêtres qui reposent dans le cimetière,
Leurs reliques sous le sable,
Leurs âmes dans le Paradis.
- 13 Enfants de saints, et dans leur pays
Les habitants de l'Ile de Batz maintenant à leur tour,
Matelots et pauvres femmes,
N'abandonnent point l'église de leur foi.
- 14 Le dimanche et chaque jour, personne
Ne passera par là, ni dans le canal
Sans se découvrir et courber la tête
En disant une prière.
- 15 Il n'y a pas un chrétien dans l'Ile
Qui n'aimerait revoir
L'église de saint Pol entourée brillamment
Des tombes de ses fidèles.
- 16 L'église de saint Pol est dans l'Ile
Comme l'arche de Noé sur la montagne ;
C'est elle qui inspire aux chrétiens
Force et confiance après affliction.

- 17 Ilis sant Paol pell amzer zo
Vije savet gant tud ar vro,
Kaset diout-hi ar mor a bell
Ha gwentet an treaz en avel.
- 18 Ma vije galloud ho divreac'h
Ëvit tizout, d'ougenn daou veac'h,
Ma vije ho c'haloun nerzuz
Evel ma 'z eo karantezuz.
- 19 Allaz ! Doue a ro d'an den
He labour, he boan, he anken
Evid he vâd war ar bed-ma ;
Doue a ra ar pezh zo gwella.
- 20 Doue ne stok ket oud ar garrek
Lestr ar martolod kalounek
En deus feis kre he vamm, he dad,
A gar he zivreac'h labourat.
- 21 Doue ho kar-c'houi, merc'hed keiz ;
E leac'h madou da goll ho feiz
E ro d'e-hoc'h kalz a iec'hed
Ha nerz da c'hounid ho poued !
-

- 17 L'église de saint Pol depuis longtemps
Serait reconstruite par les habitants,
La mer retirée au loin
Et le sable enlevé par le vent.
- 18 Si le travail de leurs bras
Pouvait atteindre et surmonter deux difficultés,
Si leur cœur était aussi fort
Qu'il est plein d'amour.
- 19 Hélas ! Dieu donne à l'homme
Son travail, sa peine, son chagrin,
Pour son bien dans ce monde ;
Dieu fait pour le mieux.
- 20 Dieu ne heurte pas contre l'écueil
Le bâtiment du matelot courageux,
Qui a la foi vive de sa mère, de son père
Et qui aime à travailler de ses bras.
- 21 Dieu vous aime, chères femmes ;
Au lieu de biens pour perdre votre foi,
Il vous donne beaucoup de santé
Et force pour gagner votre subsistance.
-

BUEZ MERC'HED ENEZ-VAZ :

- 22 Enn Enez-Vaz ne vager ket
Merc'hed da choum war an oaled ;
Kalet meurbed eo ho buez,
Doue, outho bezit truez.
- 23 Koz ha iaouank, a-vihanik
Pe hi zo paour pe binvidik,
Oud ho foan ez int digernez
Mar d-int bet ganet enn Enez.
- 24 Pa vez ien da skourna ar bed,
Pa varv ar goad er goazied,
Oc'h pep toen pa vez inkiniou,
E kichen an tan pa vez riou.
- 25 Neuze d'an aod a-raok an deiz
Ez a d'ar red ar merc'hed keiz
Da lammet o skrija er mor ⁽¹⁾
Warlerc'h eur bod bizin arvor.
- 26 Aluzen Doue d'ar re zo paour,
• Pinvidigez ar re ' labour,
Ar bizin eo red da veva
Arc'hant ha keuneud da domma.
- 27 Siouaz ! gantho ne vez lezet
Ho bizin hep beza laëret,
Bizin hag a dle al lezen
Da dud ar vro, tamm d'an estren.

(1) *O skrija*, en frémissant.

VIE DES FEMMES DE L'ILE DE BATZ :

- 22 A l'île de Batz, on n'élève pas
Les filles pour rester sur le foyer ⁽¹⁾
Leur vie est très dure
Dieu, ayez pitié d'elles !
- 23 Vieilles et jeunes, dès l'enfance
Qu'elles soient pauvres ou riches,
Elles n'épargnent pas leur peine,
Si elles sont nées dans l'île.
- 24 Quand il fait froid à geler le monde,
Quand le sang meurt dans les veines,
Qu'il y a des chandelles de glace à tous les toits,
Qu'on reste auprès du feu tant on a froid.
- 25 Alors au rivage avant le jour
S'en vont en courant les pauvres filles
Pour s'élancer en grelottant dans la mer
Après un amas de goémon.
- 26 Aumône de Dieu, à ceux qui sont pauvres ;
Richesse de ceux qui travaillent,
Le goémon est nécessaire pour vivre
C'est de l'argent et du bois pour se chauffer.
- 27 Hélas ! on ne leur laisse
De leur goémon, que ce qui n'est pas volé,
Du goémon que la loi
Doit aux gens du pays, et non point à l'étranger.

(1) Sur l'âtre.

- 28 Da c'hrazez martoloded keiz,
A varvfe kant guech noz ha deiz
Evit savetei ar re all ;
D'ar re a ra vâd e vez great fall.
- 29 Ar merc'hed e kreiz ar mèsioù
Deut glao, kazarc'h, n'ho deus ket riou,
A nerz ho c'horf o labourat,
Da c'hounid boued d'ezho, d'ho ziad.
- 30 Hada, c'houennat, medi a reont,
Medet ho ed her simiadont ⁽¹⁾
War ho c'hein a zammou pounner
Evit hen dourna enn ho c'her.
- 31 Gant-ho ho eost pa vez dournet,
'Vez krazet, gwentet, dastumet,
El leac'h ma kaver dilastez,
Kement zo red, enn tiegez.
- 32 Mar labouront hep damanti
Enn aod, er mèsioù, difazi,
Enn ho ziez, ken nebeud all,
Ne gavfet netra da damall.
- 33 Heb aoun e c'heller lavaret
E labouront koulz ha goazed,
E talc'hont ho ziegesioù
Reizet koulz ha tiez ar c'heriou.

(1) *Hen dougont war gern ho c'hein, pe war ho chouk*
(sur leur nuque). cf. : *cime* ; latin : *summum* ; terme peu
connu.

- 28 Aux femmes des pauvres marins
Qui mourraient cent fois nuit et jour
Pour sauver les autres ;
A ceux qui font du bien, on fait du mal !
- 29 Les femmes au milieu des champs,
Vienne la pluie ou la grêle, elles n'ont point froid,
En travaillant à tour de bras
Pour gagner leur nourriture et celle de leur maisonnée.
- 30 Elles sèment, elles sarclent, elles moissonnent,
Leur blé récolté elles le transportent à dos
Par lourdes charges
Pour le battre à la maison.
- 31 Lorsqu'elles ont battu leur récolte,
Elle est séchée, vannée et recueillie
Dans l'endroit que l'on trouve propre
Autant qu'il le faut, dans la ferme.
- 32 Si elles travaillent sans ménagement,
Au rivage et dans les champs sans rien négliger,
Dans leurs maisons non plus
On ne trouverait rien à leur reprocher.
- 33 Sans crainte on peut dire
Qu'elles travaillent autant que des hommes,
Elles tiennent leurs fermes
Aussi bien arrangées que des maisons de ville.

- 34 Out-ho evel oc'h peb unan
Evelato e stag ar boan
Rak bez' ez int kik ha kroc'hen
Ha ganet gant mammou kristen.
- 35 Boazet da gas pep loustoni
Euz ho douar hag euz ho zi,
Euz ar mèsiou deut skuiz d'ar ger,
Ne choumont vak na dibreder.
- 36 Kouls kreac'h ha traon, ebarz, enn dro,
Pep tra zo digaillar gant-ho,
Gwalc'het, puret, pep tra kempenn,
Hag enn ho c'hreiz ho ene gwenn.
- 37 Ma n'int evel merc'hed a zo
Ken droulivet ha leaz-goro,
War-n-ho ema liou ar iec'hed,
Liou al labour a c'hounid boued.
- 38 Eul liou hen-nez hag a zo kaër
Kroget enn-ho dioc'h an amzer,
Liou ne vir ket oud ho c'hroc'hen
Da veza flamm, hi, ruz ho fenn ;
- 39 Plac'hed iaouank da gaout gened
Ken ho deuz mez demezelled,
Gragez, merc'hed, da gaout kaloun
Zo koulz ha kaloun peb itroun.

34. A elles comme à toute autre
Cependant s'attache la peine,
Car elles sont chair et peau
Nées de mères chrétiennes.
35. Habituees à enlever toute saleté
De leur terre et de leur maison,
Rentrant fatiguées de leurs champs à la ferme
Elles ne restent pas sans occupation ni souci.
36. Du haut en bas, à l'intérieur comme à l'entour,
Tout est par elles nettoyé
Lavé, fourbi, tout est arrangé
Et au milieu de tout cela, leur âme pure.
37. Si elles ne sont pas, comme certaines filles,
Aussi pâles ou blanches que du lait frais
Elles ont le teint de la santé,
Le teint que donne le travail nécessaire à la vie ⁽¹⁾.
38. Un teint celui-là qui est une beauté,
Qu'elles prennent au grand air,
Teint qui n'empêche pas leur peau
D'être brillante, avec un visage rosé.
39. Des jeunes filles qui ont de la beauté
A faire honte à des demoiselles,
Des femmes, des filles, qui ont du cœur
Autant et plus que n'en ont des dames.

(1) Mot à mot : qui gagne du pain.

- 40 Da garet mad ho friejou,
Da zevel ho bugaleigou,
Da zigas war ho fenn bemdez
Bennoz Doue, bennoz ar Werc'hez.
- 41 Da gaout iec'hed, da veva koz,
Da vont rag-eeun d'ar Baradoz
En eur zilezel ar bed-ma
Al labour vad a diz huëla.
- 42 D'ezho n'eo ket nebeud a dra
Gouzout gounid ho zamm bara,
Hen dibri c'houek p'eo gounezet,
Mervel evel m'ho deuz bevet.
- 43 Kredi a reont ez eo Doue leal,
Ne varn evel ar mad, ar fall,
Ha ne damallo ket gragez
N'int bet eun dervez didalvez.
- 44 Da verc'hed e-bed tro-war-dro
N'euz labour ken diez e nep bro,
Ne ve out-hi evit herzel
Gragez eur vro all hep mervel.
- 45 Kerkoulz enn ti evel er meaz
Skouer pep merc'hed eo merc'hed Baz ⁽¹⁾
A gar ho zud 'leiz ho ene,
A drec'h ho foan da vont d'an nê.

(1) On dirait plus régulièrement : *Skouer da bep merc'h eo merc'hed Baz.*

- 40 Pour chérir leurs époux,
Elever leurs petits enfants
Et appeler sur leur tête tous les jours
La bénédiction de Dieu et celle de la Vierge.
- 41 Qui ont de la santé pour vivre âgées
Et aller tout droit au Paradis
En abandonnant ce monde ;
La bonne œuvre qui atteint le but suprême.
- 42 Ce n'est pour elles une petite affaire
De savoir gagner leur pain,
De le manger avec goût quand elles l'ont gagné
Et de mourir ensuite comme elles ont vécu.
- 43 Elles croient que Dieu est loyal,
Qu'il juge tout différemment le bien et le mal
Et qu'il n'accusera pas des femmes
Qui n'ont pas été un seul jour inutiles.
- 44 Aux femmes des environs ni d'aucun pays
N'est réservé un travail aussi pénible ;
Les femmes d'une autre contrée
Ne pourraient y résister sans mourir.
- 45 Aussi bien à la maison qu'au dehors,
Les femmes de Batz sont un modèle pour toutes les
Elles aiment leur famille à pleine âme [autres,
Et surmontent leur peine pour aller au ciel,

- 46 A gar ho zud, a ro dezho
Nerz ho divreac'h d'ho derc'hel beo,
Nerz ho c'haloun, ha ma ve red
Ar goad a zo enn ho goazied.
- 47 Merc'hed int, mammou ar re-ze,
Karantezuz hag a feiz kre!
Kas war ar mor 'reont ho faotred
Da c'houzout hag huël 'ar stered.
- 48 Ha doun ha ledan eo ar môr,
Pa vezont pell diouz an arvor.
Ha da lavaret enn distro
Petra a dalv merc'hed ho bro.
- 49 A zesk d'ezho 'ranker kredi,
Douja, karet, karet meuli
Doue a gas lestr ar martolod,
Ha pa gar hen distro d'an aod.
- 50 Hep feiz d'harpa ho c'harantez
Hep fizianz e Doue, er Werc'hez
Penaos e c'hellfe merc'hed keiz
Herzel oud poan ha nec'h noz-deiz?
- 51 Rak merc'hed Baz n'ho deuz ho far
Da gaout er bed poan ha glac'har,
Poan o veva gwalc'h ho c'haloun,
Nec'h gand ho zud war eur mor doun.

- 46 Elles aiment leur famille, elles leur donnent
La force de leurs bras pour entretenir leur vie,
La force de leur cœur, et s'il le fallait
Le sang qui coule dans leurs veines.
- 47 Ce sont des femmes, des mères celles-là,
Pleines d'amour et de foi !
Elles envoient leurs garçons à la mer
Pour savoir si les étoiles sont hautes.
- 48 Si la mer est profonde et large,
Quand ils sont loin du rivage ;
Et pour dire au retour
Ce que valent les femmes de leur pays.
- 49 Elles leur apprennent qu'il faut croire,
Respecter, aimer, adorer Dieu
Qui conduit le bateau du marin
Et quand il veut le ramène au port.
- 50 Sans foi pour soutenir leur amour,
Leur confiance en Dieu, en la Vierge
Comment pauvres femmes pourraient-elles
Résister à la peine et à l'inquiétude, nuit et jour.
- 51 Car les femmes de Batz n'ont pas leurs pareilles
Pour avoir au monde, peine et affliction,
De la peine à plein cœur, pour vivre,
De l'inquiétude pour les leurs, sur une mer profonde !

- 52 Goude ho labour poaniusa
'Teuont d'ar gear da ziskuiza,
Ez eont d'ho gwele da gousket
O sonjal enn ho zud karet.
- 53 Mamm, enn he map, enn he bugel,
Grek enn he fried a zo pell
En eul lestrik war mor braz
Ha nemet dourn Doue oud he gas.
- 54 Neuze priejou ha mammou
A zao d'an nev ho c'halounou,
A bed Jezuz, Mari, Anna
Da zerc'hel ho zud er bed-ma.
- 55 Da rei d'ezho nerz ha iec'hed
Da viret na vezo beuzet
Tud kalounek a rank beva
Pell dioud ar re 'garont muia.
- 56 Da zigas ho listri enn dro
Gand avel vâd war-zu ho bro
Evit ma c'hellint c'hoaz heb aoun
Ho briata war ho c'haloun.
- 57 Epad an noz, a greiz kousket,
War-lerc'h ho zud 'nij ho spered
Hag ho gwelont, a gav d'ezho
En em gavet er gear, er vro.

- 52 Après leur travail des plus pénibles,
Elles rentrent à la maison pour se reposer,
Elles vont à leur lit pour dormir
En pensant à leurs bien-aimés.
- 53 Mère, à son fils, à son enfant,
Femme à son mari qui est au loin
Dans un petit bâtiment sur la grande mer
La main de Dieu seulement pour le conduire.
- 54 Alors, épouses et mères,
Elèvent leur cœur jusqu'au ciel,
Prient Jésus, Marie, sainte Anne
De maintenir les leurs en vie ⁽¹⁾.
- 55 De leur donner force et santé,
De sauver du naufrage
Des gens courageux qui doivent vivre
Loin de ceux qu'ils aiment le plus.
- 56 De ramener leurs bateaux
Avec bon vent vers leur pays
Pour qu'ils puissent encore sans crainte
Les embrasser de tout leur cœur ⁽²⁾.
- 57 Pendant la nuit, au milieu de leur sommeil
Leur esprit vole après eux,
Elles les voient, il leur semble
Qu'ils sont de retour au pays.

(1) Mot à mot : de conserver les leurs dans ce monde.

(2) Les presser sur leur cœur.

- 58 Awechou all, o kalounâd !
'Welont ho fried pe ho zâd
Torret ho lestr, — war eur planken.
Merc'hed, eun huvre eo hep-ken.
- 59 Gand an deiz e teu a nevez
Al labour, ar boan, an enkreiz,
Ne viront oc'h kaloun a gar
Da nijal war-lerc'h he glac'har !
- 60 Rak merc'hed Bâz a c'hoar er-vâd
Mar ho deuz poan, ebad ho stâd
E skoaz stad ho martoloded
War eur mor zo doun he weled.
- 61 Hag a zao evel menesiou,
Da strinka a-lamm he darsiou
War eul lestrik a zo ebarz
Ho c'harantez e tredemarz.
- 62 Dindan ho zreid hi ho deuz douar
Da harpa war-n-han ho glac'har ;
Ar martolod n'en deuz hepken
Nemet *o loc'h* eun tamm planken.
- 63 Siouaz ! mar teufe da doulla
'Z afe gand ar mor da ruilla,
He gorf da veza dispennet
Hag he eskern paour bruzunet.

- 58 D'autres fois, ô malheur !
Elles voient leur époux ou leur père,
Leur navire brisé, — sur une planche.
Femmes ! Ce n'est qu'un rêve !
- 59 Avec le jour revient
Le travail, la peine, l'inquiétude,
Ils n'empêchent pas le cœur qui aime
De voler après l'objet de sa douleur !
- 60 Car les femmes de Batz savent bien
Que si elles ont de la peine, leur sort est doux
En comparaison de celui de leurs matelots
Sur une mer qui est si profonde ⁽¹⁾.
- 61 Et qui soulève comme des montagnes
Pour lancer par sauts ses lames
Sur un petit navire qui renferme
Leurs bien-aimés, en péril.
- 62 Sous leurs pieds elles ont la terre
Pour soutenir leur âme affligée,
Le matelot qui navigue n'a seulement
Qu'un morceau de planche.
- 63 Hélas ! si son bateau était défoncé ⁽²⁾
Il irait rouler dans la mer,
Son corps serait mis en pièces
Et ses pauvres os brisés.

(1) Mot à mot : qui est profonde à voir.

(2) Mot à mot : troué.

- 64 D'ar martolod koz, iaouank flamm,
Bet maget war barlen eur vamm,
Skrijuz 'mervel hep kenavo
D'he dâd, d'he vamm, d'he dud, d'he vro.
- 65 Ia, merc'hed Baz a c'hoar er-vâd
Mar ho deus poan, ebad ho stad
E skoas stad tud a rank mervel,
Hep den ebed 'met Doue a wel.
- 66 Den nemet Doue hag he elez
Santez Anna hag ar Werc'hez
O tont d'ho zebellia enn dro,
Pe da zavetei anezho.
- 67 Euruz eo ar vartoloded
Zo merc'hed 'vit-ho daoulinet,
Rak peden mamm, pried ha c'hoar,
Dibaot a zo kouezet d'an douar
- 68 Hep digas war ar penn karet
Grasou mad da veza salvet,
Hep digas euz gweled ar mor
Tud, listri hag all d'an arvor.
- 69 Pedit eta, merc'hed, bemdez,
Santez Anna hag ar Werc'hez
Ha dre ho peden selaouet,
Ne vezoc'h ket intanvezet,

- 64 Pour un matelot âgé ou tout jeune
Qui a été élevé sur le giròn d'une mère
N'est-il point horrible de mourir sans dire adieu
A son père, à sa mère, à sa famille, à son pays.
- 65 Oui, les femmes de Batz savent bien |douce
Que si elles ont de la peine leur condition est encore
En comparaison de celle des gens qui doivent mourir
Sans personne que Dieu qui est présent.
- 66 Personne si ce n'est Dieu et les anges
Sainte Anne et la Vierge
Qui viennent pour les ensevelir
Ou pour les sauver.
- 67 Heureux sont les marins
Qui ont des femmes agenouillées pour eux,
Car, rarement, mère, épouse et sœur
Ont prié les genoux à terre
- 68 Sans attirer sur la tête chérie
Des grâces pour être sauvée,
Sans ramener du fond de la mer
Gens, navires et autres au rivage.
- 69 Priez donc, femmes, tous les jours
Sainte Anne et la Vierge,
Et par votre prière exaucées
Vous ne serez pas veuves.

- 70 Ne choumo ho pugaleigou
Hep tâd da gaout naoun, da gaout riou,
Hep mamm na den war an douar
Mar marvit gand doan ha glac'har.
- 71 Ho peden kalounek, santel
D'ho tud keiz a zo eur vantel
A daol diwar-n-ho, e pep leac'h
Gwall avel, gwall vor ha gwall veac'h.
- 72 Ezoum. ho deuz euz ho peden,
Rak ker kalet ho flaneden ⁽¹⁾
N'hellont atao oud poan herzel.
Pedit ; pedi a zesk mervel.

BUEZ AR MARTOLOD :

- 73 Ar martolod iaouangik flamm
Euz a zivreac'h tener he vamm
'la da zigeri he ero
War ar mor beteg ar maro.
- 74 He galounik paour o ranna
Hag he zaoulagad o ouela,
E lavar kenavo d'he dâd,
D'he vamm, d'he c'hoar ha d'he vro vâd.

(1) Mot à mot : leur planète.

- 70 Vos petits enfants ne resteront pas
Sans père, à avoir faim, à avoir froid,
Sans mère ni personne sur la terre
Si vous mourez de chagrin et d'affliction.
- 71 Votre prière pleine de cœur, et sainte,
Pour vos chers gens est un manteau
Qui détourne d'eux partout,
Mauvais vent, mauvaisé mer et dure peine.
- 72 Ils ont besoin de votre prière
Car leur sort est si dur
Qu'ils ne peuvent toujours résister à la peine.
Priez ; la prière apprend à mourir.
-

VIE DU MATELOT :

- 73 Le matelot dès son jeune âge,
Enlevé des tendres bras de sa mère
Va ouvrir son sillon
Sur la mer, jusqu'à la mort.
- 74 Son pauvre cœur se brise
Et les larmes aux yeux
Il dit adieu à son père,
A sa mère, à sa sœur, à son bon pays.

- 75 Allaz! ne c'hoar, ar paour keaz!
Hag ho gwelet a raññ c'hoaz;
Ar mór a zo doun ha ledan,
Hen hag he lestr a zo bihan.
- 76 Bihan eo ha braz he galoun
Rak outhan he ziu vrec'hik sounn
A zo o c'houlén labourat
Da rei diskuiz d'he vamm, d'he dâd.
- 77 Evit-ho, kalounek, nerzuz
Oud he boan ne vo damantuz,
Ennho e sonjo deiz ha noz
War he lestr zo oud he c'hortoz.
- 78 C'houeza kre a ra an avel,
Al lestr a lamm digor he c'houel;
Pellaat a ra dioud an aod
Gand ar bugelik martolod.
- 79 Etre Enez-Vaz ha Roskô
Ar paotrik keaz a zell enn `dro,
A well he dâd, he vamm, he c'hoar,
Kenavezo d'ezho ' lavar.
- 80 Mamm, tâd, ha c'hoar, kenavezo!
Me vezo braz pa deuin enn dro;
Kenavezo, tud Enez-Vaz!
Ha te, bro ger, a welan c'hoaz.

75 Hélas ! il ne sait pas, le pauvre malheureux,
S'il les reverra encore ;
La mer est profonde et large,
Lui et son bateau sont petits.

76 Il est petit mais son cœur grand
Car ses petits bras levés
Demandent à travailler
Pour donner le repos à sa mère, à son père.

77 Pour eux, plein de courage et de force
Il ne ménagera en rien sa peine
A eux il pensera jour et nuit
Sur son bateau qui l'attend.

78 Le vent souffle avec force,
Le navire saute la voile déployée,
Il s'éloigne du rivage
Avec l'enfant matelot.

79 Entre l'Île de Batz et Roscoff,
Le pauvre garçon promène ses regards
Il voit son père, sa mère, sa sœur
Il leur dit adieu.

80 Mère, père et sœur adieu
Je serai grand quand je reviendrai
Adieu, habitants de l'Île de Batz
Et toi, cher pays que j'aperçois encore.

- 81 Kenavezo ! va mignoured,
Me ne d-in ken, gan-hoc'h d'ar red
D'an aod diarc'hen gand va bagik;
Martolod oun, n'oun ken paotrik.
- 82 Iliz sant Paol, santez Anna,
Kenavo dont da bardouna,
Pa zistroin euz va gweach kenta!
Ne c'houzoun pe leac'h 'z an brema.
- 83 Hag ar paotr dizolo he benn
A hirvoud neuze eur beden,
En he galounik o frailla,
Dre he zaëlou o tifrunka.
- 84 Santez Anna ha c'houi Gwerc'hez
Oud mousik Baz bezit truez!
Va mamm baour a zo pell diouz in,
Evel diou vamm, c'houi a garin.
- 85 C'houi a garin, c'houi a bedin
Evel er gear noz ha mintin,
Rak va mamm e deuz lavaret
Ho pedi ho tiou, ho karet.
- 86 C'houi, eme-z-hi, evel Jezuz
Zo cc'h an holl trugarezuz;
Ha diou vamm ar vartoloded
Ne fell ket d'hoc'h e vent kollet.

81 Adieu, mes amis

Je n'irai plus avec vous courir
Sur la grève pieds nus avec mon petit bateau ;
Je suis matelot, je ne suis plus petit garçon.

82 Eglise de Saint Pol, Sainte Anne

Adieu jusqu'à ce que j'aïlle au Pardon
Quand je reviendrai de mon premier voyage !
Je ne sais où je vais maintenant.

83 Et le jeune garçon la tête découverte

Soupire alors une prière
Dans son petit cœur qui se fend,
Et avec ses larmes qui débordent.

84 Sainte Anne et vous Vierge

Ayez pitié du petit mousse de Batz !
Ma pauvre mère est loin de moi,
Comme deux mères je vous aimerai.

85 C'est vous que j'aimerai, vous que je prierai

Comme à la maison soir et matin,
Car ma mère m'a dit
De vous prier toutes deux, de vous aimer.

86 Vous, disait-elle, comme Jésus

Vous êtes compatissantes pour tous ;
Et, deux mères pour les matelots,
Vous ne voulez pas qu'ils soient perdus.

87 C'houi zo brema va diou vamm-me
Me a zo martolod ive
Martolod Mari, hag Anna
Choumit tost d'in, tost d'am harpa.

88 Al lestr brema gand her, a red ⁽¹⁾
Evel eun alar hed a hed ;
He gein a faout ar pengennou ⁽²⁾
A ia a lamm dreist ho c'hernou.

89 Dre ma pella ar paour keaz
Ne zistro ken dioud Enez-Vaz
He zaoulagad a glask atao,
Gwella-gellont, gwelet he vro.

90 Gwelet c'hoaz a ra Enez-Vaz,
Moged a zioc'h ti he vamm geaz,
Hueloc'h, koabr ruz a renkadou
Ha penn an tour-tan en nevou.

91 Brema ne wel e reaz ar mor
Nemed a-bell skeud an Arvor,
Hag Enez-Vaz hag an nevou
O vont teuzet unan ho daou.

(1) Texte : *gand er*.

(2) Le jeune matelot se rappelle qu'il a labouré la terre ; *an ervennou* se comprendrait mieux ; on veut sans doute rappeler les sillons que l'on coupe quand on laboure en travers, et que l'on compare aux lames qui courent parallèlement ; *ar pengennou* désigne les planches de terres labourées, séparées entre elles par une dérayure ou petit fossé nécessaire à l'écoulement des eaux.

- 87 Vous êtes maintenant mes deux mères à moi.
Je suis matelot aussi,
Matelot de Marie et d'Anne
• Restez donc près de moi pour me soutenir.
- 88 Le navire court maintenant avec rapidité
Comme une charrue qui suit son sillon⁽¹⁾;
Sa quille fend les lames
Et saute par dessus leurs crêtes.
- 89 A mesure qu'il s'éloigne le pauvre garçon
Ne détourne plus de l'Ile de Batz
Ses yeux qui cherchent toujours
Le mieux qu'ils peuvent à voir son pays.
- 90 Il voit encore l'Ile de Batz,
La fumée au-dessus de la maison de sa chère mère,
Plus haut, des nuages rouges, par rangées,
Et la tête du phare dans les cieux.
- 91 Maintenant il ne voit à l'horizon de la mer
Que l'image lointaine du rivage,
L'Ile de Batz et le ciel
Qui se fondent l'un dans l'autre.

(1) Mot-à-mot : qui marche tout du long.

- 92 Etre-z-ho c'hoaz eur rizen wenn,
'Ve lavaret eur gurunen
A zioud ilis sant Paol enn treaz,
Sell, sell out-hi, va faotrik keaz !
- 93 Ac'hano es po, mar kerez,
Ar pezh a zo red d'id bemdez :
Nerz oud ar mor, oud an avel,
Feiz, karantez vir da vervel.
- 94 Araok ma 'z a 'n heol da guzet
E pign er wern vraz da welet,
Ec'h azez war an delès-kroaz,
'Sell war-zu Baz eur weach-all c'hoaz.
- 95 Allaz ! brema ne wel netra
Nemet he lestr o roudenna
Ar mor zo sioul he goundouriou ⁽¹⁾,
Nemet al lear kaër enn nevou.
- 96 Enn dro d'ezhi, kelc'h arc'hantet
Ar stered lemm, 'vel treaz hadet,
A dost, a bell, traou kaer dispar,
Hag hen o vont gand he c'hlac'har.
- 97 Evel ar mor braz he anken :
He ga'oun dilavar a-grenn,
E klev dre-z-hi, sioul ha dudiuz,
Komzou kaer war doniou kaonvuz.

(1) *Koundouniou*, vagues houleuses, de *koum doun*, vagues profondes. Suivant l'euphonie bretonne, le *d* change l'*m* qui précède en *n*.

- 92 Entre les deux encore une raie blanche
Que l'on dirait une couronne
Au-dessus de l'église de saint Pol en grève ;
Tiens, regarde-la, mon pauvre petit garçon !
- 93 De là, tu auras, si tu veux,
Ce qu'il te faudra tous les jours :
De la force contre la mer, contre le vent.
La foi et un véritable amour, pour mourir.
- 94 Avant que le soleil aille se coucher
Il monte au grand mât pour voir ;
Il s'assied sur la vergue
Et regarde du côté de Batz encore une fois.
- 95 Hélas, maintenant il ne voit rien
Que le navire traçant son sillage ;
Le houle de la mer est silencieuse...
Rien que la lune belle dans les cieux.
- 96 Autour d'elle un cercle argenté, [semés
Les étoiles qui tranchent comme des grains de sable
De près, au loin, choses admirables !
Et lui, allant avec son chagrin.
- 97 Comme la mer, grande est son anxiété ;
Son cœur entièrement muet
Lui fait entendre, calme et agréablement,
De belles paroles sur des airs de deuil.

- 98 Ne-d-ai euz he ene biken
An nos kenta-ze a dremen
Pell dioud ar re ' gar he galoun (1),
Bugel martolod ar mor doun.
- 99 Labour, enkreiz, skuizder ha poan
En deuz er bed-ma peb unan ;
Oc'h heul ar mous, martolod keaz
Ar poaniou-ze zo brasoc'h c'hoaz.
- 100 Setu brema ar paotr bihan
War eun hent zo doun ha ledan,
Hent zo diindan ha war c'hourre
Skrifet lugernuz hano Doue.
- 101 Skrifet eo var gern an tarsiou
Evel war gern ar menesiou,
Skrifet flamm er pevar avel
Eo Doue pep leac'h a wel.
- 102 Feiz eur martolod zo kristen
Ar c'hreva fard a vo biken
Oc'h heor he lestr zo taol distaol,
Anez e tredemarz da goll.
- 103 Da gaout didorr, nerz oud he boan
Ne joum gand ar mousik bihan
Nemet he feiz hag hano Doue,
Ha karantez leiz he ene.

(1) Aujourd'hui généralement *diouz*.

- 98 Jamais de son âme ne s'effacera
Cette première nuit qui passe,
Loin de ceux que chérit son cœur,
Lui enfant matelot de la mer profonde.
- 99 Chacun en ce monde a
Travail, inquiétude, fatigue et peine
Au mousse pauvre matelot
S'attachent de plus grandes peines encore.
- 100 Voici maintenant le jeune garçon
Sur un chemin qui est profond et large,
Chemin sous et sur lequel
Brille écrit le nom de Dieu.
- 101 Il est écrit sur la crête des lames
Comme au sommet des montagnes,
Écrit même aux quatre vents
Que Dieu est partout présent.
- 102 La foi d'un matelot qui est chrétien
Est le câble le plus fort qu'on aura jamais
A l'ancre de son navire qui est ballotté.
Autrement il est en grand danger de se perdre!
- 103 Pour ne pas se briser et résister à sa peine
Il ne reste au petit mousse
Que sa foi, le nom de Dieu,
Et son amour à pleine âme.

- 104 Feiz da bedi santez Anna
Mari he stereden gaera
A c'hoarz out-han euz an nev flamm,
Mari, Anna zo he ziou vamm.
- 105 Martoloded, moused bihan
Dalc'hit d'ho feiz gwitibunan,
Da feiz ho pro, feiz ho tadou,
Feiz a zo dreist an oll vadou.
- 106 Pa zao an deiz bugelik Baz
A zell a zeou hag a gleiz c'hoaz
Da glask gwelet, gwelet he vro
An nev, ar mor 'wel tro-war-dro.
- 107 An nev, ha pell goueliou listri
An heol out-ho o lugerni,
Ar mor a loc'h e kreiz he veol
Evel droug enn-han, e c'hrosmol.
- 108 Bugelik Baz oud he glevet,
O welet he liou droulivet
A gren enn he holl izili,
Kren, paourik, hep paoues pedi ⁽¹⁾.
- 109 Ped ha labour heb ehana
Ha Mari ha santez Anna
A vo bepred enn da gichen
O rei d'id nerz da veza den.

(1) L'auteur écrit *ez* final au lieu de *ez* devant une consonne initiale forte ou ténue pour conformer l'orthographe à la prononciation.

- 104 La foi pour prier sainte Anne
Marie sa plus belle étoile
Qui lui sourient du ciel pur,
Marie, Anne, sont ses deux mères.
- 105 Matelots, petits mousses,
Conservez votre foi tous sans exception
La foi de votre pays, de vos pères,
La foi qui est au-dessus de tous les biens.
- 106 Quand le jour se lève, le jeune garçon de Batz
Regarde encore à droite et à gauche,
Pour chercher à voir son pays;
Il voit le ciel et la mer qui l'entourent.
- 107 Le ciel et au loin des voiles de navires
Qui reluisent au soleil,
La mer qui s'agite au milieu de son bassin
Comme en colère, et qui gronde.
- 108 L'enfant de Batz à l'entendre,
En voyant sa couleur sombre,
Tremble de tous ses membres.
Tremble, pauvre petit, sans cesser de prier.
- 109 Prie et travaille sans cesse
Et Marie et sainte Anne
Seront toujours près de toi
Pour te donner la force d'être un homme.

- 110 Den a feiz, martolod dispar
Bras, kalounek da zont d'ar gear
Enor da vro ha joa da vamm,
Enor ha joa da bep unan.
- 111 Ar vouez ' glev atao enn he greiz
A gresk he nerz, a gresk he feiz,
A lavar d'ezhan: Lez da gas !
Doue zo gan-ez eo ar mestr braz.
- 112 Brema, mor doun, c'hellez diroll
Strinka tarsiou beteg an heol,
Heja da voué enn nev huel
Ha klask tumpa lestr ar bugel.
- 113 Gouzoud a rez piou c'hourc'hemen
Piou ' lavar d'id choum hep tremen ;
Eur c'hrouanen ' peuz digaset
D'an aod euz ar penn-all d'ar bed.
- 114 Gouzout a rez, mor dibowellet
Kaer as pezo, ne lounki ket
Lestr na bagik eur mous bihan
A zo gant-han Doue a-unan.
- 115 Eneb ar mor hag an avel
An trede deiz lestr ar bugel
A gerze skanv hag huel he benn
D'ar vro ma voa he c'hourc'hemen.

- 110 Homme de foi, matelot sans pareil,
Grand, courageux pour retourner chez toi
L'honneur de ton pays et la joie de ta mère,
L'honneur et la joie de tous.
- 111 La voix qu'il entend toujours en lui
Augmente sa force et sa foi,
Elle lui dit : laisse faire !
Dieu est avec toi ; c'est le grand maître.
- 112 Maintenant, mer profonde, tu peux te déchaîner,
Lancer des vagues jusqu'au soleil,
Secouer ta criquière dans les hauteurs du ciel
Et chercher à chavirer le bateau de l'enfant.
- 113 Tu sais qui commande,
Qui te dit de rester sans passer ;
Tu as rapporté un gravier
Au rivage, de l'autre bout du monde.
- 114 Tu sais, mer en fureur,
Tu auras beau faire, tu n'engloutiras pas
Le navire ou bateau d'un petit mousse
Que Dieu protège⁽¹⁾.
- 115 Malgré la mer et le vent
Le troisième jour, le navire de l'enfant
Filait légèrement, la tête haute,
Au pays où il avait l'ordre de se rendre.

(1) Mot à mot : avec qui Dieu est tout un.

- 116 Bet eno, ac'hano ez eaz
Ha tro ar bed aliez a reaz
Hep na viraz out-han avel,
Kerrek, na mor enn he ziboell.
- 117 Tremen a ra misiou, bloasiou,
Euz a vous Baz ne deu kelou ⁽¹⁾,
Hag enn Enez 'ma e glac'har
An holl gerent : tâd, mamm ha c'hoar.
- 118 Seiz vloaz tost a zo tremenet,
An holl a lavar eo beuziet,
An holl zo e kaon, enn anken ;
Ar paotr zo iac'h ha brema den.
- 119 Seiz vloas tremenet ne voa pell,
Ar vamm a welaz he bugel
Dre eun huvre epad an noz ;
Ar vamm brema zo o c'hortoz.
- 120 Beo eo he map, ne lavar ger
Nemet kredi e teuï d'ar ger
Rak evint-han noz ha mintin
E deus pedet war he daoulin.
- 121 'Vit-han eo bet o pardouna
E ti Vari, santez Anna,
E Rumengoll, war he zreid noaz,
Hag e penn-Baz kant gwech er bloaz.

(1) Texte : *ne-d-eu.*

- 116 Arrivé là, il en repartit
Et fit plusieurs fois le tour du monde,
Sans qu'il en fut empêché par le vent,
Les écueils ni la mer furieuse.
- 117 Il se passe des mois, des années,
Du mousse de Batz point de nouvelles
Et dans l'île sont dans la désolation
Tous les parents : père, mère et sœur.
- 118 Près de sept ans se sont écoulés,
Tout le monde dit qu'il est noyé
Tous sont dans le deuil, dans l'angoisse;
Le garçon pourtant est bien portant et maintenant
[un homme.
- 119 Sept ans étaient passés depuis peu.
La mère vit son enfant,
Dans un songe pendant la nuit;
La mère maintenant espère.
- 120 Son fils est vivant. Elle ne dit mot
Mais elle croit qu'il reviendra
Car pour lui nuit et matin
Elle a prié à genoux.
- 121 Pour lui elle a été au Pardon
A Notre-Dame, à Sainte-Anne,
A Rumengol, pieds nus
Et à Penn-Batz cent fois l'an.

- 122 Peden ar vamm war benn ar map
A zigas bennoz Doue, he dâd,
A gas enn he raok ar Werc'hez
D'hen distrei d'ar gear heb enkreuz.
- 123 Ema o tont, tostât a ra
Beg eur wern vraz o tispaka
A weler du-hont enn avel,
Dreist ar *Benn-venn* a bell, a 'bell ⁽¹⁾.

AR BARR-AMZER

- 124 Dreist ar Benn-wenn hag hueloc'h
E kreiz an oabl a-bez o loc'h ⁽²⁾
Penn eur valken spountuz, du-pod ⁽³⁾
War gein ar gwalarn ' deu d'an aod.
- 125 Ar bar-amzer zo o wiri
A laka skrij enn izili ⁽⁴⁾,
Enn daoulagad eur mor daëlou
Hag anken doun er c'halounou.
- 126 Pedit, priejou ha mammou,
Pedit stard, pedit ann Aotrou,
Ar Werc'hez ha santez Anna,
Evit ho tud, pedit brema!

(1) Nom breton d'un rocher en mer.

(2) *Oabl*, atmosphère, dérive de *gwabr*. Cf. lat. *vapor*.

(3) *Eur valken*, un gros nuage en forme de ballon.

(4) Texte : *a lakaï*.

- 122 La prière de la mère pour son fils
Attire la bénédiction de Dieu, son père,
Qui envoie en avant la Vierge
Pour le ramener au foyer, sans inquiétude.
- 123 Le voilà qui arrive, il s'approche ;
On voit là-bas sous le vent
Le haut d'un grand mât qui se dessine
Par dessus le *Penven*⁽¹⁾ tout au loin.

LA TEMPÊTE

- 124 Au delà du Penven et plus haut
Au milieu de l'atmosphère en mouvement,
La tête d'un gros nuage tout noir, effrayant,
Sur le dos de l'orage se dirige sur la côte.
- 125 La tempête qui couve
Fait tressaillir les membres de tous,
Remplit les yeux de larmes
Et jette l'angoisse dans les cœurs.
- 126 Priez, épouses et mères
Priez fermement, priez le Seigneur,
La Vierge et sainte Anne,
Pour vos gens, priez maintenant.

(1) Nom d'un rocher en mer au nord de l'île : on lit sur la carte *Penven*.

- 127 Ha c'houi ivez a bed pell-zo
Evit ho map o tond enn dro,
Mamm geaz, pedit, braz eo he veac'h,
N'ema ket c'hoaz 'tre ho tivreac'h.
- 128 Beteg hirio en deuz harpet
Oc'h peb amzer ha poan-galet,
Hirio a-vad dirag ar gear
Ma vez beuzet, pebez glac'har !
- 129 Ar valken zu a zo savet,
Gant-hi ez eo goloet ar bed,
E kreiz an deiz eo deut an noz
Luc'hed a strink, kurun a groz.
- 130 An dregern zo dre an nevou
A zigas sonj euz an Aotrou
An dalmou ' stok hag en em gann
Ar c'hoabr a fraill, 'n douar a lamm.
- 131 Ar mor tro-war-dro d'an aojou
A goenv, a verv glaz-wenn he liou,
A darz, a strink he ionen
Dreist ar c'herrek war an teven.
- 132 Ar c'hoummou ' bleg ho zorgennou
A ia d'ar weled a verniou
A zao gand nerz rec'hier pounner
Ho zaol oud an aod a benn-er.

- 127 Et vous aussi qui priez depuis longtemps
Pour le retour de votre fils,
Pauvre mère, priez car grande est sa peine,
Il n'est pas encore entre vos bras.
- 128 Jusqu'à aujourd'hui il a résisté
A tous les temps, à toutes les peines,
Mais aujourd'hui, devant son foyer,
S'il était noyé, quelle douleur !
- 129 Le gros ballon noir s'est élevé,
Il couvre toute la région ;
En plein jour la nuit est venue,
Des éclairs jaillissent, le tonnerre gronde.
- 130 Son retentissement dans les cieux
Ramène la pensée au Seigneur (Dieu),
Les coups de tonnerre s'entrechoquent, se battent,
Les nues se brisent, la terre saute.
- 131 La mer à l'entour du rivage
S'enfle, bout avec une couleur verte et blanche,
Elle se brise et lance son écume
Par dessus les rochers sur la dune.
- 132 Les grosses vagues replient leurs crêtes,
Vont au fond par masses,
Enlèvent avec force de lourds rochers
Et les rejettent violemment sur le rivage.
-

133 Trouz ar c'hroa braz a vez klevet ⁽¹⁾
Stoket, distoket er weled,
A ve lavaret hirvoudou
O tond a greiz ar c'houndouniou ⁽²⁾.

134 Torn-aojou huel o tiskolpa
Kerreg a-bez o vruzuna
Ne weler ha ne glever ken;
Oc'h petra ec'h harzo an den?

135 Spountuz an trouz hag ar safar
Zo war ar mor, war an douar;
E pep leac'h eus klemm hag hirvoud,
Hag ar gwalarn dreist-ho a voud.

136 Gand an amzer zo dirollet
Gand ar mor a zo diboellet
Ped den, ped lestr a iel da goll?
Klevet a rit tennou kanoi?

137 Eul lestr teir-gwern zo o c'hervel,
Oud an amzer ne c'hell herzel;
Oud ar c'herrek ma ve stoket
'Ve beuzet he vartoloded.

138 Martoloded Baz kalounek
Her gwel o tont, ha dre 'r c'herrek,
Eneb an avel hag ar mor,
'la da ober tro an Arvor.

(1) *Ar c'hroa braz* désigne la grande grève couverte de rochers éboulés de la côte nord, près du phare.

(2) Pour *c'houndoun doun*, voir plus haut.

- 133 On entend le bruit de la grande grève
Remuée de fond en comble;
On dirait des gémissements
Qui s'élèvent du milieu des grosses lames.
- 134 Ou ne voit, on n'entend plus que
Des quartiers de falaises se détachant,
Des rochers entiers se brisant,
A quoi résistera l'homme ?
- 135 Effrayants le bruit et le vacarme
Qui se produisent sur la mer et sur la terre;
Partout ce n'est que plainte et gémissement
Et la tempête par dessus qui résonne.
- 136 Avec la tempête déchaînée,
Avec la mer en fureur,
Combien d'hommes, de bâtiments vont se perdre,
Entendez-vous le canon de détresse ?
- 137 Un trois-mâts donne le signal d'alarme,
Il ne peut résister au temps.
Sur les rochers s'il venait à se heurter,
Les matelots seraient noyés.
- 138 Les matelots de Batz, pleins de cœur,
Le voient venir, et par les rochers,
Contre le vent et la mer,
Ils vont explorer la côte.
-

- 139 Avel, kerrek, mor o tarza
N'ho lakeont morse da giza,
Pa welont listri o terri
Ha breudeur o vont da veuzi.
- 140 Ia breudeur int ha kristenien
Ha pa vent Saozoun zo-mui-ken,
Da vartoloded a varvfe holl
Kent na-d-afe eun den da goll.
- 141 Enn ho c'hreiz kalounou kristen,
Diskouez a reont (pe rafent ken?)
Petra daly d'ezhó eun ene
Zo bet prenet gant goad eun Doue.
- 142 Tud ar re-ze, ne zellont ket
'Vit ober vâd oc'h poan e-bed,
'Vit ober vâd, rei ho buez;
Ha c'hoaz, ma ve out-ho truez!
- 143 Eur gwennekik ho devezo,
Bennoz Doue ha kenavezo!
Pa dlefent kaout, tud vad ha paour,
War ho bruched peb a groaz acur!
- 144 Gwelit du-hont, euz Enez-Vaz
Diou vag a zo o vond er meaz.
D'ar gwall-amzer dispak ho lien
Ha gant-ho kaer hag hucl ho fenn

- 139 Vent, écueils, mer se brisant
Ne les font jamais reculer,
Quand ils voient des bâtiments en naufrage
Et des frères qui vont se noyer.
- 140 Oui, ce sont des frères et des chrétiens,
Quand même ce seraient des Anglais,
En matelots ils mourraient tous
Plutôt que de laisser un homme se perdre.
- 141 Dans leur poitrine des cœurs de chrétiens
Ils montrent (ou ils ne feraient plus rien)
Ce que vaut pour eux une âme
Qui a été rachetée par le sang d'un Dieu.
- 142 Ce sont des gens qui ne regardent
A aucune peine pour faire le bien,
A donner leur vie pour faire le bien;
Si encore on avait pitié d'eux!
- 143 Ils auront un petit sou;
Merci, et adieu!
Quand ils devraient avoir, braves et pauvres gens,
Sur leur poitrine, à chacun une croix d'or!
- 144 Voyez là-bas, de l'île de Batz,
Deux bateaux qui vont à la mer,
Leur voile déployée malgré la tempête,
A la tête haute et fière.
-

- 145 Digeri c'hellont ho goueliou
Pa 'z euz daouarn ha kalounou
Evel ar re a zo d'ho c'has
Stard ha dispount war ar mor braz.
- 146 D'ho diwall c'hoaz gant-ho ema
Ar Werc'hez ha santez Anna,
Avel out-ho ne enebo
Ha stur e nep leac'h ne stoko.
- 147 Evel diou wennili ez eont,
Dreist penn an tarsiou e nijont,
En eur heja a gleiz, a zeou,
Evel diou-askel, ho goueliou.
- 148 Spountuz eo ar mor da welet
Enn diou vag ar vartoloded
Oc'h netra e-bed ne zellont
Nemed a-raok el leac'h ma 'z eont.
- 149 Mall eo d'ezho en em gavout !
Ar gwalarn foll a zut, a voud,
Ar mor a zao euz he weled
Evel da lammet dreist ar bed.
- 150 Al lestr teir-gwern a dro, a ia,
Evel eur votez o ruilla,
A ia dre 'n dour, hep stur na gouel,
El leac'h m'her c'has mor hag avel.

- 145 Ils peuvent tendre leurs voiles
Car ils ont avec eux des bras et des cœurs
Comme en ont ceux qui les conduisent,
Fermement et sans crainte sur la grande mer.
- 146 Pour les défendre ils ont encore
La Vierge et sainte Anne,
Aucun vent ne s'opposera à eux
Et leur gouvernail ne se heurtera nulle part.
- 147 Ils vont comme deux hirondelles,
Ils volent par dessus les paquets de mer
En mouvant à droite et à gauche
Leur voile, comme deux ailes.
- 148 La mer est horrible à voir,
Dans les deux bateaux les marins
Ne se préoccupent de rien
Si ce n'est d'aller de l'avant pour arriver au but.
- 149 Ils ont hâte d'arriver,
La tempête folle, siffle, bourdonne,
La mer surgit de son fond
Comme pour sauter par dessus tout.
- 150 Le trois-mâts tourne, va
Comme un sabot qui roule,
Il va avec l'eau, sans gouvernail ni voile,
Où le poussent la mer et le vent,
-

- 151 An diou vag out-han a dosta,
War-n-han a wel Mari-Anna
Daou hano kaer, mar deus hano,
Hano diou vamm karet er vro.
- 152 Martoloded Baz pa welont
A gresk ho nerz hag ho dispont,
A lez da gas war an teir-gwern,
Dirollet out-hi an ifern.
- 153 Eno neuze 'neb a vije
A leiz he galoun a ouelje
O welet tud an teir-gwern paour
O c'hervel, o c'houlou sikour.
- 154 Ma na vijent en em staget,
Euz ho lestr 'vijent bet stlapet,
E vijent eat gant an tarsiou
Da steki oc'h kerrek an aojou.
- 155 Al lestr a dro hag a zistro,
A gouez a gleiz, a zeou a zao,
A joum a zav, 'ia a benn-er,
Dioc'h nerz pep tarz, skanv pe bounner.
- 156 Penaoz out-han o loc'h atao,
An diou vag keaz a dostañ,
Heb beza stoket gant al lamm ⁽¹⁾,
Beza flastret, hi ker bihan ?

(1) *Lamm* est mis ici pour la rime ; il aurait fallu pouvoir mettre *gant an tarsiou*, par les lames.

- 151 Les deux bateaux s'approchent de lui
Et voient écrit : *Mari-Anna* ;
Deux beaux noms s'il y en a,
Le nom de deux mères aimées dans le pays.
- 152 A cette vue les matelots de Batz,
Sentent croître leurs forces et leur confiance
Et laissent arriver sur le trois-mâts
Qui a l'enfer ouvert devant lui.
- 153 Quiconque eut été là alors
Aurait pleuré, à plein cœur,
En voyant l'équipage du pauvre trois-mâts
Appelant et implorant du secours.
- 154 S'ils ne s'étaient attachés,
Ils auraient été précipités de leur navire,
Enlevés par les coups de mer,
Pour se briser contre les rochers de la côte.
- 155 Le navire tourne et se retourne,
Tombe sur la gauche et se relève à droite,
S'arrête ou se précipite,
Suivant chaque coup de mer, léger ou lourd.
- 156 Comment les deux pauvres bateaux
Approcheront-ils de lui, toujours en mouvement ?
Sans se heurter, avec les soubresauts
Et être écrasés, eux si petits ?
-

- 157 Doue a ioa gant-ho o levia :
A greiz ma 'z edont o prania,
Eur froud-vor o tont dindan-ho
A gas anezho ac'hano.
- 158 A gas al lestr, heb he freuza
Oud ar Benn-wenn da gosteza,
Hag eno, vel ma voe harpet
E choum hep flach, evel staget.
- 159 Tost d'an teir-gwern, tud an diou vag
Eno neuze ne joumont vak,
Dre nerz ho c'haloun ha dre boan
E c'hellont kaout braz ha bihan.
- 160 Setu tud an teir-gwern keaz
Brema e diou vag Enez-Vaz
O tont war-zu an aod goloet
A dudou koz hag a verc'hed.
- 161 Ar re-man 'drid ho c'halounou
Pa welont o tont ho bagou
Enn-ho ho zud, ho zud karet
Gant tud an teir-gwern rekouret.
- 162 Merc'hed keiz, na vezit laouen,
C'houi hag ho tud c'hell kaout anken ;
Pedit evit-ho kalounek,
Ar mor a lamm oud ar c'herrek.

- 157 Dieu était avec eux à la barre, \
Au beau milieu de leur peine,
Un courant de mer venant au-dessous d'eux
Les enlève de l'endroit où ils étaient.
- 158 Conduit le navire sans le briser,
Pour accoster près du Penven
Et là, comme s'il était soutenu,
Il reste sans bouger, et comme attaché.
- 159 Près du trois-mâts les hommes des deux bateaux
Ne restent pas alors sans agir,
Par le courage et la peine
Que peuvent prendre grands et petits.
- 160 Voilà maintenant l'équipage du pauvre trois-mâts
Dans les deux bateaux de l'île de Batz.
Ils se dirigent vers la côte couverte
De vieillards et de femmes.
- 161 Les cœurs de ceux-ci tressaillent
En voyant venir les bateaux,
Renfermant leurs hommes chéris,
Avec l'équipage du trois-mâts recouvré ⁽¹⁾.
- 162 Pauvres femmes, ne vous réjouissez pas,
Vous et vos maris peuvent s'affliger ;
Priez pour eux de plein cœur,
La mer bondit sur les rochers.

(1) Régulièrement : secouru. Cf. *Recouvrance*, en breton, *Recourance*.

- 163 Ne voa ket torret an amzer
Bagou tud Baz karget pounner
Ne c'hellent sevel war al lamm,
Na dont d'an aod nemet gant poan.
- 164 Enn ho enep gand ar mare
An avel a-benn a zave
Hag a strinke war an dud paour
Leiz ho bagou pezh berniou dour.
- 165 Ar vartoloded enn diou vag
Ouspenn ho fcan zo hep distag
A gren gant aoun na ve kollet
Tud an teir-guern zo rekouret.
- 166 Da greski ho nerz e sellont
Oud ho merc'hed a zo du-hont
Gand ho c'haloun, gand ho ene
O pedi evit-ho an nê.
- 167 Savet he divreac'h, a boez penn
Ar c'hreg a gri : dalc'h mât, va den ! [c'hoar
Dalc'h mât, map, breur, 'me 'r vamm, ar
Dalc'h mât, dalc'h mât ! da zont d'ar gear !
- 168 Da galounou mad hag unan
Labour ha nec'h, enkrez ha poan
Gant karantez oud ho eren
A zo eur beac'h skanv da zougen.

- 163 La tempête n'était pas apaisée,
Les bateaux de Batz, chargés à couler,
Ne pouvaient pas monter sur les lames,
Ni venir à la côte qu'avec grand'peine.
- 164 Contre eux, avec la marée,
Le vent debout s'élevait
Et lançait sur les pauvres gens
Des monceaux d'eau à remplir leurs bateaux.
- 165 Les matelots des deux bateaux,
Outre leur peine qui n'a pas de répit,
Tremblent dans la crainte de voir se perdre
L'équipage du trois-mâts qui est secouru.
- 166 Pour accroître leurs forces ils regardent
Les femmes qui sont là-bas
Avec leur cœur, avec leur âme,
Et qui prient pour eux le ciel.
- 167 Ses bras levés, la femme crie, à tue-tête,
Courage, mon mari !
Courage, fils, frère, crie la mère, la sœur !
Courage, courage, pour revenir à la maison !
- 168 Pour des cœurs bons et unis,
Travail et souci, inquiétude et peine,
Avec l'amour pour les lier,
C'est un fardeau léger à porter.

- 169 Nerz ar galoun a ziuau hâd
E peb amzer da ober vâd
Enn eur vro 'vez enn-hi gwelet
Eo mad ar c'hrek. mad he fried.
- 170 Er mor brema an diou vag keaz
Ho deuz poan gwaz eget biskoaz ;
A-benn kaer ema an avel
Ho dalc'h dirak an aod a-bell.
- 171 Braz eo an nec'h hag ar c'hlac'har
Zo er bagou hag en douar ;
Enn douar e kren c'hoar, grek ha mamm,
Ar bagou ne c'hounezont tamm ⁽¹⁾.
- 172 Lavaret e ve a-wechou
E vent gweledet hi ho diou,
Rak kaer a zo sellet, sellet,
Klask anezho, n'ho gweler ket.
- 173 Glac'har, gouelvan, kri-forz, daelou,
Ne glever ken dre an aojou
Ne weler nemet merc'hed keiz
Gand ar ranp-galoun en ho c'hreiz.
- 174 Pa 'zao a-benn eur pennad mād
War eur bern mor, o rouenvât,
Diou vag, an eil war-lerc'h eben
Enn aod fizianz, war-lerc'h anken.

(1) Le texte porte *ne chounezont*.

- 169 Le courage jette sa semence
En tout temps pour faire bien,
Dans un pays où l'on voit
Que la femme est bonne autant que son mari.
- 170 En mer maintenant, les deux pauvres bateaux
Ont plus de peine que jamais ;
Le vent qui est tout à fait debout
Les tient éloignés du rivage.
- 171 Grande est l'inquiétude et l'affliction
Dans les bateaux et sur terre ;
Sur terre, sœur, femme et mère tremblent,
Les bateaux ne gagnent nullement.
- 172 On dirait parfois
Que tous les deux sont coulés,
Car on a beau regarder
Pour les chercher, on ne les voit pas.
- 173 Affliction, lamentations, cris de secours, larmes,
On n'entend plus autre chose sur le rivage,
On ne voit que de pauvres femmes
Dont le cœur se brise dans la poitrine.
- 174 Quand s'élèvent pour un bon moment
Sur une houle, en ramant,
Les deux bateaux l'un à la suite de l'autre,
Sur la côte c'est la confiance après l'angoisse.
-

175 Kounnar ar mor hag an avel
Oc'h kaloun gre derc'hel na c'hell ⁽¹⁾,
Trec'het eo gant martoloded
Zo tost, d'an aod ha d'ho merc'hed.

176 An diou vag ' deue d'an *aod-wenn* ⁽²⁾
Ho diou an eil war-lerc'h eben
Pa dro unan a-bez karget
Gand eun taol mor euz ar weled.

177 Mamm, c'hoar, pried, peb martolod,
Diwar an teven ' lamm en aod
'Zisken d'ar red ha war ho fenn ⁽³⁾
A ia er mor, dic'hrij éeun tenn ⁽⁴⁾.

178 Evel-d-ho ar vartoloded
Enn dro d'ar vag zo bet troet
A nenv, a zastum kemend den
A bak ho divreac'h oc'h astenn.

179 Pep tro a reont e teu gant-ho
Eun den bennag zo euz ar vro,
Pe dud an teir-gwern o veuzi,
Ken dinerz ne c'hellont mui.

180 Gant martoloded, merc'hed Baz,
Den ebed eno ne joumaz
Ne choumaz den ebed er mor,
Hep dond gant-ho beo d'an Arvor.

(1) Le texte porte *derchel* et *trechet*.

(2) *Aod-wenn* : nom de lieu.

(3) Mot à mot : sur leur tête.

(4) Texte : *dichrij*, probablement pour *diskrij*, *diskrijuz*, sans frémir. *Eeun tenn*, mot à mot : tout droit, d'un coup.

- 175 La rage de la mer et du vent
Ne peut tenir contre des cœurs forts.
Elle est vaincue par les matelots
Qui sont tout près du rivage et de leurs femmes.
- 176 Les deux bateaux arrivaient à la grève blanche,
Tous les deux à la suite l'un de l'autre,
Lorsque l'un d'eux chargé comble vient à chavirer
Avec une lame de fond.
- 177 Mère, sœur, épouse de chaque matelot,
S'élancent alors de la dune et sautent sur le rivage,
Descendent en courant, et la tête en avant
Se jettent à la mer, sans hésiter en rien.
- 178 Comme eux les marins,
Autour du bateau chaviré,
Nagent et recueillent chaque homme
En saisissant leurs bras tendus.
- 79 A chaque effort qu'ils font ils retirent
Quelque homme du pays
Ou des gens du trois-mâts qui se noient,
Si épuisés qu'ils n'en peuvent plus.
- 180 Avec le secours des marins et femmes de Batz,
Personne ne périt,
Personne ne resta dans la mer
Sans être ramené vivant avec eux au rivage.
-

- 181 Gand ar merc'hed e v'oa unan
Tost da veza hep dale mamm
Eno er mor 'lamm da genta
E kav eun den, ez a gant-hâ ⁽¹⁾.
- 182 Ez a gant-ha 'tre he divreac'h
Hep gouzout piou, d'ar gear heb bec'h,
Hen tomm en dra c'hell hep dale
Hag en digas iac'h ha pare.
- 183 An dour mor a zo dour badez
D'eur map zo bet gant he vamm gez
Oc'h ober vad kent ma c'hanaz.
Mab ar vamm-ze vo den a c'hraz.
- 184 Eur plac'h iaouank, skouer ar merc'hed,
A ia ivez er mor d'ar red
A gav eun den paour o veuzi
Ha gant-han buan, ha buan d'he zi.
- 185 Eur martolod oa, iaouank flamm
Hanter varo, ne finve tamm,
Berad ne gleve, ne wele ⁽²⁾
Lakeat e voe enn eur gwele.
- 186 Eno tommet ha goloet mad
Enn dro d'ezhan lakeat dillad
Great out-han kement a zere
E tihun 'vel euz eun huvre.

(1) Mot à mot : elle va avec lui ; *gant-ha* pour *gant-han*,
forme du bas Léon.

(2) *Berad*, mot à mot, goutte.

- 181 Avec les femmes, il y en avait une,
Sur le point bientôt d'être mère;
Là elle saute dans la mer des premières,
Elle trouve un homme, elle l'emporte.
- 182 Elle l'emporte entre ses bras,
Sans savoir qui, rentre à la maison sans peine,
Elle le réchauffe tant qu'elle peut, sans tarder,
Et le ramène à la vie, sain et sauf.
- 183 L'eau de mer est de l'eau de baptême
Pour un fils qui a été avec sa mère
Faire le bien avant qu'il naquit,
Le fils de cette mère sera béni.
- 184 Une jeune fille, un modèle à suivre,
Va aussi en courant dans la mer;
Elle trouve un pauvre homme qui se noie
Et l'emmène vite et vite chez elle.
- 185 C'était un matelot tout jeune,
A moitié mort, il ne bougeait pas,
N'entendait ni ne voyait rien.
On le mit dans un lit.
- 186 Là, réchauffé, bien couvert
Et entouré de bons vêtements,
Après qu'on lui eut fait tout ce qui convenait,
Il s'éveille comme d'un songe,
-

- 187 Pe-leac'h em'oun ? Enn Enez-Vaz !
Aboe keid-all m'emoun er meaz !
Va Doue ! Red eo ma ven er gear !
Sell ! va zad eo ! va mamm ! va c'hoar !
- 188 Ar vamm, ar c'hoar, o choum mantret
Hen, d'ezho ' lavar glac'haret :
Mamm ! me ho map ; da vreur, va c'hoar !
Eat kuñt mousik, deut den d'ar gear.
- 189 Distroet den, va lestr kollet,
Penaos n'emoun-me er weled ?
Lavarit d'in e pe zoare
Oun deut ama, iac'h ha pare.
- 190 Gant ho joa, tad, mamm ha c'hoar
A bok d'ezhan hag a lavar :
Diou vamm as pca hag à garez
Santez Anna hag ar Werc'hez.
- 191 Ar re-ze eo, mab ha breur keaz,
As tistro beo da Enez-Vaz,
As tistro iac'h evit deski
Eo mad ho c'haret, ho fedi.
- 192 Meul ar Werc'hez, santez Anna !
Gan-ez ez aïmp da bardouna,
Gan-cz gand ar vartoloded
Evel-d-oud gant-ho rekouret,

- 187 Où suis-je ? à l'île de Batz !
Depuis si longtemps que je suis dehors !
Mon Dieu ! il faut que je sois à la maison !
Tiens ! c'est mon père, ma mère, ma sœur.
- 188 La mère, la sœur restent atterrées,
Lui leur dit, plein d'émotion :
Mère ! c'est moi votre fils ; ton frère, ma sœur !
Parti petit mousse, et revenu homme à la maison.
- 189 Revenu homme, mon navire perdu,
Comment ne suis-je pas au fond (de la mer) ?
Dites-moi de quelle manière
Je suis arrivé ici, sain et sauf.
- 190 Pleins de joie, père, mère et sœur
L'embrassent et disent :
Tu avais deux mères que tu aimes,
Sainte Anne et la Vierge.
- 191 Ce sont celles-là, fils et cher frère,
Qui te ramènent vivant à l'île de Batz.
Qui te ramènent sain et sauf pour apprendre
Qu'il est bon de les aimer, de les prier.
- 192 Loue la Vierge, sainte Anne !
Avec toi nous irons au Pardon,
Avec toi et les matelots
Qui ont été sauvés par elles.

- 193 Da ilis sant Paol e penn-Baz
Gan-ez, gant-ho ez aïmp warc'hoaz
Hag e savimp gand hor c'haloun
Eur c'hantik nevez d'hon Itroun.
- 194 Ar vamm, ar c'hoar a lavaraz
Hag antronoz holl da Benn-Baz
Ar vartoloded da genta
Ar merc'hed d'ho heul a ia.

I

EUR BELEK KOZ

- 195 Goude sant Paol kalz beleien
Zo bet enn Enez-Vaz o ren,
O sklerijenna an eneou,
Touriou tan war hent an nevou.
- 196 Abaoue kant vloaz pe war-dro
N'euz ket bet eur belek er vro
Ha n'en defe bet kalounad
Ha gouelet leiz he zaoulagad.
- 197 O welet 'vel eur baourès keaz,
Beteg he daoulin eat enn treaz
Ilis kenta Abostol Leon
Enn noaz o tiwal an anaon.

- 193 A l'église de Saint-Pol, à *Penn-Bas* ⁽¹⁾,
Avec toi et eux nous irons demain
Et nous composerons avec notre cœur
Un nouveau cantique à Notre-Dame.
- 194 La mère, la sœur le redirent,
Et le lendemain tous allèrent à Pen-Baz,
Les matelots marchant en tête
Et les femmes à leur suite.



I

UN VIEUX PRÊTRE



- 195 Après saint Pol, beaucoup de prêtres
Se sont succédés à l'île de Batz,
En éclairant les âmes
Comme des phares sur le chemin des cieux.
- 196 Depuis cent ans à peu près,
Il n'y a pas eu un prêtre dans le pays
Qui n'ait eu une peine de cœur
Et pleuré, les yeux pleins de larmes.
- 197 En voyant, comme une pauvrese,
Dans le sable jusqu'à ses genoux,
L'église du premier apôtre de Léon,
Dénudée pour sauvegarder les âmes.

(1) L'ancienne église de Saint-Pol se trouve en effet à l'extrémité est de l'île de Batz, *Penn-Baz*, bout, extrémité de Batz, nom d'une localité.

- 198 Eur pennad zo ez eo maro
Eur belek koz bet enn ho pro
O wenna he vleo o pedi
Tud Enez-Vaz, evidoc'h-c'houi.
- 199 Hen ivez, evel ar re all
Pa gleve 'n avel o voudal
Oc'h Ilis Paol ken a grene,
A hirvoude leiz he ene.
- 200 Pa wele 'r vein o tistaga
Gand aoun na deuje da goueza,
He galoun ' veze glac'haret ;
' Klevet eo bet lavaret :
- 201 Allaz ! ar c'heas koz zo maro
Hag en ho zav ema atao
Mogeriou Ilis Paol a gare
Hag a wel brema euz an nê.
- 202 Evid hoc'h holl, tud Enez-Vaz
Evel gwechall ho persoun c'hoaz
A bed en nev 'vel war ar bed ;
Ne c'houfe choum heb ho karet.
- 203 He lèzen genta, divèza,
A ioa karet Doue, he nesa,
Karet ar paour, breur da Jezuz,
Beza out-han madelezuz.

- 198 Il y a quelque temps est mort
Dans votre pays, un vieux prêtre
Qui avait blanchi ses cheveux en priant
Pour vous, habitants de l'île de Batz.
- 199 Lui aussi, comme les autres,
En entendant le vent mugir
A faire trembler l'église de Saint-Pol,
Gémissait de toute son âme.
- 200 Quand il voyait les pierres se disjoindre,
De peur de les voir tomber,
Son cœur était affligé ;
On l'a entendu dire :
- 201 Hélas ! le pauvre homme est mort,
Les murs de l'église de Pol qu'il aimait
Sont toujours debout,
Et il les voit maintenant du ciel.
- 202 Pour vous tous, habitants de l'île de Batz,
Comme autrefois encore votre Recteur,
Il prie dans le ciel comme sur la terre ;
Il ne pourrait rester sans vous aimer.
- 203 Sa première comme sa dernière loi
Était d'aimer Dieu, son prochain,
D'aimer le pauvre, frère de Jésus,
Et d'être envers lui charitable.

- 204 Karet an Iliz hag ar feiz,
Ar brezounek, iez an dud keiz,
Karet he vro hag Enez-Vaz,
Poan en-hi 'vel enn dro mor braz.
- 205 Ho karet, c'houi martoloded
Ha kaout truez ouz ho merc'hed,
Evidoc'h holl pedi noz-deiz,
Goulenn d'e-hoc'h iec'hed ha feiz.
- 206 Evid an holl e voa eun tâd,
Evit an droug e rea ar mât,
Da enebour ha da vignoun
Digor he di hag he galoun.
- 207 Epad tregont nemet tri bloaz
Eo bet persoun enn Enez-Vaz ;
Eno m'en divije gallet
Enn ho touez e vije marvet.
- 208 Eno e voa he galoun eaz,
Ha d'ezhan ' voe eur c'hlaç'har vraz
Enn deiz ma rankas kimiada
Dioc'h tud ar vro ' gare 'r muia.
- 209 Dioud ar re en doa badezet
Ha d'vezatoc'h dimezet,
Dioud paour, tad, mamm, bugaligou,
Dioud ar re goz enn ho besiou.

- 204 D'aimer l'Eglise et la Foi,
Le Breton, langue des pauvres gens,
D'aimer son pays et l'Ile de Batz
Où l'on endure la souffrance comme aux abords de la
[grande mer.
- 205 De vous aimer, vous, matelots,
Et d'avoir pitié de vos femmes,
Prier pour vous, nuit et jour
De vous accorder une bonne santé et la Foi.
- 206 Il était un père pour tous,
Pour le mal il faisait le bien,
A l'ennemi comme à l'ami
Il ouvrait sa maison et son cœur.
- 207 Pendant vingt-sept ans,
Il a été Recteur de l'Ile de Batz ;
Là, s'il lui avait été possible,
Il serait mort parmi vous.
- 208 Là, son cœur était à l'aise,
Et pour lui ce fut un grand chagrin
Le jour où il dut se séparer
Des gens du pays qu'il aimait le plus.
- 209 De ceux qu'il avait baptisé
Et plus tard mariés,
De tout pauvre, père, mère, enfants,
Et des vieillards dans leurs tombes.

- 210 Enn he galoun ' voa kalounad
Ha daelou leiz he zaoulagad,
Pa rankaz mont koz, hanter-zall
Dioud he Iliz, he brespiñal.
- 211 Pa n'helle choum ez eo bet eat
Da vro he vamm, da vro he dad
Enn ho c'hichen paour da vervel
D'harpa he vez oc'h he gavel.
- 212 E ti gwella beleg a zo
E Plougouloum eo bet maro
Etre divreac'h diou galoun vad
Bet d'am eontr-koz 'vel breur ha tad.
- 213 Tad ar persoun, breur ar mevel
Da ober vad ho daou hevel,
Entend a reont euz ar c'heas koz
Entend ho daou enn deiz, enn noz.
- 214 D'ezho evid ho madelez
D'an dud vad all, kant trugarez !
Bezef Bennoz Doue war-n-ho !
Tud vad 'vel-d-ho war ho maro.
-

- 210 Ce fut avec un cœur désolé
Et les yeux pleins de larmes
Qu'il dut quitter, vieux et à moitié aveugle,
Son église et son presbytère.
- 211 Comme il ne pouvait rester, il partit
Pour le pays de sa mère, de son père,
Pour mourir pauvre auprès d'eux
Et appuyer sa tombe à son berceau.
- 212 Chez le meilleur prêtre qu'il y ait
A Plougoulm, il est mort
Entre les bras de deux bons cœurs, [un père.
Qui ont été pour mon vieil oncle comme un frère et
- 213 Le père du Recteur, le frère du serviteur,
Se valant tous deux pour faire le bien ;
Ils soignaient le pauvre vieillard
Et le veillaient jour et nuit.
- 214 A eux, pour leur bonté,
Et à d'autres personnes, cent mercis ;
Que la bénédiction de Dieu soit avec eux
Braves gens comme ils l'ont été, à leur mort !
-

II

PA VOAN POTR BIHAN

- 215 Breur oa d'am zad ; o tond er bed
Cant-lan ez oun bet badezet
Ha d'in, kristen, e roaz hano
He vreur iaouank nevez-marô.
- 216 Goude, d'he di eus ti va mamm
Ez ejoun da joun iaouank flamm,
Ha mar boe den euruz biskoaz
Eo me gant-han tost d'ugent vloaz.
- 217 Gant-han, me a zo bet savet
Gant-han gwisket, skoliet, karet,
Oc'h he welet ' tesken bemdez ;
N'euz den euruz hep madelez.
- 218 Araok, gant va mamm ha va zad
Em boa desket meur a dra vad ;
Da bevar bloaz lenn brezounek
Ha karet ar paour ezommek.
- 219 Eat da Zantek war-dro c'houeac'h vloaz,
E ti va Iñotr, e voe d'in eaz
Diwar c'hoari ar gornigel
Kreski eun tamm va skiant bugel.

II

QUAND J'ÉTAIS PETIT GARÇON ⁽¹⁾

215 C'était le frère de mon père ⁽²⁾ ; en venant au monde
Je fus baptisé par lui,
Et, chrétien, il me donna le nom
De son jeune frère récemment décédé.

216 Ensuite, chez lui, de chez ma mère
J'allai habiter tout jeune,
Et si jamais homme fut heureux,
Ce fut moi avec lui pendant près de vingt ans.

217 C'est lui qui m'a élevé,
Lui qui m'a habillé, instruit, aimé,
En le voyant j'apprenais tous les jours
Il n'y a pas d'homme heureux sans bonté.

218 Auparavant, avec ma mère et mon père,
J'avais appris plusieurs bonnes choses ;
Lire le breton à quatre ans,
Et aimer le pauvre nécessiteux.

219 Etant allé à Santec vers l'âge de six ans,
Chez mon oncle, il me fut facile,
Tout en jouant à la toupie ou au sabot,
D'augmenter un peu mon savoir d'enfant.

(1) Ce chapitre concerne M. Milin lorsqu'il était enfant.

(2) Il s'agit ici du vieux prêtre.

- 220 Skiant ar bugel a daol evez
A ziouan d'ezhan gwiziegez,
Iec'hed, eurusted, ha furnez
Gant ma labouro digernez.
- 221 Evel gant va mamm ha va zad,
Gant va eontr e voe d'in ebad
Deski traou kaeroc'h eged aour,
Evel er gear, karet ar paour.
- 222 Gant ar paour bemdez e prejen ;
Ar paour ha me en eur gichen
Ni ' zebre farz, patatez, iod,
Ha beb eil tro a skoe er pod.
- 223 Pa veze d'in an tamm kenta
' Veze d'ar paour an diveza,
Ha n'euz forz petra a vije
Ni, etre-z-omp en om gleve.
- 224 Ha koulskoude neuze ' kaven
Kalz naturoc'h bara panen
Pe iod, pe leaz, pe batatez
Eget hirio kik rost, krampoez.
- 225 Va iontr a c'hoarze o welet,
Ha me gav d'in c'hoaz he glevet :
« Mad eo ranna gand ar paour keaz
» 'Vit beva koz ha mervel eaz. »
-

- 220 L'esprit de l'enfant qui fait attention
Fait germer chez lui, science,
Santé, bonheur et sagesse,
Pourvu qu'il travaille sans compter.
- 221 Comme avec ma mère et mon père,
Avec mon oncle, j'eus grand plaisir
A apprendre des choses plus belles que l'or,
Comme à la maison, aimer le pauvre.
- 222 Avec le pauvre tous les jours je prenais mes repas,
Le pauvre et moi côte à côte
Nous mangions fars, pommes de terre, bouillie,
Et chacun à son tour prenait dans le pot.
- 223 Quand c'était à moi d'avoir le premier morceau,
Le pauvre avait le dernier,
Et quoi qu'il arrivât,
Nous nous nous entendions entre nous.
- 224 Et cependant alors je trouvais
Beaucoup plus naturel d'avoir du pain sans levain,
De la bouillie, du lait ou des pommes de terre,
Qu'aujourd'hui du rôti et des crêpes.
- 225 Mon oncle riait à nous voir
Et il me semble encore l'entendre dire :
« Il est bon de partager avec le pauvre
» Pour vivre vieux et mourir facilement,

226 » Bugel a zebr gant eur c'heas koz
» A zigas war he benn bennoz,
» Deut da vraz mar kar kenderc'hel
» Da rei d'ar paour muia a c'hell. »

227 « Pa vezi d'as tro war an oad
» E weli paotr, pegen ebad
» Beza bet gant paour o preja
» Penaoz-bennag c'hellfez beza. »

228 Gwelloc'h oa c'hoaz ar pezh a re
Eget kemend a lavare;
He welet a ioa eur gentel
Ne voa d'in koulz na dreist-hi gwell.

229 Eur gentel oa hag a zesken
Hep kalz a boan dre ma kresken,
N'em beuz ket he ankounec'hêt
He ankounac'hât ne rin ket.

230 Ne gav ket d'in ' parfe biken
Kurunen Doue war dal eun den
' Laka spered, enor hag aour
Dreist ar garantez oc'h ar paour.

231 Truez en deuz Jezuz hon tad
Oc'h karantez ha kaloun vad;
Gant ho ' lugern ar Baradoz
Kaeroc'h eget heol hanv dioc'h an noz.

- 226 » L'enfant qui mange avec un pauvre
» Amène bénédiction sur sa tête,
» Devenu grand, s'il veut continuer
» A donner au pauvre le plus qu'il peut.
- 227 » Quand, à ton tour, tu seras sur l'âge,
» Tu verras, garçon, quelle joie on ressent
» D'avoir pris ses repas avec un pauvre,
» Quoique tu puisses devenir ! »
- 228 Ce qu'il faisait était encore mieux
Que tout ce qu'il disait :
C'était une leçon de le voir,
Il n'y en avait pas d'aussi bonne ni de meilleure.
- 229 C'était une leçon que j'apprenais, [sais.
Sans beaucoup de peine, à mesure que je grandis-
Je ne l'ai pas oubliée
Et je ne l'oublierai pas.
- 230 Il ne me semble pas que la couronne céleste
Pourrait jamais briller sur le front d'un homme
Qui met l'esprit, l'honneur et l'or
Au-dessus de la charité envers le pauvre.
- 231 Jésus notre père est compatissant
Pour la charité et un bon cœur ;
Avec eux resplendit le paradis
Plus beau que le soleil d'été à son coucher.

- 232 Evel-ze e voe digoret
Va c'haloun araok va spered,
Hag' euz va c'haloun sklerijen
A strinkaz eun denvalijen.
- 233 Evel-ze, bet maget, savet
Oun bihanik deut da garet
Ar paour zo e poan da genta,
Ha goude karet, da gana.
- 234 Da gana kement a welen,
A ioa mad hag ho doa anken,
Kement a gleven war ar bed,
Oc'h hirvoudi ha glac'haret.
- 235 An nev pa doulle ar valken
Dreist pep tra zo, kaer a gaven,
Ar mor, vel Doue, doun ha ledan,
Hag an den, er bed, ker bihan!
- 236 Hevel oc'h eul laouennanik
A lamm, a drid, a gan drantik
Me a gane hag a veule
Va iez, va bro, ha Doue ive.
- 237 Va c'herent ha va mignoured,
Kement a garen dre ar bed,
Dre nerz va c'haloun a ganen,
Dre nerz va spered ne c'hallen.

- 232 C'est ainsi que fut ouvert
Mon cœur avant mon esprit,
Et de mon cœur la lumière
Jaillit dans l'obscurité.
- 233 C'est ainsi que, nourri et élevé,
Je suis arrivé dès l'enfance à aimer
Le pauvre, qui est le premier en peine,
Et après avoir aimé, à chanter.
- 234 A chanter tous ceux que je voyais,
Qui étaient bons et dans le chagrin;
Tous ceux que je savais, dans ce monde,
Soupirer et s'affliger.
- 235 Quand le ciel perçait à travers la nue⁽¹⁾,
C'était pour moi un spectacle sans pareil;
La mer, comme Dieu, profonde et large,
Et l'homme, dans le monde, si petit!
- 236 Semblable à un roitelet
Qui saute, frétille et chante tout joyeux,
Je chantais et louangeais
Ma langue, mon pays et Dieu aussi.
- 237 Mes parents et mes amis,
Tous ceux que j'aimais au monde,
C'est par la force de mon cœur que je chantais,
Par la seule force de mon esprit je ne le pouvais.

(1) *Ar valken* signifie un gros nuage d'orage en forme de ballon.

- 238 Euruc'h eged oun n'oa den,
Dindan an heol pa bar laouen,
Euruz meurbed gant va eontr koz
Euz ar mintin beteg an noz.
- 239 Peb deiz er bed a c'houlaoe
Me lamme, c'hoarie, a c'hoarze
Ken na glevjoun e voe red d'in ⁽¹⁾
Deski gregach, gallek, latin.
- 240 Ganen bugel vije bet gwell
Mont var ar mor d'ar broiou pell,
Pe labourat noz ha mintin
Gwell 'get diski gallek, latin.
- 241 Gant va eontr a gare va mad,
E voen dalc'het, eneb va grad,
Dalc'het er skol; d'ezhan bennoz!
Me voa diskiant, fur va eontr koz.
- 242 Neuze voe d'in eur c'hoari all
Ha d'am spered eur gwall gabal
Rankout difuilla eur guden
Ne gaven d'ezhi lost na penn.
- 243 War ar studi ma ne voan kre,
Eo va spered ne zigore
Da zeski latin ha gallek,
Dre c'houzout nemet brezounek.

(1) Il me paraîtrait plus régulier d'écrire *ken a glevjoun* : *jusqu'à ce que j'appris*. La négation *na* n'a pas de raison d'être.

238 Plus heureux que moi, il n'y avait personne,
Sous le soleil quand il luit radieux .
Heureux grandement avec mon vieil oncle
Du matin au soir.

239 Chaque jour qui luisait (dans le monde)
Je sautais, jouais et riaais
Jusqu'à ce que j'appris qu'il me fallait
Apprendre grec, français, latin.

240 Enfant j'aurais mieux aimé
Aller sur la mer aux pays lointains
Ou travailler du matin au soir
Plutôt que d'apprendre français et latin.

241 Avec mon oncle qui s'intéressait à moi,
Je fus tenu, contre mon gré,
Tenu à l'école ; à lui merci !
J'étais sans raison, mon vieil oncle était sage.

242 Alors ce fut pour moi une autre affaire
Et pour mon esprit une autre difficulté
De devoir débrouiller un écheveau
Où je ne trouvais ni queue ni tête.

243 Si je n'étais pas fort pour l'étude,
C'est que mon esprit ne s'ouvrait guère
Pour apprendre latin et français,
Attendu que j'en ne savais que le breton.

- 244 E gallek, latin ha gregach,
Ar geriou a baken be-weach⁽¹⁾
A ranke beza tremenet
Dre ar brezounek em spered.
- 245 Neuze e sellen oud ar mor
Hag oud ar c'hoabr dreist an arvor,
Oud eur wennili o nijal
Ne zeske ket koz gregach fall.
- 246 Neuze 'm bije karet beza
Evel eur paotrik a iea
Gant he vagik d'ar red d'an aod,
Da c'hoari beza martolod.
- 247 Neuze pa c'hellen-me astenn
Va divesker war an teven,
Paka an aod enn eur redek,
Me a roe avel d'ar gallek.
- 248 Neuze a-vad, neuze ' c'hoarien
Diarc'hen, dizolo va fenn,
E lammen dreist mein ha bizin
Gant eur c'horfad latin kegin.
- 249 O tont d'ar gear p'en em gaven
Pe enn hent pe war ar grec'hen
Gant paotr pe baotrez euz va oad,
E veze c'hoari pe grogad.

(1) Forme Léonaise; par abus pour *weach* ou *vez*. (Cf. lat. : *vice*. Esp. *vez*; d'où *guez* et *gwech*). Introduite ici pour la rime, mais on doit l'éviter parce qu'il pourrait y avoir confusion avec *eur veach* : *un voyage* (*beach vad*) étant du féminin.

- 244 En français, latin et grec,
Les mots que j'attrapais chaque fois
Devaient être traduits
En breton dans mon esprit.
- 245 Alors je regardais la mer
Et lès nuages par dessus le rivage,
Ou une hirondelle volant,
Ce qui ne m'apprenait pas le vieux langage grec.
- 246 Alors j'aurais voulu être
Comme un petit garçon qui allait
Avec son petit bateau, courant au rivage,
Pour jouer au matelot.
- 247 Alors quand je pouvais étendre
Mes jambes sur la dune,
Gagner en courant le bord de la mer,
Je donnais de l'air au français.
- 248 Alors, pour de bon, je jouais
Pieds nus, la tête découverte,
Je sautais par dessus pierres et goémons
Avec un bagage de latin de cuisine.
- 249 En revenant à la maison, quand je rencontrais
En chemin ou sur la grève ⁽¹⁾
Quelque garçon ou fillette de mon âge,
C'était jeu ou lutte.

(1) Mot à mot : *la rampe* ou *grève inclinée*.

- 250 Ac'hano pa deujen d'ar gear,
Dre veur a doull e welet sklear,
Toull va bragez, va roken
Ma c'hoarze an dud o tremen.
- 251 Dre gement-se n'eo diez gwelet
Pa c'hellen me ne laosken ket
Va loden c'hoari gand eun all;
C'hoari d'ar bugel n'eo ket fall.
- 252 Ar vugale war ar mèsioù
Zo eurusoc'h 'get er c'hèriou;
Er c'hèriou int 'vel laboused
A ve paket enn eur gaoued.
- 253 A ve trouc'het ho diouaskel,
Da viret na nijfent re bell
Ha na-d-afent da heul re-all
Da en em goll gand ar re fall.
- 254 War ar meaz n'eo ket evel-se :
En eur zevel euz he wele
Ar bugel a ia euz ar gear
Ama, a-hont, el leac'h ma kar.
- 255 C'hoari, redek a ra bemdez
Enn heol pe a zindan ar gwez,
Er park, el liorz, er prad, er c'hoad,
Hep den ganthan : plac'h, mamm na tad.

- 250 De là quand j'arrivais au logis,
On voyait clair par plusieurs trous,
Mon pantalon, ma veste étaient percés
Qu'on en riait en passant.
- 251 D'après cela il n'est pas difficile de voir
Que quand je pouvais je ne laissais pas
Ma part de jeu à un autre;
Le jeu pour un enfant n'est pas mauvais.
- 252 Les enfants à la campagne
Sont plus heureux que dans les villes;
Dans les villes, ils sont comme des oiseaux
Qu'on enferme dans une cage.
- 253 A qui l'on coupe les ailes
Pour empêcher qu'ils ne s'envolent trop loin
Et qu'ils n'aillent à la suite d'autres,
Se perdre avec les mauvais.
- 254 A la campagne, il n'en est pas ainsi;
En se levant de son lit,
L'enfant sort de la maison
Et va, ça et là, où il veut.
- 255 Il joue, il court tous les jours
Au soleil ou sous les arbres,
Dans le champ, dans le verger, le pré, le bois, [père.
Sans que personne l'accompagne, bonne, mère ni

- 256 Ruilla a ra war al letounen
Pe mont warlerc'h eur valafen,
Klask paka eur pesk er c'houer,
Dont goude gleb dour teil d'ar ger.
- 257 Evel-se e teu d'ar bugel
An nerz a zo red da zevel,
Nerz da zigeri he spered,
Ha nerz d'he galoun da garet.
- 258 Da garet he dud hag he vro,
Pa vez red d'harpa anezho,
Da garet feiz ha brezounek,
Da veza den mad, kalounek.
- 259 Evel-se eo war ar mèsiau
E sao tud stard ho c'halounou,
Labourerien, martoloded,
Merc'hed goad iac'h enn ho goazied.
- 260 Ar bugel war ar meaz ganet
Gant leaz he vamm a zo maget,
Dre ma kresk laosket diluren
Da zond abred da veza den.
- 261 Gounid he voed abred a rank,
Labourat tenn hag hen iaouank;
Goude c'hoari dastum furnez
Beza oc'h he boan digernez.

- 256 Il se roule sur le gazon
Ou court après un papillon,
Cherche à prendre un poisson dans la rivière,
Pour revenir tout trempé à la maison.
- 257 C'est ainsi que vient à l'enfant
La force nécessaire pour grandir,
Pour ouvrir son esprit,
La force qui incite son cœur à aimer.
- 258 A aimer sa famille et son pays,
A les secourir quand il le faut,
A aimer la foi et la langue bretonne,
A devenir un brave homme et courageux.
- 259 C'est ainsi qu'à la campagne
Il se forme des gens au cœur fort,
Des cultivateurs, des matelots,
Des filles avec un sang sain dans leurs veines.
- 260 L'enfant né à la campagne
Est nourri avec le lait de sa mère,
Laisse libre à mesure qu'il grandit
Afin que de bonne heure il devienne un homme.
- 261 Il doit gagner sa vie au plus tôt,
Travailler ferme, pendant sa jeunesse;
Après avoir joué, accumuler de la sagesse
Et ne pas regarder à sa peine.

- 262 Eun tremeniad war ar bed-ma
An den keaz n'en deuz da veva
Nemet bara diwar enkreuz
Da c'hortoz ma c'hourvez er bez.
- 263 Evit herzel oud he boaniou
A lamm out-han evel tarsiou,
Gwella zo teuzet enn he greiz
Eo ar garantez hag ar feiz.
- 264 Al lezen genta, diveza
A zo karet war ar bed-ma,
Karet Doue a zo pep mad,
Karet ar vamm, karet an tad.
- 265 Karet pried ha bugale,
Harpa anezho da vale,
Hep sellet a gleiz hag a zeou
Nemet bepred oc'h an nevou.
- 266 Ac'hano ' tarz an dour erien ⁽¹⁾
A dorr sec'hed ar Gristeniep;
Gwir garantez kaloun Jezuz
Zo oc'h an holl trugarezuz.
- 267 Ac'hano c'hoaz e teu ar Feiz
A zo didorr an dud e Breiz,
D'ar Feiz eo skanv pep beac'h pounner,
Peb labour diez, eaz da c'hober.

(1) *Erien* est sans doute ici pour *eien*.

- 262 De passage dans ce monde,
Le malheureux homme n'a pour vivre
Que du pain après bien des soucis,
En attendant qu'il soit couché dans la tombe.
- 263 Pour résister à toutes ses peines,
Qui sautent sur lui comme des coups de mer,
Le plus grand bien qui soit fondu dans son for inté-
C'est l'amour et la Foi. [rieur,
- 264 La première loi, comme la dernière,
Est d'aimer dans ce monde,
D'aimer Dieu qui vaut tout bien,
D'aimer sa mère et son père.
- 265 Aimer époux et enfants,
Les aider à marcher
Sans regarder à gauche et à droite,
Si ce n'est toujours les cieux.
- 266 De là jaillit l'eau de source
Qui rompt la soif des chrétiens;
Le véritable amour du cœur de Jésus
Envers tous, miséricordieux:
- 267 C'est de là encore que vient la Foi
Qui est le soulagement des Bretons,
Avec la Foi tout lourd fardeau est léger,
Tout travail difficile est facile à faire.

- 268 Gwazennik heol dre ar valken
Dizoan ar galoun enn anken;
Feiz a zigor d'an dudou paour,
War drein ar bed bleun melen aour.
- 269 Feiz ar paour he vir da vervel,
Rak pa gar Doue dont d'he c'hervel,
E kas he gorf d'ar bez hep klemm,
Hag he ene d'an nev éeun-tenn.
- 270 C'houi, Rouanez, Impalaered,
Tud pinvidik eüruz er bed,
C'houi pa vez red d'hoc'h diskregi,
' Glever gant doan oc'h hirvoudi.
- 271 Hirvoudi doaniuz a c'hellit,
Rak, o vervel, pep tra ' gollit,
Gand hoc'h enor, gand ho tanvez,
Ma n'hoc'h euz Feiz na karantez!

G. MILIN.



- 268 Un petit rayon de soleil à travers la nue
Soulage le cœur dans l'angoisse;
La Foi fait épanouir, pour les pauvres gens,
Sur les épines du monde, des fleurs jaunes d'or.
- 269 La Foi du pauvre l'empêche de mourir,
Car quand Dieu veut venir l'appeler,
Il envoie son corps à la tombe sans plainte,
Et son âme tout droit au ciel.
- 270 Vous, Rois, Empereurs,
Riches heureux dans le monde,
Quand il faut vous dessaisir,
On vous entend tristement gémir.
- 271 Vous pouvez soupirer, pleins de chagrin,
Car en mourant vous perdez tout,
Avec votre honneur et votre fortune,
Si vous n'avez ni Foi ni Amour !

Brest, 5 Janvier 1901.

ALFRED BOURGEOIS.



L'ART BRETON

DU XIII^e AU XVIII^e SIÈCLE

SAINT-THÉGONNEC

I

De tous les départements de la Bretagne, le Finistère est, sans contredit, celui qui par la diversité de ses aspects, la variété de ses sites et les contrastes de ses paysages, frappe le plus vivement les touristes et les voyageurs.

Les panoramas les plus opposés s'y succèdent.

Grandioses et terribles sous le choc courroucé des vagues, à la pointe du Raz, au cap la Chèvre et dans la baie des Trépassés; austères, sauvages et désolés dans les solitudes hérissées des Montagnes noires, du Mont Saint-Michel, qui semblent invoquer les siècles préhistoriques; ils deviennent riants et fertiles dans la délicieuse vallée de l'Aven, véritable petite Suisse bretonne, ou séduisants et gracieux sur les bords chers à Brizeux que baignent l'Ellé et l'Isole, dont les eaux transparentes reflètent les vieux ponts de Quimperlé et ses coteaux verdoyants.

C'est pourquoi le touriste arpentant le triste plateau de Pleyber-Christ et traversant la région désolée où Plounéour-Ménez groupe ses pauvres maisons, rencon-

trera tout d'abord un pays aride, semé de landes sauvages et de sombres solitudes qu'encadrent les derniers contreforts des montagnes d'Arrée.

Mais qu'il franchisse la vallée de Coattoulsach, il arrivera dans une contrée pittoresque, d'une richesse de végétation surprenante. C'est le jardin du Léon, comme la Touraine est le jardin de la France.

Le spectacle en est réellement ravissant pour le voyageur qui parcourt la route de Saint-Thégonnec à Landivisiau et continue ensuite jusqu'à Landerneau.

« D'immenses prairies à herbe grasse, émaillées de
» marguerites blanches s'étendent dans le fond de la
» vallée. A travers leurs claires verdure, serpente gra-
» cieusement un petit ruisseau, bordé ça et là, dans ses
» courbes harmonieuses, de massifs d'arbustes au délicat
» feuillage.

» Par contre, sur le plateau du premier plan, poussent
» des landes sauvages, couvertes d'ajoncs, parsemées de
» fleurs d'or, dont la coloration fauve fait ressortir les
» teintes pâles des vallons, où se profilent sur les gazons
» diaprés les ombres parties des talus et des haies vives.

» Des villages, des églises surmontées le plus souvent
» de clochers à jour, animent le paysage plein de mys-
» tère et de calme reposant, et tout à fait à l'horizon se
» dressent les pitons rocheux des derniers contreforts de
» l'Arrée, baignés dans une teinte bleuâtre qui se confond
» presque avec l'azur d'un ciel sans nuages. » (H. du
» Cleziou, *Le Léon*).

Cette riche contrée fut, vers la fin du XVI^e siècle et le commencement du XVII^e siècle, le centre d'une école d'architecture qui, empruntant à la Renaissance fran-

çaise la plupart de ses principes, transforma le style antérieur des monuments bretons, dus à l'architecture ogivale.

Elle couvrit le sol du Léon de nombreuses églises, parmi lesquelles je vous ai déjà décrit celle de Gouesnou ; elle y ajouta des arcs de triomphe, des calvaires à nombreux personnages et aussi un nombre considérable de reliquaires ou ossuaires.

La mélancolie bretonne et le culte des disparus si cher à l'âme celtique ne pouvaient, en présence de cette nature splendide et débordante de vie, oublier le souvenir de ceux qui y avaient vécu. Comme les bergers du Pous-sin, dans la riante Arcadie, sous le beau ciel de la Grèce, les artistes léonnais ont tenu à perpétuer, devant l'immortelle nature, la pensée de la fragilité du bonheur humain et le souvenir de leurs ancêtres.

C'est pourquoi ils ont fait comme le centre de leurs monuments religieux, groupés dans le cimetière à côté de l'église, le reliquaire, dernière demeure de ceux qui dorment là leur éternel sommeil. Ils y habitent, les disparus ! et les clans vénérables qui se succèdent de père en fils au village nomment encore ces débris « *ma tud* » (ma famille), famille avec laquelle ils continuent de vivre et de prier comme si elle existait toujours.

Et pour pénétrer dans ce champ du repos, ils ont érigé un arc de triomphe, signe de gloire et d'espérance, et dressé un calvaire pour l'ornier, d'où l'image du Sauveur, sacrifié volontairement pour le salut de l'humanité, plane et veille sur le repos de ceux qui ont sanctifié son nom.

Parfois une fontaine complète la décoration symbolique des pieux monuments, et tous les dimanches, après la

messe, dans bien des localités, sous la conduite du chef de famille, la parenté entière s'y réunit pour faire dans un trou spécialement creusé au pied des tombes la grande libation des anciens rites.

Pour toutes ces causes, les habitants de ce vert et ravissant Eden, le désignent, dans leur langage pittoresque, sous le nom particulier de « pays des Karnels », pays des Ossuaires, faisant ainsi régner l'image de la Mort, au milieu de toutes les splendeurs et de tous les épanouissements de la vie rayonnante et dorée, au milieu de toutes les joies d'une nature qui semble ne devoir inspirer que des pensées riantes de jeunesse, d'amour et de gaieté.

Ce sentiment domine dans toute la production artistique de cette école du Léonnais à laquelle on doit les ossuaires de la Roche-Maurice, de Landivisiau, de Roscoff, de Saint-Thégonnec, de Pencran et tant d'autres de moindre importance.

On peut ajouter que dans ces reliquaires, aussi bien que dans les arcs de triomphe qui les encadrent et dans les églises qui les abritent de leur ombre, se manifeste puissamment l'originalité du génie breton, si profondément pénétré du sol et du ciel natals.

En effet, dans les sites caractéristiques et la plupart du temps pittoresques qui les entourent, les monuments en bien des endroits ne le cèdent guère à la nature, ou plutôt ils s'y associent et semblent avoir été créés pour cette dernière avec laquelle particulièrement ils sont en parfait accord de formes.

Les œuvres de la Renaissance bretonne diffèrent donc dans ce sens des productions de même style dans le

reste de la France. Elles s'en séparent par le but de leur construction et par la nature des matériaux, et il fallut véritablement le génie d'un architecte inconnu, pour trouver dans les dernières années du XVI^e siècle, des combinaisons qui, tout en empruntant à l'antiquité ses ordres et ses principes, fussent parfaitement appropriées aux besoins qu'il s'agissait de satisfaire et à la nature spéciale des matériaux que lui fournissait le pays.

Les moulures fines et délicates faites pour une pierre facile et lumineuse et les riches arabesques ne peuvent plus servir de base essentielle à la décoration des édifices. La seule pierre dont il est possible de se servir, le granit, se trouve absolument rebelle à ce genre d'ornementation. De là, des agencements différents, des refouillements, des creux et des saillies plus accentués et des caractères spéciaux qui singularisent absolument le style breton de cette époque.

Pour une cause analogue, étant donnée la lourdeur des matériaux, la voûte ne reste plus qu'à titre d'exception dans les édifices consacrés au culte dans les villages. On économise ainsi l'emploi coûteux d'arcs-boutants et des épaisseurs de murs par trop considérables. Presque partout sur une suite de courbes en charpente facilement assemblées, sont cloués des bardeaux en feuillets de chêne qui forment des berceaux en tiers-point courant au-dessus de l'entrait retroussé.

La charpente est ainsi dissimulée dans une partie de sa hauteur et l'œil n'aperçoit entre les couvre-joints moulurés que de larges bandes unies, rehaussées parfois d'ornements peints et dorés, de devises ou de monogrammes.

Souvent on utilise comme éléments de décoration les poinçons et les entrails que la prudence a généralement conservés.

On trouve ces caractères plus ou moins complets dans ceux des monuments religieux construits dans la région pendant les XVI^e et XVII^e siècles, que les événements et les révolutions ont respecté. Ils se présentent d'une façon tout à fait intéressante dans le groupement de Saint-Thégonnec qui réalise un ensemble difficile à rencontrer ailleurs. Il n'y manque que la fontaine, et tout ce qui existe est sensiblement de la même école et pour ainsi dire des mêmes ouvriers.

II

Les monuments qui remplissent et décorent actuellement le cimetière de Saint-Thégonnec ont été construits sur l'emplacement d'une très antique église dédiée à ce saint et à Notre-Dame de Bon-Secours.

Les anciens guerz (chants bretons) nous ont seuls conservé la légende du pieux évêque au sujet duquel les renseignements historiques sérieux font absolument défaut.

Il résulte de ces traditions poétiques que Thégonnec naquit vers le VI^e siècle à Plounevez-Portray ou à Tréfontec. Il mourut assez âgé à Plogonnec, ayant consacré sa vie à convertir et à catéchiser les peuplades payennes qui subsistaient encore dans la région. Il édifia l'église primitive vouée par lui à la Vierge Marie. Les bras manquaient pour la construction des murs et les animaux

des champs accoururent d'eux-mêmes pour aider le saint qui se trouvait être à la fois l'architecte et l'ouvrier de son temple. C'est d'après cette légende qu'on a sculpté une bête à cornes, attelée, au-dessous de la statue du saint qui décore le portail latéral et que les ruminants ont été placés sous sa protection concurremment avec celle de saint Herbot.

L'église de Saint-Thégonnec, autour de laquelle se groupent le Reliquaire, le Calvaire et l'Arc de Triomphe, peut se présenter au visiteur sous deux aspects différents.

Quand on y arrive par la route de Landivisiau on aperçoit tout d'abord sa façade nord. Elle regarde le cimetière qu'elle couronne de son imposante grandeur.

En effet, ce cimetière forme un plateau assez vaste qui, en cet endroit, domine la route de plusieurs mètres et sur lequel se dressent majestueusement et dans toute leur hauteur l'église et ses deux clochers.

On y accède par un double escalier à rampe ajourée, dont le palier supérieur est bordé d'un long piédestal. Au-dessus s'élève sur un socle et un fût récents, une croix antique du XIV^e ou XV^e siècle, portant sur une de ses faces le Christ crucifié ! En arrière du fût, sur une console saillante figurant une tête grimaçante, est placée debout la Vierge couronnée, tenant dans ses bras un enfant Jésus mutilé ! Cette Vierge et le Christ ont un caractère archaïque prononcé ; ces deux œuvres paraissent anciennes et fort antérieures à l'église et au calvaire.

A droite et à gauche de la croix se tiennent dans l'attitude du recueillement deux statues modernes de gran-

deur naturelle, d'un côté saint Jean et de l'autre une Mater Dolorosa en prières.

L'ensemble de la façade nord est riche et décoratif. Elle est constituée par une rangée de cinq pignons à gable aigu qui se suivent en indiquant autant de travées intérieures perpendiculaires à la nef.

Les rampants de ces gables sont ornés de crochets et leur sommet s'amortit par un léger clocheton couronné par un dôme hémisphérique surmonté d'une croix. Les pignons sont séparés par d'élégants contreforts en granit, de saillie rectangulaire, portant sur chacune des trois faces, en évidence, une niche cylindrique encadrée de deux pilastres doriques cannelés, qui supportent un entablement de même ordre couronné par un fronton triangulaire. Chaque contrefort est séparé du sol par une base richement moulurée et se couronne par un entablement très orné soutenant une gargouille saillante en forme de double fût de canon.

Les quatre pignons extrêmes s'éclairent par des fenêtres élevées, à meneaux flamboyants. Le pignon central est percé d'une porte Renaissance à voûte cylindrique, encadrée dans deux riches pilastres cannelés, supportant un entablement complet et un fronton triangulaire dont le tympan porte les traces d'un motif sculpté. La frise est décorée par une suite de cannelures.

Un second entablement denticulaire règne au-dessus du portail et supporte un élégant cartouche en saillie dont le centre est percé d'un œil de bœuf ovale.

Le pignon de gauche s'appuie sur le bras droit du transept qui se dresse à la même hauteur que la nef. Ce bras du transept est éclairé par une haute fenêtre circu-

laire d'un caractère beaucoup plus moderne que les ouvertures qui éclairent le collatéral.

Il est probable que ce dernier est de construction antérieure à la grande nef datée de 1777. Il doit avoir été élevé presque en même temps que le porche ouest et la petite flèche qui le surmonte sur laquelle on lit le millésime de 1563. Cette flèche et les fenêtres flamboyantes qui éclairent les bas-côtés offrent des réminiscences du style ogival qui disparaissent absolument dans le reste de l'édifice. Une sacristie accolée à l'église termine vers l'est la façade nord. Elle est couverte par un comble assez lourd et elle est ornée de remarquables contreforts richement décorés de pilastres doriques et amortis par des niches à dômes d'un effet très heureux.

La physionomie de l'église est tout autre si l'on s'y rend directement en quittant la gare de Saint-Thégonnec par la route de Sizun. Les accessoires précèdent le monument principal, qui ne paraît qu'en arrière-plan. On pénètre en effet dans l'enceinte sacrée par un arc de triomphe majestueux, le plus original qui existe en Bretagne.

Qu'on se figure quatre énormes piliers environ trois fois plus épais que larges, s'amortissant en volutes renversées. Ces volutes servent de base à un lanternon à quatre arcades cintrées dont les quatre angles supportent d'élégants vases sphériques et qui est recouvert d'un dôme hémisphérique se pyramidant en un léger campanile surmonté d'un globe portant la croix.

Les piliers extrêmes sont entièrement dégagés ; ceux du centre sont réunis par un arc en plein cintre à vous-

soirs saillants, sur lequel repose un attique qui se prolonge en entablement sur les quatre piliers.

Sur cet attique règne une riche galerie d'arcatures, en forme de niches séparées par des pilastres à gaine, et couronnées par un triple fronton, décoré ainsi que tout le reste du portique par des boules godronnées portées sur potelets, par des couleuvrines simulées se projetant à moitié au dehors et par des croix plantées à tous les sommets.

A la hauteur de la galerie est représenté le mystère de l'Annonciation : d'un côté la Vierge agenouillée sur un prie-Dieu, de l'autre l'archange Gabriel.

Le long de la frise règne une inscription bretonne dont voici la traduction :

- « Dame Marie de vrai secours,
- » Nous vous prions ardemment de nous secourir.
- » Vous êtes première avocate,
- » Pour le pécheur et la pécheresse. »

La date de 1527 accompagne cette invocation et montre que l'élection de l'arc de triomphe a précédé de près d'un siècle la construction de la nef principale de l'église. Et cependant, comme le fait remarquer Léon Palustre, il était difficile de trouver quelque chose de plus grandiose, qui s'harmonisât mieux avec les constructions avoisinantes et achevant de compléter ainsi un ensemble véritablement merveilleux.

Ce portique se prolonge à droite par un mur de clôture en pierre de taille à corniche moulurée et terminé par un pilastre à dôme sphérique. Il se soude ainsi à la muraille en maçonnerie qui soutient le plateau du cimetière.

A gauche, le dernier pilastre se lie à l'abside de l'élégant reliquaire qui borne de ce côté le champ du repos.

Ce reliquaire est un chef-d'œuvre, et il mériterait à lui seul une visite à Saint-Thégonnec. Sa construction, postérieure à celle de l'arc de triomphe, remonte au milieu du règne de Louis XIV, ainsi que l'indiquent les deux inscriptions suivantes :

La première, au-dessus du soupirail sud-est, est ainsi conçue : « Ce reliquaire fut fondé en l'an 1676 lors y Breton et Picard F. »

La seconde inscription est gravée sur le contrefort voisin : « P Maguet. Y Fagot F. 1677. »

L'architecte de ce reliquaire a tenu compte de l'arc de triomphe élevé antérieurement et il a su associer la décoration des deux édifices de manière à en former le groupement le plus ingénieux et le plus pittoresque qu'il fût possible d'imaginer. Et c'est pourquoi il lui a conservé le style de la Renaissance.

La façade principale regarde le midi. Elle est d'une richesse extraordinaire.

Comprise entre deux contreforts saillants couronnés par d'élégants lanternons, elle forme au rez-de-chaussée une série d'arcades corinthiennes posées sur un élégant soubassement à socles saillants. Ces arcades sont garnies de fenêtres circulaires à vitraux coloriés. Au centre, coupant l'ordonnance en deux parties symétriques, s'élève une riche porte du même style, encadrée par deux colonnes corinthiennes, pareilles aux précédentes. Les chapiteaux en sont délicats et gracieux.

Tout ce premier ordre est surmonté d'un très bel entablement qui mord sur les contreforts et se prolonge

sur le pignon nord où se reproduit une disposition analogue pour encadrer la porte principale dont il est percé.

La frise est garnie d'une inscription magistrale en lettres capitales romaines, qui règne sur tout le parcours de l'édifice. La voici :

« C'EST UNE BONNE ET SAINTE PENSÉE DE PRIER
» POUR LES FIDÈLES TRÉPASSEZ. — REQUIESCANT IN
» PACE. — AMEN. — HODIE MIHI, CRAS TIBI. —
» O PÊCHEURS REPANTEZ VOUS ESTANTS VIVANTS, CAR
» A NOUS MORTS, IL N'EST PLUS TEMPS. — PRIEZ POUR
» NOUS TRÉPASSEZ. — CAR UN DE CES JOURS AUSSI
» VOUS EN SEREZ. — SOIEZ EN PAIX. »

Dans les contreforts des deux extrémités sont incrustés deux bénitiers rappelant toute l'ornementation des niches et des clochetons.

Un deuxième ordre formant étage surmonte le précédent. Il s'indique sur les contreforts par des pilastres accouplés.

Une série de huit niches surplombant les précédentes arcatures, groupées par quatre et séparées par des colonnes corinthiennes, s'encadrent dans les deux contreforts sud. Entre elles s'élève au-dessus de la porte monumentale une niche plus riche que les autres creusée entre les deux pentes brisées d'un fronton Renaissance et accostée de deux cariatides coiffées de la double volute ionique. Dans cette niche est placée la statue de saint Thégonnec surmontée d'un dais d'une grande élégance.

L'entablement de même style qui surmonte cet étage couronne tout l'édifice pour ne s'interrompre qu'aux trois pignons qui forment l'abside polygonale du reliquaire.

Deux d'entre eux sont éclairés par deux hautes fenêtres à arcs brisés garnies d'élégants meneaux rayonnants ornés de vitraux coloriés. Le pignon central est décoré par une niche à dôme d'une très heureuse composition. Cet ensemble se complète par une très belle corniche à crochets qui court le long des rampants et se raccorde en pointe avec les lanternons cintrés et ajourés qui courent les trois gables.

La façade nord du reliquaire forme un pignon dessinant la nef de l'édifice. Sa décoration est analogue à celle de la façade sud et composée de deux ordres superposés. Elle se complète et s'amortit par un campanile élancé de même style que les lanternons.

L'intérieur de la chapelle en reproduit sobrement les dispositions extérieures. Au fond se dresse un autel surmonté d'un beau rétable à colonnes torses entourées de branches de vigne.

Une crypte pratiquée sous l'ossuaire renferme une œuvre saisissante quand on y pénètre dans la demi-obscurité du sanctuaire. C'est une mise au tombeau de Notre-Seigneur, datant de 1702, et composée de dix personnages de grandeur naturelle en bois sculpté et polychromé. Le fini de la statuaire et l'expression des figures sont également remarquables. On y admire principalement la Véronique et les deux anges pleurant près du tombeau.

Dans l'avenue du cimetière et devant la façade sud du reliquaire, a été construit un Calvaire qui, sans avoir l'ampleur de ceux de Plougastel, de Guimiliau ou de Pleyben, mérite cependant l'attention. Il porte la date de 1610. Il est élevé sur une vaste plate-forme en granit

formant soubassement, exhaussée de plusieurs marches et bordée d'une corniche saillante.

Tous les personnages de la passion y sont groupés dans diverses scènes qui en reproduisent les principaux épisodes. A droite et à gauche s'élancent deux longs fûts de colonnes portant sur leurs chapiteaux les deux larrons crucifiés.

Au centre, un fût de colonne plus considérable et orné de crochets porte au-dessus de son chapiteau un double étage de croisillons. Au centre des croisillons sont des statues adossées. Les bras du moins élevé soutiennent chacun une statue. Sur l'autre se tiennent deux cavaliers. Ils semblent contempler le Christ expirant sur sa Croix, qui domine toute la composition.

Après avoir visité l'ossuaire de Saint-Thégonnec, on se dirige naturellement vers l'église. On en rencontre immédiatement la partie la plus ancienne qui s'ouvre de ce côté par la porte ouest. Celle-ci se couronne par le petit clocher ogival portant la date de 1563, dont nous avons déjà parlé. On peut alors contourner l'édifice vers le sud par une voûte biaise très originale et d'un appareil ingénieux. Cette voûte traverse un des pignons aigus des bas-côtés.

C'est sur la façade méridionale que se dresse en saillie la grosse tour bien postérieure à la flèche et construite sur le modèle de celle de Pleyben.

Cette tour surmonte un beau porche très riche, ayant les mêmes caractères et le même style que celui de Gouesnou. Il s'ouvre à l'extérieur par une arcade circu-

laire garnie de colonnes lisses ou à tambours et de niches encastrées dans les saillies des contreforts.

On y remarque quatre statues importantes :

En premier lieu, saint Jean l'Évangéliste, assis, coiffé d'une barette, écrivant son Évangile. Son aigle tient suspendus à son bec son écritoire et une liasse de parchemins. Sur le côté de son siège on lit : FAICT l'an 1675, et au-dessous de ses pieds : J. Mazé : Jane : Inizan : Ma faict faire S. Jan. Sur l'autre côté du siège est écrite l'inscription : R DORÉ MA FAICT.

Cette même signature R DORÉ se trouve aussi sur la cuve baptismale de Plouédern.

Une deuxième statue représente l'Ange Gabriel à genoux, tenant un lis autour duquel s'enroule une banderole portant : AVE MARIA et au-dessous : J Guillerm.

En face, on aperçoit la Vierge agenouillée sur son prie-Dieu et portant la signature : J Pouliquen.

Un dernier groupe représente saint Nicolas avec les trois petits enfants dans le saloir.

Au-dessus de l'arcade principale se trouve, au centre d'un panneau richement encadré de colonnes et de pilastres, la statue de saint Thégonnec bénissant. Il est superbement vêtu du costume épiscopal, avec mitre et crosse. A ses pieds est un chariot traîné par un cheval ou par un bœuf et rappelant comment furent transportées toutes les pierres qui servirent à bâtir son église.

L'intérieur du porche est voûté sur croisée d'ogives.

Le pourtour est orné d'une frise élégante et originale décorée de mascarons et de fleurons. Il est entouré de niches que garnissaient autrefois les statues des Apôtres, presque toutes disparues. Un bénitier intérieur porte la

date de 1599 et à la base des cariatides qui ornent la niche du milieu apparaît celle de 1610. Une des statues subsistantes est signée : Y RIVOAL 1632.

Les contreforts qui encadrent le porche règnent dans toute la hauteur aux quatre angles de la tour. Ils la consolident et la fortifient d'une manière très pittoresque. Sur l'un d'eux est un cadran solaire à la date de 1606.

Le corps de la tour est décoré en plusieurs étages par des moulures courantes qui la contournent et l'embellissent. Au-dessus de l'entablement qui surmonte la statue de saint Thégonnec, la tour s'éclaire par un élégant cartouche percé d'un œil de bœuf ovale.

Dans l'axe de chacune des faces et dans la hauteur des deux derniers étages sont de hautes fenêtres encadrées de pilastres à chapiteaux doriques. La principale est flanquée à droite et à gauche de deux écussons armoriés et elle supporte à son sommet le cadran de l'horloge.

Une riche corniche denticulaire surmonte cet ensemble, avec cette corniche se raccordent les contreforts d'une façon aussi ingénieuse qu'élégante. Il en résulte une forte saillie supérieure que couronne une balustrade superbe.

Sur la plate-forme se dressent, dans un agencement des plus heureux, quatre clochetons à dômes et à lanternes ajourées, entourant le campanile central, plus élevé et constitué par deux dômes superposés, dont la hardiesse égale l'élégance.

Avec Pleyben et Roscoff, c'est la plus belle manifestation de ce genre de clochers dans le Finistère.

Entre la tour et le transept se prolongent les bas-côtés formés de pignons à gables aigus analogues à ceux de

la façade nord, mais où le plein cintre remplace l'ogive.

Quant au vaisseau central, il se recommande surtout par ses vastes dimensions et sa hauteur. Il a subi l'influence de l'époque de sa construction (1777), bien postérieure à celle du reste de l'édifice. Il ne possède de contreforts qu'aux angles du transept. Les murs sont nus, épais, en pierre de taille et percés de hautes fenêtres rectangulaires ou circulaires, aussi simples que possible. Celles du transept sont seules ornées de meneaux modernes. Toutes sont garnies de vitraux coloriés.

L'intérieur de la nef est constitué par un double rang d'arcades circulaires supportant les murs principaux et correspondant aux fausses travées des bas-côtés. L'édifice est, dans toutes ses parties, voûté en bardeaux. En avant du transept, une maîtresse poutre formant jubé porte un calvaire en bois sculpté qui n'est pas sans mérite.

Si l'ossature de l'édifice est simple, les parois méritent cependant l'attention du visiteur par l'incroyable richesse des boiseries qui les décorent, et il faut aussi remarquer plusieurs pièces du mobilier, plus anciennes que la nef actuelle, vrais chefs-d'œuvre de la Renaissance bretonne.

Nous mettrons au premier rang la chaire à prêcher, « œuvre capitale par l'ampleur de ses formes, la puissance et le fini de ses sculptures. Dans la colonne qui la supporte on a prodigué les feuillages, les volutes, les palmes, les arabesques, les couronnes, les draperies, les cartouches, les bandelettes enroulées.

» Aux quatre angles de la corniche basse, couverte

» de feuilles et de fleurs de rosiers, sont assis quatre
» anges tenant des attributs. Dans les panneaux de la
» cuve, les quatre évangélistes en grand relief, se
» détachent sur un fond riche de paysage et d'architec-
» ture, avec raccordement de roses, guirlandes et festons.
» En haut, une grande corniche de feuillages.

» Sur la cage d'escalier se retrouvent encore les ara-
» besques, les roses et les festons ; et les panneaux ren-
» ferment les quatre grands docteurs d'Occident : saint
» Grégoire le Grand, saint Ambroise, saint Augustin et
» saint Jérôme.

» Le médaillon du dossier représente le Seigneur
» donnant à Moïse les deux Tables de la Loi. Deux
» anges soutiennent le dais ou abat-voix.

» Sous celui-ci, le Saint-Esprit, dans une gloire entou-
» rée de nuages ; à chaque angle, un petit ange ailé ;
» plus haut des têtes d'anges, puis des feuillages, et au
» sommet, debout sur un globe, une Renommée sonnant
» de la trompette.

» Au-dessus de la chaire est une niche à volets abri-
» tant le saint Patron de l'église, saint Thégonnec, et
» présentant diverses scènes de sa vie, en bas-relief.

» En face, une autre niche semblable qui contient la
» statue de Notre-Dame de Bon-Secours, entourée d'un
» arbre de Jessé et des cinq sujets suivants : l'Annon-
» ciation, la Visitation, l'Adoration des Bergers et des
» Mages, la Présentation de l'Enfant Jésus au Temple. »
Abbé Abgrall).

Le fond de l'église est occupé par un ensemble d'autels
en boiseries, d'une richesse prodigieuse. Il y a là une
profusion de colonnes, de statues, de médaillons, de

gloires, de rinceaux, d'arabesques, de fleurons, d'attiques, de corniches, de cartouches dont l'énumération serait interminable.

Malgré des imperfections d'exécution indiscutables, malgré le goût plus ou moins heureux des restaurations et des peintures renouvelées, l'impression d'ensemble est éblouissante.

Nous ne pouvons qu'en faire une description sommaire.

Au nord est un premier autel dont le retable est encadré de colonnes torsées. Il porte la statue de la Vierge adorée par des anges frisés portant des perruques à la Louis XIV. Cet autel a été l'objet d'une restauration indiquée par l'inscription suivante, gravée sur une de ses parois :

Autel peint et doré l'an 1834.

Lors Recteur : M. L. Tanguy.

Vicaires : M. Le Tanguy, J. Le Gall.

Maire : Pouliquen ; B Sanquer, Y Messenger, A Le Roux, B Bretonne, conseillers ; G le Loutre trésorier.

A droite de ce premier autel et en retrait est un second autel, garni d'un très riche retable et orné de nombreuses statues.

On y voit saint Pol de Léon, saint Jean, l'Ange gardien, etc... Une frise sculptée des plus curieuses et des plus naïves en décore le bas. Elle représente par de nombreux personnages la création d'Adam et celle d'Eve, la séduction du fruit défendu et l'expulsion du Paradis Terrestre. Le même sujet se trouve traité d'une façon analogue, quoique plus réduite, sur les frises qui couronnent les murs des bas-côtés de l'église de Gouesnou.

En pendant, au sud, du côté de l'Épître, est un autel de même style, à colonnes sculptées et orné de la statue de saint Jean-Baptiste.

Plus au sud, est l'autel du Sacré-Cœur, garni de nombreuses statues, de bas-reliefs et de médaillons. Au-dessus du Tabernacle, Jésus montre son cœur aux fidèles.

Le maître-autel occupe le fond de l'abside. Le chœur remplit cette partie de l'église, somptueusement décorée de boiseries sculptées et peintes. Là aussi, il y a profusion d'arcades et de colonnes encadrant les fenêtres, séparées par des pilastres, des médaillons, des statues, des panneaux sculptés, peints et dorés.

On y compte dix statues de grandeur naturelle, six grands médaillons, douze petits, quatorze têtes de chérubins, douze statues de petits anges, etc... On y remarque les stalles sculptées et le siège triple du célébrant et de ses assistants, avec ses jolies arabesques et ses représentations de la Foi, de l'Espérance et de la Charité!

Ces autels somptueux en bois sculpté, peint et doré, adossé à l'abside sans aucun déambulatoire, sont particuliers aux églises bretonnes du XVI^e au XVIII^e siècle.

Quant au choix du bois, que les artistes bretons ont consacré à tant d'accessoires et de décorations intérieures dans leurs châteaux, leurs monuments et leurs églises, la cause en est dans la dureté des pierres que leur fournissait la région et l'immense difficulté de sculpter le granit.

Cette pierre se refusant à traduire les fantaisies de leur imagination, les sculpteurs bretons se sont rejetés

sur le bois, partout où il était possible. Par suite, autels, chaires, fonts baptismaux, jubés, sablières, entrails et poinçons sont-ils en général décorés avec une richesse extraordinaire.

En résumé, l'étude des monuments bretons de la Renaissance et en particulier celle du groupe de Saint-Thégonnec, confirme cette vérité artistique et historique que la magnifique éclosion dont le XVI^e siècle fut témoin, a trouvé là comme dans le reste de la France, d'admirables interprètes.

Architectes et sculpteurs, peintres et verriers, n'ont pas seulement fait preuve d'un immense talent, ils se sont encore distingués par un esprit logique qui tient compte en toute circonstance des matériaux, des sentiments qu'ils traduisent, des habitudes et du climat.

Grâce à leur génie, une heureuse fusion s'est opérée, pour ainsi dire naturellement, dans la plupart de leurs édifices, entre l'art du moyen âge et celui qui avait sa source au cœur de la civilisation romaine. Ils surent ainsi allier la poésie, les grâces et la délicieuse naïveté des tailleurs d'images du XIII^e siècle, à l'austère harmonie et l'élégante simplicité des constructeurs antiques et approprier les ordres de la Grèce aux dolmens celtiques, aux rocs pittoresques, aux chênes noueux et aux landes mélancoliques de la vieille Armorique.





PAGE D'HISTOIRE

UN
NOUVEAU LATUDE

(1787-1837)

MESDAMES, MESSIEURS,

Il semble parfois que l'Histoire, arrêtant sa course épique, emprunte pour planer les ailes de la Fantaisie; et parfois aussi, pour écrire ses annales, elle prend la plume fantastique d'Hoffmann, transformant ainsi en réalité, les événements les plus invraisemblables.

Vous en trouverez un exemple frappant dans la destinée d'un grand seigneur de l'époque de Louis XVI, d'une illustre et noble famille, mais que de hautes et impérieuses convenances, en me voilant son nom, ne me permettent de vous désigner que sous le pseudonyme de marquis de Saint-P...

C'était, au commencement du règne, un de ces jeunes nobles, railleurs, spirituels et sceptiques, qui boudaient la Cour par boutade et impertinence, fréquentaient, sans trop les comprendre, les encyclopédistes et les philosophes, dansaient gaiement sur un volcan et se piquaient

de trouver tout mal fait dans une société, où pourtant ils avaient plus que leurs aïses.

Comme tant d'autres, il façonnait, sans y prendre garde, le bois de la guillotine qui devait en décapiter un grand nombre, et il appelait de tous ses vœux le règne de l'égalité et de la raison, sans présager la rude leçon qu'il réservait à ses semblables.

Tel était le snobisme de ce temps-là, snobisme si pareil au nôtre par tant de côtés. (Le Nôtre, *Paris Révolutionnaire*).

A la même époque, une complète transformation s'accomplissait dans l'art musical. La tragédie lyrique s'élevait au sublime sous l'influence de cet incomparable musicien qui fut le chevalier Glück.

Son œuvre mérite qu'on s'y arrête.

Il faut le reconnaître, en effet, en aucun art, et quelle que soit la voie suivie, nul n'a su rendre avec plus d'accent et de vérité que Glück, les émotions poignantes de l'âme humaine.

Dans *Alceste*, il a peint l'Amour se sacrifiant jusqu'à la mort; dans *Iphigénie en Aulide*, la tendresse filiale et dans *Iphigénie en Tauride*, l'amour fraternel. Dans *Armide*, éclatent la jalousie et toutes ses fureurs et dans *Orphée* retentissent les douleurs touchantes d'un époux désespéré.

Partout, il a trouvé sous une forme noble et pathétique l'expression la plus émouvante, la plus juste et la plus dramatique.

Son génie l'a rendu absolument supérieur, par la justesse et la largeur de la déclamation, la majestueuse noblesse de la musique.

On a dit, avec raison, que la beauté de Glück avait quelque chose de celle de Racine. C'est la même pénétration, c'est le même style simple et souple, où rien ne trahit l'effort et qui est pourtant d'une richesse prodigieuse.

Grâce à lui, il était dès ce jour, donné à la musique scénique de prendre place à côté de la grande tragédie française.

Glück triompha en France; mais, il faut bien le dire, ce ne fut pas par la seule force de son génie novateur, qui déroutait toutes les traditions antérieures, mais plutôt par l'énergique et puissant appui de la jeune Dauphine Marie-Antoinette, dont il avait été à Vienne le professeur de chant et de clavecin.

Sa royale élève avait conçu pour son maître la plus vive admiration, et elle avait mis toute son influence et tout son enthousiasme exalté, au service de son compatriote, que ses admirateurs nommaient partout alors l'Orphée Allemand.

Glück lui en resta toute sa vie profondément reconnaissant. C'est pourquoi plus tard, en composant la pièce qu'il considérait comme son chef-d'œuvre : *Iphigénie en Tauride*, il en faisait hommage à la reine de France, dans la lettre suivante que je vous demandé la permission de reproduire.

« En daignant agréer l'hommage que j'ose vous offrir,
» Votre Majesté comble tous mes vœux. Il importait à
» mon bonheur de publier que les opéras que j'ai faits
» pour contribuer aux plaisirs d'une nation, dont Votre
» Majesté fait l'ornement et les délices, ont mérité l'atten-
» tion et obtenu les suffrages d'une princesse sensible,

» éclairée, qui aime, qui protège tous les arts ; qui, en
» applaudissant tous les genres, n'a garde de les con-
» fondre et qui sait accorder à chacun d'eux le degré
» d'estime qu'il mérite. »

Glück avait un rival, l'illustre et infortuné Piccini, appuyé et soutenu par Marmontel, qui avait fait les paroles de la plupart de ses opéras. Nicolas Piccini, né à Bari, en 1776, fit plus de 150 opéras ; son chef-d'œuvre fut celui de *Didou* ; comme Glück il fit une *Iphigénie en Tauride*, que ses partisans déclarèrent supérieure à celle de Glück.

L'opinion publique se mêla de la querelle avec une passion extrême ; la Cour et la ville se partagèrent entre Glückistes et Piccinistes et la polémique dégénéra en discussions furieuses et quelquefois même en luttes violentes.

Le marquis de Saint-P... était parmi les plus ardents piccinistes. Avec la vivacité et l'acharnement qui lui étaient propres, il mit au service du maestro italien, ses relations, son influence, sa grande fortune et même au besoin son épée.

Aussi était-il violemment irrité contre la Reine, suprême protectrice de Glück.

Du reste, combien d'autres griefs n'avait-il pas en même temps contre Marie-Antoinette ?

Il lui reprochait tout d'abord sa nationalité, ses légèretés et ses inconséquences, son esprit moqueur et mordant, qui la rendait parfois si redoutable.

De plus, elle lui paraissait bien mesquine, bien provinciale, cette princesse qui avait su inspirer à son royal époux une fidélité si peu dans les traditions de ses

ancêtres. Le marquis lui en voulait aussi de son dédain pour l'étiquette et les convenances royales. Elle délaissait trop Versailles pour Trianon et, au lieu de se contenter du rôle effacé de momies couronnées, parées et trompées qu'avaient accepté si docilement les reines Marie-Thérèse et Marie Leczinska, elle prétendait vivre pour elle-même, être femme en même temps que souveraine, agir, parler, sentir, suivant son cœur et sa nature.

C'était vraiment du dernier bourgeois.

Ainsi, par une de ces contradictions étranges si fréquentes dans le cœur humain, notre gentilhomme démocrate reprochait amèrement à la Reine son absence de décorum et de raideur.

Mais son principal grief, ce qu'il lui pardonnait le moins, c'était d'avoir imposé à la scène française les œuvres et le génie de Glück.

N'était-ce pas en effet l'intervention de la Dauphine qui avait, en 1774, décidé la mise à l'étude, à l'Académie royale de musique, d'*l'Phigénie en Aulide*? N'était-ce pas elle qui, lors de la première représentation de ce chef-d'œuvre, avait, par ses applaudissements répétés, décidé les tièdes et entraîné la Cour? N'était-ce pas elle qui, après le triomphe éclatant d'*Orphée*, lui avait fait obtenir du roi une pension de six mille livres? N'était-ce pas son affection excessive qui la poussait à appeler « notre bon Glück » un simple maître de chant?

Telles étaient les rancunes, telles étaient les dispositions d'esprit du marquis de Saint-P..., lorsqu'éclata l'affaire fétentissante du collier de la Reine.

Cet événement, comme vous le savez, divisa profondément les Français de l'époque et partagea le royaume en deux camps, furieux l'un contre l'autre (1784). 9

Je crois intéressant de vous en rappeler les grandes lignes, telles que les tracent la plupart des historiens.

Une intrigante, la comtesse de Lamoignon, descendante illégitime des Valois, avait vainement cherché à conquérir la protection et l'assistance de la Reine. Toutes ses démarches et toutes ses intrigues avaient également échoué. Poussée à la fois par la cupidité et par le désir de se venger, elle réussit à faire croire au cardinal de Rohan, ex-ambassadeur à Vienne, prélat ambitieux, brouillé depuis longtemps avec la souveraine, qu'elle était la confidente de Marie-Antoinette et que cette princesse était toute disposée à lui rendre sa faveur.

Elle appuyait ses insinuations par de fausses lettres, où l'écriture de la Reine était imitée à s'y méprendre.

Elle alla jusqu'à promettre au cardinal une entrevue, le soir, dans les jardins de Versailles, avec Marie-Antoinette.

Une jeune fille, Mademoiselle Oliva, blonde gracieuse et élégante, et qui ressemblait beaucoup à la Reine, joua, dans cette comédie, le rôle difficile que la comtesse lui avait appris et avec une telle perfection d'imitation que le cardinal crut que désormais rien ne serait plus refusé à son ambition.

Or, quelque temps auparavant, deux bijoutiers avaient proposé à Marie-Antoinette un superbe collier de diamants d'une valeur de 1,600 000 livres qu'elle avait refusé en ajoutant, avec le roi, que deux beaux vaisseaux de guerre étaient plus utiles à la France que ce riche joyau.

La comtesse persuada au cardinal que la reine avait une grande envie d'acquiescer ce collier, et qu'elle le char-

geait de l'acheter secrètement pour elle. Il alla trouver les marchands dans leur boutique, au Palais-Royal, leur montra les lettres et se fit livrer le bijou, dont la comtesse fit aussitôt son profit.

A quelque temps de là, les joailliers inquiets de n'être pas payés, écrivirent à la Reine, pour lui rappeler leur créance. Aussitôt, tout se découvrit. Le cardinal, arrêté à Versailles même, dans ses habits pontificaux, fut envoyé à la Bastille.

Le parlement se trouva saisi de l'affaire. De là un procès retentissant, qui souleva contre la Reine tous ses ennemis, et ils étaient nombreux. Le marquis de Saint-P... ne pouvait manquer cette occasion de laisser paraître son animosité contre l'Autrichienne. Il suivit les débats pas à pas, avec avidité, avec passion. Pendant ce temps, l'opinion s'agitait de plus en plus et d'infâmes libelles circulaient, se multipliaient et pénétraient jusque dans le château, en bravant toutes les recherches.

Le tribunal suprême condamna bien la comtesse de la Mothe à la marque et à la réclusion, M. de la Mothe et un complice furent exilés; mais le cardinal de Rohan et Mademoiselle Oliva furent acquittés comme simples dupes.

Ces acquittements étaient un soufflet pour la Reine. Beaucoup et parmi eux le marquis de Saint-P... y virent un blâme indirect de la justice. Marie-Antoinette, blessée au cœur, sembla vouloir fuir désormais la Cour, ses fêtes et ses splendeurs.

C'est dans cette période de son règne qu'elle s'exila tout au fond du petit Trianon, dans le pavillon bordant le lac qui conduit au moulin et à la laiterie.

Là, elle se souvenait avec douceur de son enfance si joyeuse et de sa jeunesse si riante. Elle regrettait leurs joies innocentes et patriarcales si différentes des orages de la Cour de Versailles.

Elle aimait, comme elle l'écrivit un jour, « y déguiser » la reine de France en laitière, rêvant comme une Perrette aux plus belles et aux plus douces choses du monde, en portant le pot au lait sur la tête. »

Malheureusement pour elle, le pot au lait de Perrette était une couronne et la foudre devait emporter du même coup la couronne et la tête de la reine de France !

Du reste, cet heureux exil ne pouvait durer longtemps. Les devoirs de la royauté réclamaient Marie-Antoinette. La Cour s'ennuyait et murmurait, le roi était mécontent. Il fallut bientôt reprendre la vie de fêtes, de plaisirs et d'intrigues à laquelle son rang condamnait la fille de Marie-Thérèse.

Pendant l'isolement lui avait été favorable, le calme et la confiance étaient, petit à petit, rentrés dans son cœur. Elle s'était reprise à espérer d'heureux jours, à croire encore à l'affection du peuple de Paris pour la jeune Dauphine qui, devenue reine et refusant le don si onéreux de ceinture, soulevait son enthousiasme et ses transports. Elle rêvait de retrouver un jour, de reconquérir cette foule, cette mer humaine acclamante, qui faisait dire au vieux maréchal de Brissac : « Madame, » vous avez sous vos yeux deux cent mille hommes » amoureux de vous. »

Or en 1787, Glück souffrant vivait depuis quelques années retiré l'hiver à Vienne et l'été à la campagne, sous le coup de plusieurs attaques de paralysie, dont une dernière devait amener sa mort le 17 novembre.

Mais s'il avait dû renoncer depuis longtemps à la France, ses œuvres n'y étaient pas abandonnées. Elles continuaient à disputer à celles de Piccini la faveur du public.

Le 17 février de cette même année 1787, l'Opéra devait jouer *Iphigénie en Tauride*, dont le succès ne fléchissait pas. La Reine, en souvenir de son vieux maître, voulut y paraître avec le Roi et les princes du sang. Il y avait déjà quelque temps qu'elle n'avait mis les pieds à Paris, et plus longtemps encore qu'elle n'avait assisté officiellement à une grande représentation théâtrale.

Aussi sa royale présence pour quelques jours devint-elle un événement. Les Parisiens, toujours avides de fêtes et de spectacles et sevrés depuis longtemps des pourpres de la Cour, se pressaient, joyeux, sur le passage des carrosses qui ramenaient dans leur capitale, les nobles habitants de Versailles. La Reine vit dans cet accueil, où la curiosité avait pourtant plus de part que la sympathie, un heureux présage de jours meilleurs.

Elle en devint toute contente et elle résolut de se rendre au théâtre dans toute la magnificence des grands jours.

En outre, l'intérêt qui s'attachait à Glück mourant devait donner, à la représentation d'un de ses chefs-d'œuvre, un éclat inusité et tout ce qu'il y avait d'illustre à Paris voulut y assister. On s'arrachait les places.

Ce soir-là, la salle offrit un spectacle merveilleux, vraiment inoubliable pour tous ceux qui y assistèrent.

La Cour la plus étincelante, la plus raffinée, la plus élégante qui fut jamais, y étalait tout son luxe. On y voyait les plus nobles, les plus spirituelles, les plus belles femmes de Paris et de Versailles.

A côté des grands seigneurs, des princes du sang, des ambassadeurs, les philosophes, les artistes, les écrivains les plus illustres et parmi eux plusieurs des futurs tribuns de la Convention s'entassaient dans les fauteuils et jusqu'aux derniers bancs du parterre. Il semblait que prête à périr cette société inconsciente voulut se contempler elle-même dans une dernière vision féerique.

Pas une place n'était vide. C'était un éblouissement ! De ravissants visages féminins bordaient les loges, surmontant de blanches épaules encadrées dans de délicieuses toilettes, au milieu du scintillement des diamants et de l'éclat des riches costumes, aussi somptueux alors chez les hommes que chez les femmes. Rien que des couleurs claires, des chevelures poudrées, frisées, parfumées ; des plumes, des rubans, des soies, des dentelles, des habits de velours étincelant de broderies, des gilets de brocart d'or et d'argent, des bijoux partout : diamants autour du cou et des poignets des femmes, diamants aux boutons des habits et aux gardes des épées des hommes ; et par dessus tout cela des flots de clarté, versés de tous les côtés par des lustres innombrables, donnaient à cet ensemble, déjà lumineux par lui même, une couleur et un éclat incomparables.

Enfin, Marie-Antoinette parut dans la loge royale, accompagnée de Louis XVI et de ses dames d'atour. Elle était heureuse ce jour-là. Le surintendant des théâtres l'avait accueillie à la porte de l'Opéra avec le cérémonial accoutumé. La foule, pressée sur le péristyle, l'avait acclamée à l'entrée, et avait fait une véritable ovation au couple royal. La figure de la Reine rayonnait et le Roi paraissait plus heureux encore. Aussi avait-elle

retrouvé toute sa beauté et jamais, dit la chronique, elle ne parut plus séduisante.

Elle répondait dignement à ce portrait célèbre tracé par la plume d'un de ses historiens (M. de Goncourt) :

« Elle possède tous les caractères et toutes les marques » que l'imagination des hommes demande à la majesté » de la femme. Une bienveillance sereine, presque céleste, » répandue sur tout son visage; une taille que M^{me} de » Polignac disait avoir été faite pour un trône; le » diadème d'or pâle de ses cheveux blonds, ce teint le » plus doux et le plus éclatant de tous les teints, le cou le » plus beau, les plus belles épaules, des bras et des mains » admirables, une marche harmonieuse et balancée, ce » pas qui annonce les déesses dans les poèmes antiques, » une manière royale qu'elle avait seule de porter la tête, » une caresse et une noblesse de regard qui envelop- » paient une Cour dans le salut de sa bonté, par toute sa » personne, enfin ce doux air de protection et d'accueil; » tant de dons, à leur point de perfection, donnaient à » la Reine la dignité, la grâce, ce sourire et cette gran- » deur dont les étrangers emportent le souvenir à travers » l'Europe comme une vision et un éblouissement. »

A sa vue, toute la salle se leva, les bravos et les acclamations retentirent.

Satisfaite et émue, conformément à l'étiquette, la Reine s'avança souriante sur le devant de la loge et fit au public trois révérences pour le remercier.

Elle avait à peine terminé la dernière, que plusieurs coups de sifflet retentirent, violents et brutaux.

Le marquis de Saint-P..., debout sur une banquette, protestait ainsi contre l'enthousiasme des spectateurs et la musique de Glück.

Frappée en plein cœur par cet outrage inattendu, la Reine pâlit, recula, chancela et portant les mains en avant comme saisie d'épouvante par quelque horrible présage, elle tomba presque sans connaissance dans les bras de ses dames.

Ce fut un tumulte effroyable. On se précipita sur le marquis qui, livide et les traits décomposés, se laissa désarmer et arrêter sans résistance.

La vue de l'évanouissement de la Reine, qu'il n'avait pas prévu, l'atterra. Frappé par sa beauté et sortant comme d'un rêve, il comprit alors seulement la grossièreté et l'inconvenance de sa conduite; gentilhomme, il insultait brutalement une femme; français et loyal sujet, il outrageait la reine de France, à la face de toute l'Europe, dont les ambassadeurs étaient dans la salle.

Sans même en avoir conscience, il fut entraîné, enchaîné et jeté dans un cachot du Châtelet, précurseur de la Bastille.

Là, il fut mis au secret, et réduit à méditer dans la solitude la plus absolue sur les conséquences de sa conduite et de son emportement.

Comme on le comprend facilement, ce scandale eut un retentissement énorme, non seulement en France, mais encore dans toute l'Europe. Si le souvenir en a été étouffé depuis par la gravité des événements qui suivirent, certains journaux en ont cependant gardé les traces.

Ainsi, dans la correspondance secrète sur la cour de France, adressée aux souverains de Russie et dont le manuscrit original est conservé à la bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg, on rencontre, à la date du 24 février 1787, la note que voici :

« La semaine dernière, la Reine de France, en arrivant » à l'Opéra, fut très applaudie et fit trois révérences au » public suivant l'usage. On entendit à ce moment de » violents coups de sifflet s'élever de la foule. Quoique » cette insolence ne pût provenir que d'un fou ou d'un » homme abominable, la Reine en est restée extraordi- » nairement affectée et souffrante. »

Cependant la famille du marquis de Saint-P... était puissante ; par ses alliances et ses relations elle touchait de près à la Cour. Et puis, le marquis dans son interrogatoire avait manifesté un véritable désespoir de l'attentat qu'il avait commis contre la Majesté royale.

De nobles et princières influences intervinrent auprès de la Reine elle-même. On fit valoir l'état de santé du coupable ; il était absolument déséquilibré et inconscient, et comme il fallait montrer qu'il avait déjà donné des marques d'excentricité, on raconta que tout enfant il s'amusait à parodier les cérémonies du culte avec un petit calice d'étain.

Marie-Antoinette fut touchée, elle demanda elle-même à Louis XVI la grâce de son insulteur ; le futile prétexte du calice suffit pour justifier la clémence du roi, et il invita seulement la famille du jeune marquis à le faire soigner pendant quelques années dans une maison de santé, répondant par son confort à son nom et à sa grande fortune.

Sous l'ancien régime, l'emprisonnement ne constituait ni un déshonneur, ni une pénalité. Il assurait seulement la personne de l'inculpé en attendant le jugement ; et la prison n'était, en cas de condamnation, que l'antichambre des galères et de l'échafaud.

Il y avait cependant avec cette règle quelques accommodements dont bénéficiaient les gens bien nés : lorsqu'ils s'agissait simplement de réprimer les fredaines d'un fils de famille, d'assagir quelque jeune homme trop dépensier ou quelque vieillard trop galant, on avait la ressource des maisons de santé.

C'étaient de confortables lieux de retraite, situés au loin, dans les faubourgs, entourés de vastes jardins, où, moyennant une forte pension, on pouvait isoler, pendant quelque temps, un parent trop compromettant.

Les plus renommés de ces établissements, dont quelques-uns existent encore, étaient la maison du docteur Belhomme, en haut de la colline de Charonne, celle des demoiselles Douayet La Cour, à la Nouvelle-France, de la dame de Sainte-Colombe, à Picpus, du chirurgien Escourbiac, rue du Chemin-Vert et beaucoup d'autres.

Ordinairement, l'internement y était accordé à la simple requête des intéressés : dans ce cas, la réclusion n'avait le plus souvent pour but que d'éviter, à celui qui en était l'objet, un séjour à la Bastille et n'était pas de longue durée : la pension coûtait gros et, en général, les parents du détenu ne se souciaient pas d'en prolonger le payement au delà du temps strictement nécessaire.

Mais quand les portes de ces élégants *in pace* se refermaient sur un pensionnaire admis « par ordre du roy », les choses se passaient administrativement : c'était l'Etat qui payait, et comme nul, sauf le reclus, qu'on ne consultait pas, n'avait intérêt à voir se terminer la détention, le pauvre diable risquait fort d'être oublié. Certains dossiers de ces maisons de santé, conservés actuellement aux archives nationales, renferment des pièces assez

étranges : témoin « cette requête à M. Bailly, maire de » Paris, datée de 1790, relative à la disparition de Stanislas Guyonnet d'Andrenos, enlevé par lettre de » cachet en juin 1773 et dont on n'a jamais pu depuis » découvrir la trace ». On peut y voir également une » supplique adressée par le sieur Poupet, à l'Assemblée » nationale, en mai 1791, afin de connaître le sort du » R. P. Luc d'Argent, religieux théatin, arrêté par ordre » du Roi, en décembre 1767, sans qu'on ait pu jamais » savoir le lieu où il a été renfermé. » (Le Nôtre, *Etudes révolutionnaires*).

La famille de Saint-P... avait donc obtenu, en se conformant à la tradition, de soustraire le jeune marquis à la Bastille. Grâce à la faveur royale et à l'indulgence de la Reine, on lui laissa, comme nous l'avons vu, le choix de la retraite assignée au coupable, en lui permettant même de l'embellir de tous les agréments compatibles avec le régime que son état de santé lui imposait.

L'établissement qui lui fut assigné, comme prison préventive, était des plus confortables. C'était un véritable exil princier : appartements luxueux, dans des constructions élégantes, enclavées dans un parc immense, traversé par un ruisseau jaseur, aux eaux vives et limpides. La table y était plantureuse, les jardins superbes, le service discret.

La seule mesure un peu rigoureuse était la défense absolue faite aux domestiques d'avoir, jusqu'à nouvel ordre, de conversation avec leur pensionnaire. Le marquis fut autorisé à transporter dans sa retraite ses meubles favoris, son clavecin et en particulier une magnifique et très complète bibliothèque dont il était possesseur. Dans

ces conditions on pouvait s'y plaire. La preuve en est que Saint-P... s'y plut.

Il déclara qu'il voulait vivre dans un isolement absolu, qu'il désirait ne recevoir ni lettres, ni journaux, ni visites ; ce qui concordait absolument avec les instructions royales données au directeur de la maison de santé.

Se trouvant ainsi séparé du monde, le marquis ne jugea pas les fleurs et la musique suffisantes pour occuper ses loisirs forcés. Il avait des lettres et il résolut d'utiliser les richesses de sa bibliothèque pour entreprendre un grand travail d'ensemble sur l'antiquité païenne. Il se plongea donc dans l'étude des historiens grecs et latins dont il avait une très complète collection.

Il voulut même, en réparation de sa déplorable manifestation de l'Opéra, dédier ce travail, s'il était suffisamment réussi, à la reine Marie-Antoinette et à son royal époux Louis XVI.

Cette occupation l'absorba bientôt tellement qu'il ne s'aperçut pas que le temps passait.

Peu à peu, les pensionnaires, ses codétenus, quittèrent la maison ; il resta seul, ne s'en plaignant pas ; il avait ainsi plus de calme pour son travail, plus d'espace pour sa promenade.

Le propriétaire de la maison céda même son industrie à un successeur. Saint-P... n'en fut pas ému. Au dehors les événements s'accumulaient, mais il ne songeait pas à s'en informer. Pourvu qu'on payât sa pension, et aux soins dont il était l'objet, il ne pouvait douter que ce point important ne fut réglé, il s'estimait, étant donné son crime, le plus heureux du monde.

A son arrivée dans la maison de santé, le marquis

avait eu à subir, de la part du directeur, un certain nombre de questions. Les considérant comme indiscrètes, il avait vivement remis le curieux à sa place, lui défendant de l'interroger, et lui ordonnant de ne jamais lui parler ni des événements, ni des journaux, ni de qui que ce soit, sans son invitation expresse. Le directeur, surpris et choqué, considéra, dès ce jour, le jeune seigneur comme un fou achevé et il le représenta comme tel à son successeur, en ajoutant que son état de santé exigeait les plus grands ménagements, et qu'il fallait, avant tout, le laisser vivre dans l'ignorance la plus complète de ce qui pourrait préoccuper l'opinion publique ou agiter les esprits.

Grâce à cette conspiration du silence, il ignora les graves événements qui transformaient la France. Il ne connut ni les États-Généraux, ni la prise de la Bastille. Il ne sut rien de la nuit du 4 août et de l'abolition des privilèges, qui le dépouillaient de tant de prérogatives. On lui cacha absolument les journées du 5 et du 6 octobre, à la suite desquelles une multitude en délire, ivre de colère et de sang, ramenait de Versailles à Paris le roi Louis XVI et sa famille.

Pendant que la tempête révolutionnaire déracinait tout autour de lui, pendant que grondait le plus terrible des orages qui aient jamais renversé et modifié les institutions et les traditions séculaires d'un grand peuple, le marquis, pour se reposer de ses études littéraires et historiques, chantait sur son clavecin, les vieilles ariettes de Rameau, ses airs préférés du *Devin du Village*, ou les plus beaux morceaux de Piccini. Entre temps et suivant les saisons, il cultivait les tulipes, les œillets et les

roses, et dans son calme inconscient, il consacrait une partie de ses loisirs à élever des tourterelles.

Du reste, la résidence du jeune seigneur favorisait cette inconscience. Elle était située au delà des faubourgs, entourée de plantations maraîchères, où vivaient des cultivateurs paisibles, et bornée par des maisons de campagne, aux vastes et silencieux jardins, désertées presque toutes par leurs propriétaires.

Rien donc n'arrivait à ses oreilles des rumeurs ardentes de la grande ville en ébullition et des clameurs de l'émeute promenant dans les rues populaires ses colères et ses fureurs.

Pourtant des faits graves s'accomplissaient. Pendant qu'il étudiait les révolutions anciennes et les législations de la Grèce et de Rome, la Constituante proclamait les Droits de l'Homme ; pendant qu'il modulait doucement sur ses pipeaux champêtres des airs tendres et langoureux, le *Chant du Départ* et la *Marseillaise* retentissaient dans les carrefours des villes, et le peuple français se levait en masse pour repousser l'invasion.

Sa situation se modifiait. Durant trois ans, ses parents avaient régulièrement acquitté sa note. Puis, arrivèrent pour eux les mauvais jours : les massacres de septembre, où deux des siens périrent, la chute de la royauté, la mort de Louis XVI, celle de la Reine. Quelques-uns des Saint-P... payèrent de leur tête le prix de leur fidélité au roi, les autres émigrèrent. La nation, dans les délais légaux, s'empara de leurs biens, et le domaine séquestra leurs immeubles.

Grâce aux considérants du terrible Fouquier-Tinville, qui, au nom de la justice, de la vertu et de la sensibilité,

si souvent invoquées dans cette époque cruelle, fit remarquer que le marquis avait été frappé pour avoir un des premiers protesté contre la tyrannie, et flétri les rois, cet opprobre du genre humain, la République adopta l'insulteur de la Reine; elle s'institua le tuteur du marquis, considéré, non plus comme prisonnier, mais comme « incapable » et la régie des biens nationaux continua à payer, sur les revenus saisis, la riche pension du *nouveau Latude*.

Il faut dire, à la décharge de l'administration, que le détenu ne réclamait pas sa liberté, et les tenanciers successifs de la maison de santé, attachés à cette riche prébende, continuaient à se le revendre, jurant qu'il était devenu fou à lier et que la vue seule d'un visiteur lui causait de terribles accès.

Quant à lui, il se plaisait de plus en plus dans sa vie muette et solitaire. Non content de cultiver l'histoire et les fleurs, il célébrait par des vers les Muses et la Philosophie. Il embellissait sa demeure autant qu'il était possible. Sceptique et philosophe, grand admirateur de Voltaire et de Rousseau, il avait construit et planté de ses mains tout au fond d'une verdoyante allée un berceau d'oliviers, au centre duquel sur un fût cannelé de colonne dorique, il avait placé une statue de Minerve, avec cette inscription : « A la raison divine, mère de la philosophie. »

Il ne se doutait pas en célébrant à sa façon, l'austère et chaste fille de Jupiter qu'en même temps que lui le peuple de Paris rendait un culte solennel à la même Divinité ! Mais ce n'était pas une blanche statue qui personnifiait la sagesse antique. C'était une superbe danseuse, fille de l'opéra aux galantes aventures, qui péné-

trait à peine vêtue sous les voûtes étonnées de Notre-Dame, aux accents inconnus pour elle de la *Carmagnole* et du *Çà Ira*.

C'est alors que, transporté d'enthousiasme, le père Duchesne pût s'écrier :

« Ah ! nom de nom ! Le beau jour, la belle fête que
» nous avons célébré la dernière décade ! Quel spectacle
» de voir tous les enfants de la liberté se précipiter dans
» la ci-devant cathédrale pour purifier le temple de la
» Sottise et le consacrer à la Vérité, à la Raison. Et
» pour mieux séduire le peuple, nous n'avons pas voulu
» une statue inerte, mais une image vivante de cette
» divinité ; un chef-d'œuvre de la nature, ne voilant
» aucun de ses charmes enchanteurs. Une femme char-
» mante, belle comme la déesse, était assise en haut
» d'une montagne, un bonnet rouge sur la tête, tenant
» une pique à la main ; elle était entourée de toutes les
» joies damnées de l'Opéra, chantant mieux que des
» anges les hymnes patriotiques, que le peuple répétait
» en chœur. »

Il aurait été curieux de connaître si cette interprétation inattendue de ses chères doctrines eût séduit le marquis philosophe et dilettante et répondu complètement à ses conceptions idéales d'une nouvelle société et d'une nouvelle religion.

Pendant ce temps, le sang coulait partout ; glorieusement aux frontières, misérablement sur l'échafaud des places publiques. La Terreur régnait, tous tremblaient, ne sachant pas le matin, s'ils ne vivaient pas leur dernier jour ; le marquis seul, calme et tranquille dans sa retraite, à l'ombre des grands arbres et au milieu des

fleurs, continuait paisible son grand ouvrage, échappant par son ignorance des faits et des choses, aux anxiétés et aux angoisses de tous ses contemporains.

Enfin la Révolution triompha de ses adversaires, alors elle dévora ses enfants. Après les Girondins et M^{me} Roland, périrent les Montagnards et Robespierre, Fouquier-Tinville lui-même, qui avait provoqué tant de condamnations à mort, porta sa tête sur l'échafaud (1794). Une puissante réaction chassa les terroristes et conduisit la France au Directoire, remplaçant les sans-culottes par les muscadins.

Le marquis ignora ces transformations comme les précédentes ; rien n'était changé dans sa situation et le Directoire continua comme la Convention, à payer régulièrement sa pension dans la maison de santé.

A ce moment, Saint-P... étudiait les luttes superbes de la Grèce défendant pied à pied son sol envahi par les Perses ; il admirait Rome guerrière conquérant l'univers : il lisait dans Plutarque la vie des grands généraux des temps antiques, Thémistocle, Alexandre, Annibal et César.

Il s'enivrait de tant de merveilles d'héroïsme, sans savoir que les quatorze années de la République française les renouvelaient alors, et combien plus admirables ! Il ne connut ni Valmy, ni Jemmapes, il ne sut rien des combats glorieux des armées du Nord, du Rhin et de Sambre et Meuse. L'incomparable campagne d'Italie de 1796, qui gravait sur les plis rayonnants du drapeau tricolore, les noms immortels d'Arcole et de Rivoli, passa inaperçue à ses yeux.

Pendant qu'il se plongeait dans les *Commentaires* de

César, un autre César, porté lui aussi au pouvoir suprême par des victoires sans pareilles, apparaissait en France, et cependant, grâce à la minutieuse surveillance dont l'entouraient ses gardiens, jaloux d'une si riche proie, le marquis n'entendit jamais ni le nom de Bonaparte, ni celui de Napoléon.

En 1814, pendant le siège de Paris par les alliés, il ne sut rien, il n'entendit rien de la lutte. Il resta aussi sourd au bruit du canon de la barrière de Clichy qu'il l'avait été à celui du canon de la Bastille.

Il était prédestiné, et les divers gouvernements qui se succédèrent rivalisèrent de complaisance pour maintenir sa situation et favoriser ainsi l'avidie spéculation des directeurs de la maison de santé.

Le Consulat avait, en effet, continué, en faveur du ci-devant noble, la pension accordée par la Convention. L'Empire, la Restauration et la Monarchie de Juillet firent comme le Directoire et le Consulat.

Et voilà comment, vers le milieu du règne de Louis-Philippe, roi des Français, le marquis de Saint-P..., ignorant absolument tout un demi-siècle d'histoire, se trouvait encore sous les verrous pour avoir sifflé Marie-Antoinette cinquante ans auparavant.



Depuis longtemps, il ne pensait plus à la liberté et il paraissait ne comprendre aucune autre existence que la sienne, lorsqu'après avoir commencé, puis interrompu et rejeté certains travaux considérables, il termina un jour, à sa grande satisfaction, une étude comparative des historiens de la décadence grecque qui lui sembla pleine d'actualité.

Il choisit ce travail, qui lui paraissait véritablement réussi, pour le dédier, ainsi qu'il l'avait résolu dans sa jeunesse au roi Louis XVI et à la reine Marie-Antoinette, si grossièrement injuriée par lui.

Pour arriver à ce but, il s'agita, il se départit de son mutisme et il obtint qu'on fit venir l'imprimeur auquel son manuscrit était confié, afin de combiner avec lui la disposition du titre qu'il voulut ainsi compléter :

« Dédié à S. M. Louis XVI, roi de France et de Navarre, et à S. M. la Reine Marie-Antoinette de Lorraine-Autriche par leur très humble, très dévoué et très obéissant sujet... »

« Pardon, monsieur le marquis, interrompit l'imprimeur, ne préférez-vous pas dédier votre ouvrage à la mémoire du roi Louis XVI et de la reine Marie-Antoinette. Cela paraîtra plus judicieux.

» Comment, le roi et la reine seraient-ils morts? Récemment, sans doute. Pour moi, je n'en ai rien su. »

En voyant la physionomie du marquis, le visiteur qui se savait dans une maison de santé, ne s'étonna pas outre mesure de la question; mais il recula prudemment sa chaise, et il s'assura, d'un regard, qu'il pourrait, au besoin, gagner rapidement la porte.

« Eh bien, nous mettrons alors le nom de son successeur Louis XVII, et celui de la reine actuelle.

» C'est que Louis XVII est mort aussi; quant à la reine, elle se nomme Marie-Amélie.

» Bah! y a-t-il eu un Louis XVIII au moins?

» Il y en a eu un, mais il est allé rejoindre ses ancêtres.
» Depuis longtemps, sans doute, je le vois bien, mon-sieur le marquis, s'est retiré du monde?

» Ma foi, il y a quelques années, il me semble, je n'ai
» pas eu le temps de compter. Que d'événements en si
» peu de temps !

» Oh ! des événements, certes depuis ce moment là,
» on en a vu ! et d'assez intéressants.

» Qui donc règne en France ? Je ne lis point les journaux.

» C'est Louis-Philippe, depuis sept ans ; il a pour
» femme la reine Marie-Amélie, dont je vous ai déjà
» donné le nom...

» Et nous sommes en ?...

» Mil huit cent trente-sept.

» Mon Dieu, comme le temps passe. Ce Louis-
» Philippe serait alors l'arrière-petit-fils de Louis XVI ?

» Dame ! Je ne saurais trop vous le dire, fit l'imprimeur troublé et effrayé par le regard pénétrant du marquis... On en a tant vu et tant raconté ; ils se sont si bien remplacés, déplacés, restaurés, détrônés, rétablis, exilés, rappelés, que je m'y perds un peu... Et puis, il y a eu une République qui fit quelque bruit dans le monde, et après elle un certain Napoléon qui est encore fort connu un peu partout... Mais ce serait trop compliqué. N'en parlons plus. »

Et il se sauva sans vouloir en dire davantage.

Stupéfait et intrigué par le vague récit de l'imprimeur dont la peur paralysait les paroles, le marquis fit venir le directeur de la maison de santé et le médecin qui le soignait, il les pressa de questions. Il apprit ainsi en moins d'une heure toute l'histoire de France, depuis les Etats-Généraux jusqu'à la Charte de 1830, et il connut en même temps le jugement d'interdiction rendu contre lui en 1794.

Cette révélation pétrifia le marquis. Il s'assit accablé, se cachant la figure entre les mains, et quand il se releva, des larmes brûlantes coulaient de ses yeux. Trop ému pour parler, il salua et se retira silencieux. Mais ce jour-là, il fut plus solitaire que jamais, et contrairement à ses habitudes, il ne toucha à aucun des plats qu'on lui servit.

Nul ne connut ses impressions. Mais l'on comprit facilement de quelle stupeur avait été frappé son esprit en apprenant subitement l'écroulement de cet édifice dix fois séculaire de la Monarchie française, auquel il avait si inconsciemment porté le premier coup de pioche.

Quels drames sinistres agitèrent alors son âme au souvenir de ses souverains, de ses parents emportés par l'orage ; ou de ces jeunes fous, amis de ses belles années, pirouettant insoucieux et moqueurs sur leur talon rouge, et dévorés par l'échafaud ! Quelles images que celles de ces femmes charmantes qu'il avait connues resplendissantes de grâce, d'esprit et de beauté, et dont, pendant qu'il rêvait paisiblement, les têtes livides parcouraient Paris sur des piques ensanglantées !

Combien alors il dût comprendre la fragilité des grandeurs et des joies humaines et combien ses souvenirs littéraires durent faire retentir en sa mémoire la voix du grand Bossuet invoquant celui qui peut seul se glorifier de faire la loi aux rois et aux peuples et sait leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons !

Cependant, de tous les siens dévorés par la tourmente, un seul survivait, le comte de G..., auquel il se fit

connaître et qui mit un grand zèle à établir, devant les tribunaux, les incidents de la résurrection de Saint-P... et la suite d'escroqueries dont par le fait il avait été victime.

C'est pourquoi on put voir affiché sur le portique du Palais de Justice le placard suivant :

TRIBUNAL CIVIL DE LA SEINE : 1^{re} CHAMBRE

Présidence de M^e Rigal

AUDIENCE DU 14 MAI 1837

Irrévérrences envers la reine Marie-Antoinette

M^e Laboissière, avoué auprès de la Cour de Paris, fut chargé des intérêts du marquis de Saint-P. . Il eut entre les mains un dossier dont les éléments principaux auraient pu être utilisés d'une façon très intéressante pour cette véridique histoire ; malheureusement le titulaire actuel de cette étude n'a plus dans ses cartons les pièces de cette procédure et c'est seulement par d'autres sources que cette extraordinaire aventure a pu arriver jusqu'à nous.

On plaida en main levée d'interdiction. Le juge commissaire chargé d'interroger le marquis trouva en lui, d'après les termes mêmes de son rapport : « Un homme » d'une grande présence d'esprit et d'une rectitude par » faite de jugement. » Il fut très réservé dans ses réponses au sujet de la soirée de l'Opéra, première cause de sa réclusion ; il prétendit en avoir oublié bien des particularités, ou peut-être ne voulut-il pas se les rappeler.

Chose originale et qui caractérise bien cette époque de lutte acharnée entre les classiques et les romantiques,

le compte rendu des débats, écrit sans nul doute par « *un classique* », mentionne qu'une des meilleures preuves que le plaignant donna de sa complète raison « fut la » préférence qu'en écrivain de bon goût, il accordait à » Racine et à Boileau sur les poètes romantiques avec » lesquels il venait de faire connaissance. »

Le tribunal comprit facilement qu'un homme de si grand bon sens littéraire ne pouvait pas avoir été fou, et sans même avoir entendu l'avoué Laboissière, et sur les conclusions de M. de Gérando, avocat du Roi, il releva le marquis de Saint-P... de l'interdiction prononcée contre lui.

Cependant, en faisant remarquer qu'un si long isolement avait pu lui faire perdre les habitudes nécessaires pour diriger lui-même sa vie, attendu son grand âge et son ignorance absolue du monde nouveau où il était appelé à vivre, on lui constitua un conseil de famille pour veiller à ses affaires et régler son existence.

Marchant d'étonnements en étonnements, de surprises en surprises, il continua alors paisiblement sa vie, en admirant dans son âme de soldat, l'épopée républicaine et impériale, en cherchant à se rendre compte de cette transformation si complète de cette société qu'avait connue sa jeunesse. Il finit même, abdiquant quelque peu de ses rêves d'autrefois, par comprendre et aimer le roi citoyen, et s'imaginer, comme tant de bons bourgeois, que la Charte de 1830 était la meilleure des Républiques.

Mais, trop âgé, il ne put voir les journées de Février et contempler, avant de mourir, une de ses révolutions qu'il n'avait traversées dans sa longue existence que comme plongé dans un profond sommeil.

Des conteurs et des romanciers en grand nombre ont composé des fictions cherchant à peindre la surprise et les impressions d'un homme se réveillant après une longue léthargie dans un monde transformé. Mais aucun depuis Perrault dans ses contes, jusqu'à Edmond About dans son roman de l'*Homme à l'Oreille cassée*, n'a su imaginer rien de plus étrange que la très véridique histoire du marquis de Saint-P..., et ceux auxquels l'aventure paraîtra dépasser les limites de la vraisemblance pourront en retrouver l'authentique récit dans la grave *Gazette des Tribunaux* du dimanche 20 mai 1838.

Et pour finir, que conclure d'une telle destinée ? Doit-on plaindre le marquis d'avoir été condamné ainsi par la Fortune à cette prosaïque et calme existence, dans laquelle elle le capitonna sans soucis ni angoisses, dès le premier craquement du vieux monde, jusqu'aux temps peu héroïques et plus sûrs de la monarchie bourgeoise ?

Les esprits jeunes et aventureux pensent qu'il dut trouver triste, après son réveil d'un si long sommeil, de n'avoir pas eu sa part de tant de gloires et de tant de malheurs !

Les cœurs généreux et dévoués regretteront cette vie inutile et au fond égoïste, qui ne sût se consacrer à aucune noble cause, et qui s'écoula impuissante, stérile à la fois pour la patrie et pour l'humanité.

Quoiqu'il en soit, si l'on réfléchit au déplorable sort de tous les siens, et si l'on juge qu'en 1837, il restait à peu près seul d'une nombreuse et brillante famille, engloutie toute entière dans la tempête, on doit convenir qu'il fut singulièrement favorisé de la destinée et doué d'une chance bien insolente pour échapper à tant de périls.

Il suffit, pour s'en rendre compte, de calculer toutes les catastrophes qui le guettaient s'il fût resté dans la mêlée avec ses frères et ses amis.

Lancé deux ans plus tard, son coup de sifflet eut fait de lui l'idole du peuple. Tête chaude, esprit frondeur, il se serait évidemment jeté à toutes voiles dans la révolution ; on l'aurait vu jacobinant avec les nobles démocrates, tels qu'Antonelle, Hesse, Saint-Fargeau, Cloots et consorts, et par suite, il eut difficilement échappé à l'assassinat ou à la fatale charrette.

Si pris d'épouvante comme certains, ou simplement par bon ton, il eut à un moment donné renoncé aux joies de la popularité pour prendre rang parmi les chevaliers du poignard, il serait probablement arrivé au même résultat.

Cependant, plus heureux que ses frères et ses cousins, il ne fut ni tué au 10 août, ni égorgé en septembre, ni condamné par Fouquier-Tinville, et il échappa à la mort du champ de bataille qui frappa ceux d'entre eux, qu'avait entraînés dans son sillage, l'étoile éblouissante de Napoléon.

Pour avoir soufflé sa note quelques mesures trop tôt, Saint-P... vécut dans ces temps périlleux comme vivent dans les *Contes de la Mère l'Oie* ces jeunes héros que de puissants génies protègent des malencontres.

Il joua le rôle de la *Belle au Bois dormant*, dans cette Révolution, dont il avait été, pour ainsi dire, le premier acteur.

Est-il beaucoup d'histoires d'une ironie plus piquante, et peut-on trouver quelque chose de plus stupéfiant, que l'aventure de ce grand seigneur, qui, vivant sur les con-

fins de ce faubourg Saint-Antoine, où se forment tous les ouragans révolutionnaires, ne se douta pas de la tempête et n'entendit absolument rien du canon de la Bastille à celui des trois Glorieuses.

La vie réelle est véritablement quelquefois plus romanesque que les fictions les plus hardies ; elle dépasse alors les conceptions les plus fantaisistes des romanciers et des poètes.

« C'est pourquoi, dit quelque part Jules Sandeau,
» notre imagination impuissante à créer, ne se nourrit le
» plus souvent que des rognures de la Réalité. »

Brest, octobre 1900.

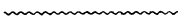
A. DE LORME.

OUVRAGES A L'APPUI :

Gluck et Piccini, par DESNOIRESTIÈRES.

Marie-Antoinette, par les GONCOURT.

Etudes sur la Révolution française, etc., etc. *Vieilles Maisons. Vieux Papiers*, par LE NOTRE.



LES DRAMES D'ESCHYLE

TRADUCTIONS EN VERS

PRÉFACE

Les traductions d'Eschyle en vers, complètes ou partielles, ne sont pas nombreuses; en revanche elles ne sont pas bonnes; et quand leurs auteurs auraient eu plus de talent, — et quelques-uns n'en manquaient pas, comme Léon Halévy ou Paul Mesnard, — ils auraient encore médiocrement réussi, pour n'avoir pas clairement aperçu l'écueil où ils devaient nécessairement échouer : je veux parler des chœurs. Outre que toute poésie lyrique est peut-être par essence intraduisible, la traduction des chœurs d'Eschyle présente particulièrement des difficultés insurmontables; et quand même on pourrait espérer d'arriver à des résultats passables, la beauté de cette poésie resterait toujours accessible seulement à un petit nombre d'initiés, et ceux-là n'ont que faire de traductions en vers. La traduction en vers est œuvre d'art sans doute — si l'on peut, — mais elle est plus encore œuvre de vulgarisation, et c'est chimère que de vouloir vulgariser les chœurs d'Eschyle, aussi bien que les odes de Pindare. Les traductions en prose d'œuvres semblables restent utiles au moins à ceux qui veulent étudier le texte : elles peuvent les aider, si médiocres qu'elles soient d'ail-

leurs, à en élucider les difficultés, qui sont nombreuses. La traduction en vers ne saurait avoir cette prétention, car elle s'adresse à ceux qui ne lisent pas le texte; si d'autre part elle est par elle-même illisible, que peut-il bien lui rester? On ne trouvera donc ici des chœurs que ce qui est indispensable pour ne pas interrompre la suite des idées, et cela se réduit à un petit nombre de vers.

D'autres modifications s'imposaient. Athènes n'a pas été pour rien la patrie des sophistes. Dans tout Athénien il y avait un sophiste qui sommeillait, et il se réveille trop souvent chez les Tragiques grecs. A l'endroit où l'on attend une question nettement posée, à laquelle suffira une réponse brève, qui dira tout en peu de mots, on trouve souvent un long dialogue où les idées sont subdivisées et comme émiettées, où les réponses sont ambiguës, afin de provoquer de nouvelles questions, et toute cette subtilité n'a d'autre effet que de prolonger indéfiniment la symétrie purement formelle du dialogue vers par vers : c'est là cette fameuse stichomythie, tant vantée des érudits, et qui sans doute est fort belle, quand elle est belle, mais qui parfois — je le dirai au risque de blasphémer — est parfaitement insupportable au regard du simple bon sens. Corneille aussi use de la stichomythie, mais avec modération, et toujours en vue d'un effet qui en vaut la peine : les Tragiques grecs la multiplient, à propos et hors de propos, uniquement pour l'amour de la symétrie, qui est une des caractéristiques les plus curieuses de leurs tragédies. On n'oserait pas aujourd'hui infliger de pareils dialogues à des spectateurs; et sans doute il est peu probable que ceci soit jamais joué, mais pourquoi traiterait-on le lecteur avec moins de scrupule et moins de précaution que le spectateur?

Ce n'est pas tout encore. Il y a dans Eschyle des scènes qui pour nous se prolongent outre mesure, encombrées par exemple de développements géographiques qui ne peuvent

intéresser aujourd'hui que les purs érudits. C'est que la tragédie d'Eschyle était un enseignement autant qu'un divertissement. D'ailleurs la tragédie grecque en général, mélange de poésie dramatique, de poésie lyrique, de musique et de danse, a bien peu de rapports avec l'art dramatique moderne. Le spectateur grec n'était pas pressé, surtout à l'origine, et la partie proprement dramatique, qui se développa un peu plus dans la tragédie de Sophocle, et surtout dans celle d'Euripide, se trouve réduite dans Eschyle à sa plus simple expression. C'est à peine s'il y a une action ; et quand il y en a une, elle avance avec une lenteur qui pour nous serait désespérante. Il y avait donc lieu d'élaguer tous les développements qui sont de nature à entraver la marche de l'action, et pour cela de faire des coupures parfois étendues. Et je ne parle pas des passages altérés ou suspects, qu'un traducteur en vers n'est pas tenu de conserver, s'ils ne sont pas nécessaires au sens.

Après tant de suppressions, on serait en droit de nous demander ce qu'il peut bien rester d'Eschyle. Il en reste exactement le drame proprement dit, et, par exemple, dans Agamemnon et les Choéphores, la matière qui a suffi à Leconte de Lisle pour écrire ses Érinnyes. Seulement les Érinnyes de Leconte de Lisle — on s'y trompe parfois — sont œuvre originale, tandis que ceci n'est qu'une traduction. Car si nous n'avons conservé qu'une partie du texte, nous avons du moins essayé de la traduire aussi littéralement que possible, aussi littéralement que le permettait la langue abrupte et parfois bizarre du poète. Au total, en extrayant ainsi de chacune de ses tragédies la partie proprement dramatique, et en réduisant chaque pièce à un acte, nous avons tenté de présenter Eschyle sous la seule forme qui puisse le rendre accessible aux lecteurs qui ne sont pas proprement des hellénistes.

L'ORESTIE

TRILOGIE

PERSONNAGES

PREMIÈRE PARTIE : AGAMEMNON

AGAMEMNON, roi de Mycènes et d'Argos.

CLYTEMNESTRE, épouse d'Agamemnon.

CASSANDRE, fille de Priam, esclave d'Agamemnon.

TALTHYBIOS, héraut.

Un VEILLEUR de nuit, sur le toit du palais.

VEILLARDS d'Argos.

La scène est à Argos, devant le palais des Atrides. Il fait encore nuit pendant la première scène.

DEUXIÈME PARTIE : LES CHOËPHORES

ORESTE, fils d'Agamemnon et de Clytemnestre.

ELECTRE, sœur d'Oreste.

CLYTEMNESTRE.

PYLADE.

CHOËPHORES (porteuses de libations).

Le PORTIER.

La scène est à Argos, devant le palais des Atrides. On y voit le tombeau d'Agamemnon.

TROISIÈME PARTIE : LES EUMÉNIDES

ORESTE.

L'ombre de CLYTEMNESTRE.

APOLLON.

ATHÈNA.

Les ÉRINNYES (Euménides).

Un héraut, juges, peuple.

Les trois premières scènes se passent dans le temple d'Apollon, à Delphes; les suivantes sur la colline d'Arès, à Athènes, devant la statue d'Athéna.

AGAMEMNON

SCÈNE PREMIÈRE

LE VEILLEUR DE NUIT

Grands dieux ! quand finira cette garde éternelle ?
Depuis dix ans déjà que je fais sentinelle,
Accroupi sur le toit du palais comme un chien,
Ces étoiles des nuits, que je les connais bien !
Les étés, les hivers commencent et s'achèvent,
Et toutes à leur tour se couchent ou se lèvent.
Et je veille, guettant le signal enflammé,
Ce feu qui, dans la nuit sur les monts allumé,
Doit annoncer que Troie est prise : ainsi l'ordonne
La femme au cœur de fer que l'espoir aiguillonne.
Ah ! ces nuits, que jamais un rêve n'embellit !
Je suis là, tout mouillé, m'agitant sur mon lit,
Sans fermer un instant ma paupière incertaine,
De peur que malgré moi le sommeil ne l'enchaîne ;
Et si, pour mieux lutter encor, je veux parfois
Fredonner ou chanter un air à demi-voix,
Je songe à ce que fut cette illustre demeure,
Et ses malheurs présents m'accablent, et je pleure.
Qu'il luise donc, ce feu, glorieux messager !
De mes tourments qu'il vienne enfin me soulager !

Un silence ; puis, brusquement il se lève.

Ah ! le voilà, c'est lui, brillant comme une aurore !
Salut, flambeau sacré dont l'horizon se dore !
Comme Argos va fêter ce triomphe éclatant !
Je vais trouver la reine : il convient qu'à l'instant
Elle quitte sa couche avec des cris de joie,
Et vienne saluer ce signal qui flamboie.
Troie est prise, ce feu m'en est garant. Aussi,
Quand le roi reviendra chez lui, puissé-je ici
Tenir sa chère main dans la mienne. Le reste,
Je le tais ; ce palais lui-même, je l'atteste,
Pourrait en dire long, s'il parlait ; quant à moi,
Sur tout ce que j'ai vu le silence est ma loi.

Il sort. Il s'écoule assez de temps entre la première scène et la seconde, pour que la reine informée ait ordonné des actions de grâces à tous les dieux et convoqué le conseil des vieillards. Quand la seconde scène commence, le soleil va se lever. 6

SCÈNE II

LES VIEILLARDS D'ARGOS

1^{er} VIEILLARD

Oui, dix ans ont passé déjà, dix ans, hélas !
Depuis qu'Agamemnon et le roi Ménélas
Ont emmené d'Aulis leur flotte et leur armée.
Pour nous, nous n'avons point cherché la renommée :
L'âge nous arrêta ; depuis lors nous restons,
Seuls, et plus que jamais courbés sur nos bâtons.

2^e VIEILLARD

Sait-on pour quel avis la reine nous rassemble?

1^{er} VIEILLARD

Non.

2^e VIEILLARD

Voyez ses apprêts, pourtant : que vous en semble ?
Qu'est-il donc arrivé ? qu'a-t-elle donc appris ?
Tous ces autels fumants, de quoi sont-ils le prix ?
De tous côtés, dit-on, par l'huile entretenue,
La flamme en pétillant jaillit jusqu'à la nue.
Que faut-il espérer ? que faut-il craindre ?

1^{er} VIEILLARD

Hélas !

Auriez-vous oublié l'oracle de Calchas ?
Les oiseaux à l'Atride ont prédit la victoire :
Mais de combien de maux doit-il payer sa gloire ?
Déjà le roi, frappé dans sa postérité,
A subi le dur joug de la nécessité :
Pour obtenir les vents que le ciel lui dénie,
Il a sacrifié sa fille Iphigénie.
Les chefs impatients, méprisant sa douleur,
N'ont pas même eu pitié d'une vierge en sa fleur ;
On la coucha sur un autel, comme une chèvre ;
Un baillon, étouffant ses cris, meurtrit sa lèvre,
Son sang rougit la terre, et la vierge, en mourant,
Lança vers ses bourreaux un regard déchirant.
La suite, je l'ignore, et je n'en puis rien dire ;
Mais Calchas ne ment pas, et nous pouvons déduire
Des maux passés les maux futurs. Ah ! toutefois,
Puisque prévoir le mal, c'est le souffrir deux fois,
N'y pensons plus ; le jour brille et l'heure est prochaine
Où nous-serons instruits. Regardez : c'est la reine.

SCÈNE III

LES MÊMES, CLYTEMNESTRE

1^{er} VIEILLARD

Dociles à ton ordre, ô reine, nous voici :
Car tant que notre roi restera loin d'ici,
Il convient de servir son épouse avec zèle.
Aurais-tu donc reçu quelque heureuse nouvelle?
Pourquoi sur les autels ces dons qu'on voit brûler,
Reine? si toutefois tu ne veux point parler,
C'est ton droit.

CLYTEMNESTRE

O vieillard, tu l'as dit; oui, j'espère
Qu'à cette nuit va succéder un jour prospère.
Vieillards, notre bonheur a passé tout espoir :
La ville de Priam est en notre pouvoir.

1^{er} VIEILLARD

As-tu de ce triomphe une preuve bien sûre?

CLYTEMNESTRE

Certe, à moins d'accuser les dieux d'une imposture.

1^{er} VIEILLARD

Et dans quel temps la ville a-t-elle succombé?

CLYTEMNESTRE

Cette nuit son empire en nos mains est tombé.

1^{er} VIEILLARD

Et qui t'en apporta si vite la nouvelle?

CLYTEMNESTRE

La flamme des bûchers, qui dans l'ombre étincelle,
Et qui toute la nuit, depuis le mont Ida,
De fanal en fanal jusqu'à nous la guida.
Oui, les Grecs aujourd'hui sont les maîtres dans Troie.
Oh ! les cris déchirants mêlés aux cris de joie !
Là des femmes et des enfants agenouillés,
Se lamentant sur les cadavres dépouillés
De leurs frères, de leurs époux, de leurs vieux pères,
Pleurent un avenir d'opprobre et de misères.
Ici, las du combat qu'ils ont livré la nuit,
Les vainqueurs affamés déjeunent à grand bruit
De ce qu'ils ont trouvé dans les maisons conquises.
Installés dans la ville au hasard de leurs prises,
Ils ne subiront plus la rosée ou les froids,
Et dormiront la nuit sans gardes sous leurs toits.
Ah ! qu'au moins, évitant de funestes exemples,
Ils respectent les dieux des vaincus et leurs temples,
Et conjurent ainsi les caprices du sort !
Sachez-le, tout vainqueurs qu'ils sont, ils auraient tort
D'outrager les autels pour l'amour du pillage,
Car ils doivent encor faire un second voyage
Pour revoir leurs foyers sans encombre, et les dieux
Vengeraient les vaincus sur les victorieux,
En les frappant d'un sort semblable, sinon pire.
Voilà ce qu'une femme ose ici leur prédire.
Jusqu'à la fin pourtant puissent-ils être heureux !
Je n'ai pas à former d'autre souhait pour eux.

Elle sort.

SCÈNE IV

LES VIEILLARDS

1^{er} VIEILLARD

Hélas ! je crains aussi l'Érinny vengeresse !
Oui, car un tel succès coûte cher à la Grèce.
De ceux qui sont partis chaque toit se souvient ;
Mais en vain l'on espère : aucun d'eux ne revient.
Bienheureux lorsque Arès daigne parfois nous rendre
Une urne funéraire avec un peu de cendre !
Combien, qui sont partis jeunes, vaillants et beaux,
Dans la terre barbare ont trouvé leurs tombeaux !
Que de sang a payé d'avance la curée !

2^e VIEILLARD

Qui sait d'ailleurs si la nouvelle est assurée ?
Qui sait si ce n'est pas un mensonge des dieux ?
Il serait insensé de se montrer joyeux
Sur la foi du signal qui brillait tout à l'heure,
Pour reconnaître après que ce n'était qu'un leurre.

1^{er} VIEILLARD

Va, nous saurons bientôt si les feux disaient vrai.
Vois : le front ombragé par l'olivier sacré,
Du rivage un héraut vient vers nous ; sur la route
La poussière s'élève en tourbillons ; sans doute
Nous serons renseignés plus sûrement par lui
Que par l'avis douteux d'un feu muet qui luit.
Ou bien nos vœux seront comblés par son message,
Ou peut-être..... Mais non : point de fâcheux présage.

SCÈNE V

LES VIEILLARDS, TALTHYBIOS

TALTHYBIOS

Salut, pays d'Argos, ô terre où je suis né!
A te revoir enfin j'étais donc destiné!
Ah! que d'espoirs déçus depuis dix ans de guerre!
Après tant de malheurs je n'espérais plus guère
Que le sol paternel dût m'offrir un tombeau.
Salut, terre, salut, soleil au pur flambeau!
Salut, grand Zeus; et toi, Phœbos, daigne m'entendre :
Assez et trop longtemps aux rives du Scamandre
Tes traits nous ont frappés : ah! rends-nous ta faveur,
Phœbos; sois notre appui, sois notre Dieu sauveur.
Hermès, dieu des hérauts, héraut très vénérable,
Fais avec tous nos dieux un accueil favorable
A tous ceux d'entre nous que la lance épargna.
O toit chéri, palais où l'Atride régna,
O démons assis que l'orient éclaire,
Ayez plus que jamais un regard tutélaire
Pour le roi qui revient après un si long temps :
Seul il a fait briller des rayons éclatants
Dans la nuit sombre qui pesait sur la patrie.
Qu'il soit le bienvenu chez vous, je vous en prie,
Comme il sied au vengeur qu'avaient armé les dieux.
Il a ravagé Troie et son sol orgueilleux;
Il a détruit jusqu'aux autels; la race entière
Disparaît pour jamais sans laisser d'héritière.
Voilà l'œuvre du grand Atride Agamemnon.
Toute gloire aujourd'hui pâlit devant son nom.

Ni Pâris en effet, ni la ville complice
Ne diront que leur crime excéda leur supplice ;
Le pillard, le voleur a perdu son butin,
Et sa race a subi l'implacable destin :
Les Priamides ont payé deux fois pour une.

1^{er} VIEILLARD

Héraut, je te souhaite une heureuse fortune.

TALTHYBIOS

Ah ! vieillard, désormais je puis mourir content.

1^{er} VIEILLARD

C'est l'amour du pays qui te désolait tant ?

TALTHYBIOS

Tu le vois : mon retour me fait pleurer de joie.

1^{er} VIEILLARD

Nous aussi nous pleurions, quand vous étiez à Troie.

TALTHYBIOS

Enfin, tout est fini. Nous avons eu dix ans
Tantôt d'heureux succès, tantôt des maux cuisants,
Car jamais le bonheur de l'homme n'est durable.
Hélas ! que notre sort fut parfois misérable !
Couchés par tous les temps sous les murs ennemis,
La brume pénétrait les soldats endormis,
L'herbe des champs trempait nos vêtements, nos têtes
Avaient l'air de porter des crinières de bêtes.
Faut-il parler des froids aigus, tueurs d'oiseaux,
Et des neiges des monts et des glaces des eaux,

Ou des mornes chaleurs qui plombaient la mer grise,
Endormie à midi sans un souffle de brise ?
Mais à quoi bon gémir sur les rigueurs du sort ?
Loin de nous les regrets ! Nous qu'épargna la mort,
Nous avons au total plus de gains que de pertes.
Après avoir franchi terres et mers, oui certes,
Nous pouvons nous vanter à la face des cieux :
« Troie est prise, et les Grecs, aux temples de leurs dieux,
Ont cloué cette part du butin comme offrande. »
Voilà les cris joyeux qu'il convient qu'on entende.
Gloire à notre cité, gloire à nos généraux,
Gloire à Zeus, qui de nous sut faire des héros !

1^{er} VIEILLARD

A notre âge, vieillard, on veut savoir, on doute ;
Mais ta parole a mis nos craintes en déroute :
Je te crois. Toutefois la reine que voici
Doit s'applaudir bien plus que nous de tout ceci.

SCÈNE VI

LES MÊMES, CLYTEMNESTRE

CLYTEMNESTRE

Vieillard, j'ai dès longtemps fait éclater ma joie,
Sitôt que j'ai connu la ruine de Troie,
Au feu qui sur les monts a brillé dans la nuit.
« Eh quoi ! me disait-on, pour un bûcher qui luit,

Tu crois à la victoire, et ton esprit s'enflamme !
Étrange illusion, bien digne d'une femme ! »
Et beaucoup m'accusaient d'être folle. Pourtant,
Moi, je sacrifiais, et le peuple content
Remerciait les dieux par ses cris unanimes,
Et le feu consumait l'encens et les victimes.
Je n'ai plus maintenant rien à savoir de toi :
Bientôt j'apprendrai tout de la bouche du roi.
Puisque mon noble époux revient dans sa patrie,
Je veux le recevoir avec idolâtrie.
Est-il pour une femme un jour plus radieux
Que le jour où l'époux conservé par les dieux
Rentre dans son foyer. Retourne, et va lui dire
Qu'il se hâte, car on l'attend, on le désire,
Et qu'il retrouvera son épouse aujourd'hui
Telle qu'il l'a laissée en partant de chez lui,
Gardienne du foyer vigilante et soumise,
Et vivant sans trahir jamais la foi promise.

Talthybios sort et Clytemnestre rentre dans le palais.

1^{er} VIEILLARD

Ah ! puisque Agamemnon revient ici vainqueur,
D'où vient donc cet effroi qui harcèle mon cœur ?
Un noir pressentiment me poursuit et m'accable :
Je ne puis oublier l'oracle irrévocable,
Et malgré moi mon âme est fermée à l'espoir.

2^e VIEILLARD

Oui, contre l'Érinnyes rien ne peut prévaloir,
Car nous fûmes témoins d'un sacrifice impie,
Et tôt ou tard il faut que le meurtre s'expie.

SCÈNE VII

LES VIEILLARDS, AGAMEMNON, monté sur un char,
CASSANDRE, sur un autre char, portant les bandeaux et le
sceptre, SUITE D'AGAMEMNON, puis CLYTEM-
NESTRE.

AGAMEMNON

Argos, je te salue, et vous, dieux du pays,
Qui m'avez fait vainqueur aux bords du Simoïs,
Et qui m'avez permis de rentrer dans ma ville.
Car les dieux ont jugé : sans débat inutile,
Tous ont condamné Troie, et d'un commun accord
Mis dans l'urne sanglante un suffrage de mort.
On reconnaît encor sa place à la fumée,
Et les trésors que couvre une cendre enflammée
Exhalent en brûlant des parfums précieux.
Donc il faut à jamais rendre grâces aux dieux,
Car nous avons dressé l'embûche vengeresse,
Et réduit en poussière une ville traîtresse.
Ce discours était dû d'abord aux immortels ;
Et maintenant, entrons, car devant leurs autels
Il convient de leur rendre un éclatant hommage,
Pour m'avoir ramené d'un si lointain voyage.

Au moment où il va entrer, Clytemnestre paraît sur les degrés
du palais, accompagnée d'esclaves qui portent des tapis de
pourpre.

CLYTEMNESTRE

Je ne rougirai pas d'exprimer devant vous,
Vieillards, l'amour profond que j'ai pour mon époux ;

Quand on est plus âgée, on devient moins timide.
Hélas ! que j'ai souffert dans ma demeure vide !
Ah ! vivre à la maison, seule, loin d'un époux,
Est-il au monde un sort plus malheureux pour nous ?
Là par d'affreux récits nos désespoirs s'aigrissent,
Et toujours les faux bruits l'un sur l'autre enchérissent.
S'il eût reçu les coups dont ici l'on parlait,
Il aurait eu le corps plus troué qu'un filet.
Combien de fois sa mort me fut-elle annoncée ?
Mais mon cœur n'en pouvait soutenir la pensée ;
Aussi j'ai tant pleuré que mes pleurs sont taris,
J'ai veillé si longtemps que mes yeux sont flétris,
Car j'espérais toujours voir la lueur amie
Qui jamais ne brillait. Quand j'étais endormie,
Le moindre insecte, en bourdonnant autour de moi,
Me réveillait, et je voyais fondre sur toi
Plus de malheurs encor que n'en voyaient mes rêves.
Voici le terme enfin de mes douleurs sans trêves ;
Je le revois : c'est lui, l'époux libérateur !
C'est le chien vigilant, c'est le mât protecteur,
C'est le pilier puissant qui soutient l'édifice,
La source jaillissante au voyageur propice,
Le jour qui resplendit sur les flots apaisés,
La terre qui se montre aux marins épuisés,
L'enfant, le fils unique attendu par son père.
Qu'il m'est doux de le voir épargné par la guerre !
Qu'il a bien mérité tous ces noms éclatants !
Ah ! permettez-les moi : j'ai souffert si longtemps !
Viens, cher époux, descends, mais sans poser à terre
Ce pied qui réduisit Ilion en poussière.

Aux esclaves qui la suivent.

Eh bien ! que faites-vous, femmes ? qu'attendez-vous
Pour tendre vos tapis devant mon noble époux ?
Qu'un chemin tout couvert de pourpre triomphale
Le mène ainsi qu'il sied dans la maison royale.

Le reste me regarde : avec l'aide des dieux,
Je serai vigilante et ferai pour le mieux.

Tandis qu'Agamemnon descend de son char, les esclaves
se disposent à étendre les tapis, mais Agamemnon les arrête
d'un geste.

AGAMEMNON

O femme, ton discours fut un peu long ; je pense
Que tu l'as mesuré sur mes dix ans d'absence ;
Mais crois-moi, le meilleur témoignage est celui
Qui nous est accordé par la bouche d'autrui.
Et pourquoi me traiter comme on traite une femme,
Comme un barbare qu'on adore et qu'on acclame ?
Ces tapis étendus me rendraient odieux :
Ce faste est malséant, et ne convient qu'aux dieux ;
J'aurais peur de fouler cette pourpre indiscrete,
Et c'est comme un mortel que je veux qu'on me traite.

CLYTEMNESTRE

Aurais-tu fait par peur quelque serment, ô roi ?

AGAMEMNON

Pour refuser ainsi j'ai mes raisons, crois-moi.

CLYTEMNESTRE

Que crois-tu que Priam aurait fait à ta place ?

AGAMEMNON

Oh ! Priam eût foulé la pourpre avec audace.

CLYTEMNESTRE

Pourquoi donc crains-tu, toi, le blâme des jaloux ?

AGAMEMNON

L'opinion publique est puissante chez nous.

CLYTEMNESTRE

Va, laisse-toi fléchir, maître, je t'en supplie.

AGAMEMNON

Eh bien ! soit ; je me rends ; mais alors qu'on délie
Ces épais brodequins, qui pèsent à mes pieds ;
Par quelque dieu jaloux craignons d'être épiés,
Si nous faisons ici d'excessives largesses ;
Gardons-nous de souiller de pareilles richesses,
Car je n'ignore pas ce qu'elles ont coûté.

On lui retire ses brodequins, et l'on étend les tapis.

C'est bien. Et maintenant, ô reine, avec bonté
Accueille en ton palais cette femme étrangère :
Songe que si la chaîne à l'esclave est légère,
Les dieux ont pour le maître un regard complaisant,
Car le joug qu'on subit est toujours trop pesant.
Dans un riche butin ce fut la fleur choisie
Que les Grecs m'ont donnée aux rivages d'Asie.
Mais allons : j'ai souscrit à ce que tu voulais ;
Marchons donc sur la pourpre et rentrons au palais.

CLYTEMNESTRE

N'avons-nous pas la mer, la mer que rien n'épuise,
Et qui, sans se lasser, amasse et thésaurise
Les couleurs dont sont teints ces tissus précieux ?
La pourpre ? Ton palais en est plein ; grâce aux dieux,
Jamais la pauvreté ne fut notre partage.
J'en mettrais sous tes pieds encore davantage,
Si l'oracle eût voulu qu'à ce prix mon amour
D'une tête si chère achetât le retour ;
Car le retour du maître au foyer de famille,
C'est dans un ciel d'hiver le soleil chaud qui brille,

C'est la brise qui souffle et rafraîchit les airs,
A l'heure chaude où Zeus mûrit les raisins verts.
Zeus puissant, tu connais mes vœux : daigne m'entendre ;
Songe à ce que tu dois accomplir.

Pendant les derniers vers, Agamemnon, un peu impatienté par les métaphores de Clytemnestre, est entré dans le palais avec sa suite, et n'a pas entendu les derniers mots, d'ailleurs prononcés à mi-voix.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins AGAMEMNON

Pendant toute la durée de la scène, Cassandre reste sur son char, immobile et le regard fixe.

CLYTEMNESTRE

Viens, Cassandre.

Eh bien ! n'entends-tu pas ? Allons, entre avec nous,
Puisque Zeus t'a donné des maîtres bons et doux ;
Comme les autres, tu seras de la famille ;
Descends donc de ton char : résigne-toi, ma fille.
Le fils d'Alcmène aussi fut esclave autrefois.
Songes-y : quand d'un maître on doit subir les lois,
C'est un bonheur que sa fortune soit ancienne ;
Celui qui tout d'un coup vient d'acquérir la sienne
Traite ses serviteurs avec peu d'équité :
Chez nous tu trouveras indulgence et bonté.

1^{er} VIEILLARD

La reine t'a parlé, femme ; l'as-tu comprise ?
Obéis, puisque au rets fatal te voilà prise.

CLYTEMNESTRE

Si sa langue n'est pas un bégaiement confus,
Je pense qu'elle a dû comprendre, et son refus
Est singulier.

1^{er} VIEILLARD

Allons, viens ; dans la servitude
On ne saurait trouver plus de mansuétude.
Descends donc de ce char, et fléchis ton orgueil.

CLYTEMNESTRE

Je n'ai pas le loisir d'attendre sur ce seuil,
Car déjà les brebis, suivant l'usage antique,
Sont conduites autour du foyer domestique,
Digné prix d'un bonheur qu'on n'osait espérer.
Donc, si tu veux venir, suis-moi sans différer.

2^e VIEILLARD

O reine, il lui faudrait peut-être un interprète ;
Regarde : elle a l'aspect farouche d'une bête
Qu'on vient de prendre au piège.

CLYTEMNESTRE

Ah ! quelle déraison !

Elle a vu succomber sa ville et sa maison,
Et pour que l'insensée à son frein s'accoutume,
Il faut qu'il soit souillé d'une sanglante écume.
Mais je m'abaisserais si j'en disais plus long.

Elle rentre au palais, tandis que Cassandre la suit d'un regard
farouche et plein d'effroi.



SCÈNE IX

CASSANDRE, LES VIEILLARDS

CASSANDRE

Ah ! grands dieux ! terre et ciel ! Apollon ! Apollon !

1^{er} VIEILLARD

Viens, descends, malheureuse, accepte ta misère,
Et te résigne au joug, puisqu'il est nécessaire.

CASSANDRE

Apollon, tu me perds ! Ah ! mon jour est venu !...
Où suis-je donc ? Quel est ce palais inconnu ?

1^{er} VIEILLARD

C'est l'antique palais de la race d'Atrée.

CASSANDRE

Ah ! que de sang ruisselle ! Ah ! demeure exécrée !
Meurtres ! crimes ! forfaits ! horreurs des temps anciens !
Ah !

2^e VIEILLARD

Ne dirait-on pas qu'elle a le flair des chiens ?

1^{er} VIEILLARD

Oui, oui, nous le savons, ta science est parfaite ;
Mais ici nous n'avons que faire d'un prophète,

CASSANDRE

Dieux ! quel forfait nouveau va s'accomplir encor ?
Que nous prépare-t-on ? La mort ! toujours la mort !
Que fais-tu, misérable ? Hélas ! rien ne la touche.
Cet époux, qui naguère a partagé ta couche,
Tu vas le faire entrer dans son bain, après quoi...
Oh ! je n'ose achever. Horreur !

2^e VIEILLARD

Explique-toi,
O femme, car pour nous ton langage est plein d'ombre.

CASSANDRE

Dieux ! Dieux ! Que vois-je encor ? quel est ce voile
C'est le filet d'Hadès, complice du bourreau. [sombre ?
La voilà ! séparez la vache du taureau !
Hâtez-vous donc !... Trop tard ! elle l'a pris au piège,
Elle le frappe, il tombe ! O ruse ! ô sacrilège !

1^{er} VIEILLARD

Je ne puis me vanter d'être un devin subtil,
Mais ceci doit cacher quelque étrange péril.

CASSANDRE

Hélas ! infortunée ! ô destin lamentable !
Je pleure maintenant sur le sort qui m'accable.
O roi, pourquoi m'as-tu conduite ici ? pourquoi ?
Me voici condamnée à mourir avec toi.
Ah ! comme à notre race Hélène fut fatale !
O Scamandre, cher fleuve où la terre natale
S'abreuvait, ma jeunesse a grandi sur tes bords ;
Et maintenant, c'est près du fleuve noir des morts
Qu'il me faudra bientôt prophétiser.

1^{er} VIEILLARD

O femme,

Le cri de ta souffrance a déchiré mon âme,
Et cette fois je t'ai comprise. Mais dis-moi,
Quel effrayant démon s'empare ainsi de toi,
Et te force à chanter la mort et la détresse ?

CASSANDRE

Le prophète Apollon fit de moi sa prêtresse.

1^{er} VIEILLARD

Sa prêtresse ? Aurais-tu séduit le cœur d'un dieu ?

CASSANDRE

Pour la première fois ici j'en fais l'aveu.

1^{er} VIEILLARD

T'es-tu livrée à lui, pour prix de sa tendresse ?

CASSANDRE

Non : il n'obtint de moi qu'une vaine promesse.

• 1^{er} VIEILLARD

T'inspirait-il déjà quand tu l'as abusé ?

CASSANDRE

Tout ce qui s'est passé, je l'ai prophétisé.

1^{er} VIEILLARD

Et de toi Loxias n'a pas tiré vengeance ?

CASSANDRE

Si : depuis lors en moi nul n'a plus confiance.

1^{er} VIEILLARD

Tes oracles pourtant semblent dignes de foi.

CASSANDRE

Ah ! le démon fatal s'agite encore en moi,
Et me torture. Hélas ! hélas ! je le vois, l'autre !
O lâche ! dans le lit conjugal il se vautre,
Épiant le retour de mon maître..., hélas ! oui,
Mon maître, car je suis une esclave aujourd'hui.
Et lui, le roi des nefs, lui, le vainqueur de Troie,
Il n'a pas vu, sous les sourires, sous la joie,
Sous les mots doux, le Destin plein d'horreur
Que préparait la chienne exécration ! O terreur !
Le mâle est égorgé par l'immonde femelle !

1^{er} VIEILLARD

Femme, dans tes discours le peu que je démêle
Me fait peur ; si quelqu'un doit périr, dis son nom !

CASSANDRE

Je dis que tu vas voir la mort d'Agamemnon.

1^{er} VIEILLARD

Malheureuse ! tais-toi ! quel délire t'obsède ?

CASSANDRE

Je me tairais en vain : le mal est sans remède.

1^{er} VIEILLARD

Quel homme accomplirait cet attentat maudit ?

CASSANDRE

Ah ! que vous avez mal compris ce que j'ai dit !
Je sais parler le grec pourtant.

I^{er} VIEILLARD

Eh ! la Pythie

Le parle comme toi ; pourtant sa prophétie
Est obscure.

CASSANDRE

Ah ! quel feu me brûle ! ah ! quel effroi !
Apollon ! Apollon ! malheur ! malheur à moi !
Elle va m'égorger, la lionne royale,
Qui dort avec un loup en l'absence du mâle ;
Elle veut assouvir, dit-elle, son courroux,
Et, préparant le fer pour frapper un époux,
Prétendra le punir de m'avoir amenée !

Elle jette son sceptre, puis détache ses bandelettes et les déchire.

Sceptre ! bandeau sacré dont je suis couronnée,
Arrière, emblèmes vains, bafoués par les sots ;
Je veux qu'avant ma mort vous soyez en morceaux !
Va-t-en, je te maudis, ô parure importune !
A quelque autre que moi va porter l'infortune !

Dans le mouvement qu'elle a fait pour jeter ses bandelettes,
sa robe de prophétesse, se dégrafant, est tombée à ses pieds.

Voyez ! c'est Apollon qui vient me dépouiller !
Sous ma robe divine il m'a laissé railler,
Et grâce à lui les miens, qui jamais ne m'ont crue,
Aveugles, m'appelaient prophétesse de rue,
Et moi, je supportais la misère et la faim.
Et voici maintenant la déplorable fin
Où le prophète-dieu conduit sa prophétesse :
Mon père est mort sur un autel, et moi, prêtresse,
Moi, c'est sur un billot que l'on va m'égorger.
Mais je sais que les dieux sont là pour nous venger.
Oui, le vengeur viendra pour égorger sa mère,
En expiation du meurtre de son père ;

L'exilé vagabond rentrera chez les siens,
Et passera d'un coup tous les crimes anciens,
Car les dieux ont juré le serment implacable.
Mais c'est assez pleurer le destin qui m'accable :
N'ai-je pas vu déjà tout mon peuple périr ?
Marchons donc et montrons du courage à mourir.
O portes de l'Hadès, Cassandre vous salue !
Puisse le premier coup être celui qui tue,
Mon sang couler à flots pour abrégier ma mort,
Et mes yeux se fermer sans peine et sans effort !

1^{er} VIEILLARD

Que de choses tu sais, prêtresse infortunée !
Mais puisque tu connais si bien ta destinée,
Pareille à la génisse amenée à l'autel,
Pourquoi vas-tu t'offrir toi-même au coup mortel ?

CASSANDRE

A quoi bon différer un sort inévitable ?

1^{er} VIEILLARD

Mourir un peu plus tard est toujours souhaitable.

CASSANDRE

Non, le jour est venu : je n'échapperai pas.

1^{er} VIEILLARD

C'est ton courage, enfant, qui te livre au trépas.

CASSANDRE

Elle recule au moment d'entrer dans le palais.

Ah ! je flaire une odeur de sang qui terrifie.

1^{er} VIEILLARD

Au foyer du palais sans doute on sacrifie.

CASSANDRE

Non ; on dirait plutôt une odeur de charnier.
Allons, puisque aussi bien ce jour est le dernier.

SCÈNE X

LES VIEILLARDS, AGAMEMNON, derrière la scène

1^{er} VIEILLARD

Que les mortels ont peu de bonheur et de joie !
Voyez : le chef des Grecs, après avoir pris Troie,
Est rentré dans Argos, honoré par les dieux ;
Mais s'il lui faut payer les crimes des aïeux,
Et subir à son tour le meurtre héréditaire,
Qui pourra se vanter d'être heureux sur la terre ?

AGAMEMNON, derrière la scène

Ah ! dieux ! je suis frappé d'un coup mortel ! A moi !

2^e VIEILLARD

Qui frappe-t-on ? quels sont ces cris ? est-ce le roi ?

AGAMEMNON

Grands dieux ! un second coup m'a frappé.

1^{er} VIEILLARD

Cri funeste !

Oui, c'est la voix du roi ; le meurtre est manifeste.

3^e VIEILLARD

Hélas ! qu'allons-nous faire ?

2^e VIEILLARD

Appelons au secours,
Et l'on viendra.

1^{er} VIEILLARD

Non, non ; les instants sont trop courts ;
Tirons l'épée, entrons au palais au plus vite,
Prenons les meurtriers sur le fait.

2^e VIEILLARD

Mais ensuite ?
Qui nous prouve d'ailleurs que l'Atride soit mort.

1^{er} VIEILLARD

Raison de plus : il faut s'en assurer d'abord.

Au moment où il va entrer, Clytemnestre paraît, la robe
toute sanglante ; on apporte sur la scène les cadavres d'Aga-
memnon et de Cassandre.

SCÈNE XI

LES VIEILLARDS, CLYTEMNESTRE

CLYTEMNESTRE

J'ai dit ce qu'il fallait tout à l'heure, et pour cause.
J'ai maintenant, vieillards, à vous dire autre chose.
Que de temps j'ai rêvé de triompher ainsi !
Mon rêve s'accomplit enfin, et me voici,

Debout, le pied sur ma victime. Ah ! je l'avoue,
J'avais bien préparé la chose, et je m'en loue ;
Pour fuir ou se défendre il fit un vain effort :
Je l'avais enfermé dans un voile de mort,
Comme un pêcheur qui prend un poisson dans sa nasse.
Deux fois je l'ai frappé, deux fois il cria grâce ;
Mais au troisième coup il meurt en s'affaissant.
De ses lèvres sur moi jaillit un flot de sang :
Ah ! la pluie est moins douce à la terre épuisée
Que ne fut pour mon cœur la sanglante rosée !

1^{er} VIEILLARD

Ton langage impudent nous fait horreur à tous.
Elle ose se vanter du meurtre d'un époux !

CLYTEMNESTRE

Quoi ! traiter son enfant comme un mouton qui bêle !
Il avait des brebis par milliers, et c'est elle,
Elle la plus chérie entre tous mes enfants,
C'est elle qu'il saigna pour obtenir des vents !
Mais que m'importe à moi ta louange ou ton blâme ?

Elle découvre les cadavres.

Oui, c'est Agamemnon ; c'est lui, je le proclame,
C'est mon époux ; voici la main qui l'a frappé,
Et c'est justice.

1^{er} VIEILLARD

O monstre, à l'enfer échappé !
Quel philtre, quel poison peut causer tant de rage ?
Ton cœur s'est enivré de sang et de carnage ;
Mais le trépas peut seul expier le trépas :
Tu mourras, et les tiens ne te sauveront pas.

CLYTEMNESTRE

Et moi, j'en fais serment, par mon Iphigénie,
Que j'ai vengée, et par l'inflexible Érinnye,
A qui mon bras vient d'immoler cet homme-ci :
Non, je n'aurai jamais ni crainte ni souci,
Tant que dans mon foyer Égisthe aura sa place,
Car il est le rempart qui soutient mon audace :
Puisse-t-il me chérir toujours !

Se retournant du côté d'Agamemnon et de Cassandre.

Oui, le voilà,
Lui, cet époux qui si longtemps me désola,
Charme des Chryséis devant les murs de Troie ;
Et cette esclave aussi, dont il faisait sa joie,
Qui partageait son lit, et disait l'avenir,
Avec qui dans Argos il osa revenir !
Ah ! que tous deux d'un tel salaire étaient bien dignes !
Il est mort le premier : elle, pareille aux cygnes,
Elle a chanté son chant de mort, lugubrement ;
Maintenant, elle gît auprès de son amant,
Spectacle exquis par qui se double mon ivresse !

1^{er} VIEILLARD

Ah ! Génie implacable ! Érinnyes vengeresse !
Sur cette race, hélas ! que de maux ont fondu !
Que de forfaits, grands dieux ! que de sang répandu !
Oh ! quand donc finira l'enchaînement des crimes ?

CLYTEMNESTRE

Rassure-toi : voici les dernières victimes ;
J'ai satisfait les dieux si longtemps outragés,
Et les meurtres anciens désormais sont vengés.

1^{er} VIEILLARD

Non, tout n'est pas fini ; c'est le plus fort qui reste :
Ton époux va trouver un vengeur dans Oreste ;
Tu mourras à ton tour, misérable, et ton fils
Passera d'un seul coup les horreurs de jadis.

CLYTEMNESTRÉ

Te tairas-tu, vieillard ? c'est assez d'insolence !
Sortez : je saurai bien vous réduire au silence.



LES CHOÉPHORES

SCÈNE PREMIÈRE

ORESTE, PYLADE

ORESTE

Hermès, dieu souterrain, héraut de Zeus, ton père,
Soutiens-moi, sauve-moi : c'est en toi que j'espère.
Me voici donc enfin dans le pays natal.
O mon père, penché sur ce tombeau fatal,
Je t'appelle et t'attends : que ton ombre m'entende !
Accepte ces cheveux ; c'est ma première offrande,
Car j'étais loin d'ici le jour où tu périss,
Et je n'ai pas pleuré sur tes restes chéris.
Mais-que vois-je ? quel est ce lugubre cortège ?
Est-ce encore un nouveau malheur ? ou bien croirai-je
Que l'on veut apaiser les mânes paternels
Par des libations aux rites solennels ?
Oui, je la reconnais : c'est Electre elle-même,
Ma sœur. Zeus, soutiens-moi dans la lutte suprême :
Venge mon père, ô Zeus. — Pylade, écartons-nous :
Sachons exactement ce qui se passe.

SCÈNE II

ELECTRE, LES CHOÉPHORES

ÉLECTRE

O vous,

Qui menez avec moi ce douloureux cortège,
Femmes, conseillez-moi. Quels vœux prononcerai-je ?
Quels seront mes discours, mes supplications ?
Si ma mère a voulu par ces libations
Essayer d'apaiser les mânes de mon père,
Faut-il donc les verser de la part de ma mère,
Don d'une chère épouse à l'époux respecté ?
Non, je n'aurai jamais ce courage effronté.
Hélas ! que faut-il dire en mouillant cette cendre ?
Que pour le mal reçu c'est le mal qu'il faut rendre,
Et qu'il doit châtier les êtres malfaisants
Qui m'envoient aujourd'hui lui porter ces présents ?
Ou faut-il, puisqu'ici mon père est mort sans gloire,
Verser sans dire un mot l'offrande expiatoire,
Et détournant les yeux, le cœur rempli d'effroi,
M'enfuir en rejetant la coupe loin de moi ?
O femmes, conseillez ma raison incertaine,
Puisque dans ce palais nous avons même haine.

1^{re} CHOÉPHORE

Par ce tombeau, sacré pour moi comme un autel,
O chère Électre, écoute un conseil fraternel.
C'est pour toi qu'en versant la coupe funéraire,
Il faut prier d'abord ; après, songe à ton frère :
Prie afin que bientôt il revienne !

ÉLECTRE

C'est vrai ;
O femme, ton conseil est bon : je le suivrai.

LA CHOÉPHORE

Puis songe aux assassins ; réclame leur supplice :
Il faut que la vengeance à la fin s'accomplisse.

ÉLECTRE

Un tel vœu de ma part est impie.

LA CHOÉPHORE

Et pourquoi ?
On doit rendre le mal pour le mal.

ÉLECTRE

Eh bien ! soit.

Elle verse une première libation.

Hermès, toi qui conduis les ombres sous la terre,
Fais que les dieux d'en bas écoutent ma prière,
Et songent à punir un couple criminel.
Écoute aussi mes vœux, terre au sein maternel,
Qui produis toute chose et qui la fais éclore,
Pour l'absorber ensuite et la créer encore.

Elle verse une seconde libation.

Et maintenant, à toi cette libation,
Mon père ; entends aussi ma supplication.
Ah ! prends pitié de nous et ramène mon frère ;
Nous sommes aujourd'hui vendus par notre mère,
Nous sommes sans foyer, pareils à des proscrits,
Et son complice Égisthe est l'époux qu'elle a pris.
Moi, je ne suis ici qu'une esclave importune ;
Oreste est en exil, privé de sa fortune,

Et ce couple maudit, insolent à l'excès,
Jouit impunément du fruit de ses succès.
Oh ! que ton fils revienne et triomphe, ô mon père !
Pour moi, fais que je sois plus sage que ma mère,
Que je ne souille pas mes mains comme elle a fait.
Quant à nos ennemis, que leur hideux forfait
Suscite le vengeur attendu : c'est justice ;
Puisqu'ils t'ont fait périr, que chacun d'eux périsse.

Elle verse une troisième libation.

C'est bien. La terre a bu nos trois libations :
Exhalez maintenant vos lamentations.
Mais qu'est cela ? qui donc a franchi cette enceinte ?

1^{re} CHOÉPHORE

Ah ! que dis-tu ? nos cœurs ont tressailli de crainte.

ÉLECTRE

Regardez ces cheveux qu'on a déposés là.

2^e CHOÉPHORE

Des cheveux ? et de qui ? que veut dire cela ?

ÉLECTRE

Que croire ? hélas ! et qui faut-il que je soupçonne ?
Dans Argos aujourd'hui je ne connais personne
Pour offrir à mon père un pareil souvenir.
Jamais je ne croirai qu'il puisse appartenir
A celle qui tuait son propre époux, naguère,
A ma mère, en un mot, si l'on est encore mère,
Quand on hait à ce point tous ses enfants. Non, non ;
Oreste seul, Oreste a pu faire un tel don.

I^{re} CHOÉPHORE

Oreste ici ? dis-tu ; l'audace serait grande.

ÉLECTRE

Il a pu par un autre envoyer cette offrande.
Mais j'ai conçu peut-être un espoir mensonger.
Ah ! que ne parle-t-elle ainsi qu'un messager !
Je pourrais, libre au moins du trouble qui m'agite,
Rejeter loin d'ici cette boucle maudite,
S'il de nos ennemis c'est l'hommage imposteur ;
Tandis que si mon frère en est vraiment l'auteur,
Associant mon deuil à l'offrande sacrée,
J'en ornerais moi-même une tombe adorée.
Ah ! puisque les dieux seuls savent la vérité,
Ainsi qu'un matelot par les vents ballotté,
J'invoquerai les dieux : puisse ce triste hommage
Du salut que j'attends être l'heureux présage !

SCÈNE III

LES MÊMES, ORESTE, PYLADE

ORESTE

Puisse le ciel combler aussi bien tous tes vœux !

ÉLECTRE

Quels vœux ai-je donc faits qu'aient exaucés les dieux ?

ORESTE

Cette boucle t'annonce une chère présence :
Oreste est près de toi, tout prêt à la vengeance !

ÉLECTRE

Tu veux me tendre ici quelque piège, étranger,
Ou tu railles mes maux, afin de m'affliger.

ORESTE

C'est donc moi que je raille en raillant ta misère,
Car tes maux sont les miens; femme : je suis ton frère.

ÉLECTRE

Mon frère ? que dit-il ? quoi ? mon frère, c'est toi ?

ORESTE

Oui, c'est moi, tu l'as dit. Ces cheveux sont à moi ;
Moi-même je les ai coupés : voici la place ;
Mes pieds ont passé là : reconnais-en la trace ;
Regarde ce tissu, ma sœur, et ces dessins,
Et reconnais aussi l'ouvrage de tes mains.

ÉLECTRE

Chère âme, c'est donc toi ! Grâce te soient rendues !
Quatre parts de mon cœur aujourd'hui te sont dues :
Pour mon père, que tu remplaces désormais,
Pour celle que je hais et qu'autrefois j'aimais,
Pour ma sœur, qui subit une mort si cruelle,
Et pour toi-même enfin, qui m'es resté fidèle,
Et viens me rendre ici mon rang et mon honneur.

1^{re} CHOÉPHORE

Modère, ô mon enfant, l'excès de ton bonheur,
Et songe à ceux qui vous détestent.

ÉLECTRE

Ah ! mon frère,
Cher sauveur attendu par la maison d'un père,

Qui comble notre espoir après tant de délais,
Courage ! rentre enfin dans ton royal palais.

ORESTE

O Zeus, prends en pitié les aiglons dont le père
A péri dans les nœuds d'une immonde vipère.
Nous sommes l'un et l'autre aujourd'hui sans foyer.
Puisse notre esclavage enfin t'apitoyer !
Relève, ô Dieu puissant, notre race abaissée,
Et rends-lui tout l'éclat de sa splendeur passée.

1^{re} CHOËPHORE

Oh ! si vous voulez voir vos desseins triomphants,
Gardez qu'un indiscret ne vous entende, enfants,
Et n'aille à vos tyrans dire ce qui se passe.

ORESTE

Non, non, je ne puis craindre une telle disgrâce.
L'oracle d'Apollon ne saurait me trahir :
En bravant ce danger je ne fais qu'obéir ;
Je sombrerais dans un abîme de misère,
Si je ne poursuivais les meurtriers d'un père,
Si je ne les chassais d'un royaume usurpé,
Si je ne les frappais ainsi qu'ils ont frappé.
Père, toi qui périss d'une mort déloyale,
Fais-moi rentrer vainqueur dans ta maison royale.

ÉLECTRE

Mon père, j'ai besoin aussi de ton appui
Qu'Égisthe enfin succombe et périsse aujourd'hui !

ORESTE

Songe à ce bain fatal où tu mourus, mon père !

ÉLECTRE

Au filet dans lequel t'enchaîna l'adultère !

ORESTE

Il n'était pas d'airain, le piège où tu pèris !

ÉLECTRE

Un voile, ô déshonneur ! dans un voile ils t'ont pris !

ORESTE

Ne t'indignes-tu pas d'un tel outrage, ô père ?

ÉLECTRE

Ne redresses-tu pas une tête si chère ?

ORESTE

Envoie un Dieu vengeur combattre à nos côtés,
Ou toi-même rends-leur les coups qu'ils t'ont portés,
Si tu veux à ton tour obtenir la victoire.

1^{re} CHOÉPHORE

Enfants, votre dessein sans doute est méritoire :
C'est ainsi qu'il fallait honorer un tel mort.
Allons, puisque ton cœur est prêt, tente le sort.

ORESTE

Je le ferai ; mais toi, réponds à ma demande.
D'où vient qu'elle a chargé vos mains de cette offrande ?
Pour quel motif veut-elle expier par ses dons
Un crime pour lequel il n'est point de pardons ?

1^{re} CHOÉPHORE

Un songe, ô mon enfant, un songe la tourmente ;
Cette nuit dans son cœur il jeta l'épouvante :

Voilà pourquoi l'impie a formé son dessein.

ORESTE

Et quel songe ?

1^{re} CHOÉPHORE

Un serpent était né de son sein.
Comme il était couché dans des langes près d'elle,
Elle voulut offrir au monstre sa mamelle ;
Mais le serpent avec le lait suça du sang.
Elle s'éveille alors et pousse un cri perçant ;
On accourt ; des flambeaux éclairent les ténèbres,
Et la reine prescrit ces offrandes funèbres,
Dans l'espoir de trouver un remède à son mal.

ORESTE

Dieux puissants ! ô tombeau d'un père, ô sol natal,
Faites que cet oracle aujourd'hui s'accomplisse.
Ce songe lui prédit sa mort et son supplice ;
Il a du même coup désigné l'assassin ;
Car c'est moi, le serpent qui lui mordit le sein,
C'est moi, le fils vengeur qui va tuer sa mère.

1^{re} CHOÉPHORE

Puisses-tu réussir ! Mais que prétends tu faire ?
Par quel moyen veux-tu rentrer dans ton palais ?

ORESTE

Sois tranquille. Ils ont pris mon père en leurs filets :
Je les ferai périr aussi par stratagème,
Ainsi qu'il fut prédit par Apollon lui-même,
Dont l'oracle toujours a dit la vérité.
Donc, au nom des liens de l'hospitalité,

Je vais pour cette nuit demander qu'on m'abrite,
Et qu'on me mène vers Égisthe ; et tout de suite,
Avant qu'il ait pu dire : Étranger, d'où viens-tu ?
Il sera par ce fer à mes pieds abattu.

1^{re} CHOÉPHORE

L'horrible trahison enfin sera punie :
Ah ! si ce meurtre au moins apaisait l'Érinnye !

SCÈNE IV

LES MÊMES, puis LE PORTIER
puis CLYTEMNESTRE

ORESTE, après avoir frappé à la porte

N'entends-tu pas qu'on frappe, esclave ?

Il frappe un second coup.

Esclave, holà !

Viendras-tu nous ouvrir à la fin ?

Il frappe un troisième coup.

Qu'est-ce là ?

Voici trois fois déjà que je frappe à la porte.

Se peut-il donc qu'Égisthe ignore de la sorte

Les égards que l'on doit aux hôtes ?

LE PORTIER

Me voici.

Quel est votre pays ? d'où venez-vous ainsi ?

ORESTE

Informe tout de suite, et fais venir ton maître :
J'ai des secrets urgents à lui faire connaître.
D'ailleurs nous sommes las tous deux : pour aujourd'hui,
Égisthe voudra bien nous accueillir chez lui.

CLYTEMNESTRE, paraissant

Soyez les bienvenus, étrangers ; ce qu'un hôte
Peut souhaiter ici, vous l'obtiendrez sans faute :
Des lits pour reposer, des bains fortifiants,
Des visages amis aux regards bienveillants.
Mais un grave dessein vous amène peut-être ;
J'en ferai part au roi : c'est à lui d'en connaître.

ORESTE

Le motif qui vers vous m'amène, le voici.
Je parlais de Daulis, pour venir jusqu'ici,
Et cheminais, portant moi-même mon bagage.
Un inconnu m'aborde et l'entretien s'engage.
Aussitôt qu'il apprend que je vais en Argos :
« Écoute, me dit-il, mon nom est Strophios ;
Puisque tu vas là-bas, autant vaut que je reste ;
Tu pourras de ma part voir les parents d'Oreste.
Leur fils est mort ici : veux-tu leur demander
S'il faut leur envoyer sa cendre ou la garder ?
J'attends que sur ce point la famille prononce ;
Tu peux à ton retour m'apporter la réponse.
Dis-leur qu'en attendant le suprême repos,
Dans une urne d'airain j'ai renfermé ses os. »
Je rapporte ce qu'il m'a dit, sans en rien taire.
Il convient maintenant qu'on informe le père.

ÉLECTRE

Hélas ! tous nos espoirs désormais sont détruits.
Implacable Érinny, qui partout me poursuis,

Rien n'échappe à ton œil perçant ; tu sais atteindre
Ceux qui pensaient de toi n'avoir plus rien à craindre.
Oh ! pourquoi me priver de tous ceux que j'aimais ?
Oreste se croyait à l'abri pour jamais,
Et nous comptions sur lui pour notre délivrance :
Il est mort, emportant toute notre espérance.

ORESTE

Quand je reçois de vous ce généreux accueil,
J'ai regret d'apporter un message de deuil :
L'hôte porte toujours intérêt à son hôte ;
Mais je croirais avoir commis plus qu'une faute,
Si, trahissant les lois de l'hospitalité,
J'avais à des amis caché la vérité.

CLYTEMNESTRE

On ne peut t'en vouloir, ami, de ton message,
Et nul ne t'en fera chez nous moins bon visage ;
Par un autre que toi nous l'aurions su toujours,
Un peu plus tard. Mais pour l'instant, trêve aux discours :
Porte toi-même au roi ce message si triste.
Esclaves, conduisez l'étranger vers Égisthe.

Elle rentre au palais ainsi qu'Electre.

~~~~~  
*SCÈNE V*

LES CHOÉPHORES

---

I<sup>re</sup> CHOÉPHORE

Terre, tombeau sacré du plus puissant des rois,  
Entends-nous, aide-nous, réponds à notre voix.

Que la ruse aujourd'hui seconde la vengeance !

2<sup>e</sup> CHOËPHORE

O Zeus, détruis enfin cette exécration.  
Pussions-nous voir Oreste accomplir ses desseins !  
Triomphe le bon droit ! meurent les assassins !

3<sup>e</sup> CHOËPHORE

Oui, qu'ils ferment enfin leurs yeux à la lumière !  
Mais que cette vengeance au moins soit la dernière,  
Et que la mort ici n'engendre plus la mort !

1<sup>re</sup> CHOËPHORE

Voici l'instant suprême et le suprême effort.  
Ou le sang qui teindra les glaives homicides  
Détruira pour jamais la race des Atrides,  
Ou bien le fils vengeur, frappant les criminels,  
Reconquerra sur eux les trésors paternels.

2<sup>e</sup> CHOËPHORE

On entend un grand bruit dans le palais.

Quel bruit ! serait-ce enfin l'heure de la justice ?  
Allons-nous en : j'ai peur de passer pour complice ;  
Nous saurons assez tôt quel est l'arrêt du sort.

---

*SCÈNE VI*

LE PORTIER, puis CLYTEMNESTRE, puis ORESTE  
et PYLADE

---

LE PORTIER

Hélas ! malheur à moi ! malheur ! Egisthe est mort !  
Ah ! qu'on aille trouver la reine au gynécée !  
Que la chose lui soit promptement annoncée.

C'est maintenant qu'il faut un homme vigoureux,  
Non pour défendre Égisthe, hélas ! le malheureux !...  
Mais quoi ! sont-ils donc sourds ? quelle frayeur mortelle !  
Nul n'entend ; où donc est la reine ? que fait-elle ?  
J'ai bien peur qu'elle aussi ne soit en grand danger  
De se voir avec l'autre à son tour égorger.

CLYTEMNESTRE

Eh bien ! qu'est-ce ? pourquoi ces cris qui me poursuivent ?

LE PORTIER

Je dis qu'ici les morts égorgent ceux qui vivent.

CLYTEMNESTRE

Les morts ? dis-tu ; les morts ? Grands dieux ! c'était mon  
Ah ! nous avons tué par la ruse jadis, [fils !  
Et nous mourons aussi par la ruse. Une hache !  
Qu'on me donne une hache à l'instant, que je sache  
Si je puis vaincre encore ou s'il me faut mourir ;  
Car j'en suis à ce point : égorger ou périr !

---

## SCÈNE VII

CLYTEMNESTRE, ORESTE, PYLADE

---

ORESTE

Ah ! je te trouve enfin ! je te cherchais, ô femme,  
Car l'autre sous mes coups a déjà rendu l'âme.

CLYTEMNESTRE

O cher Égisthe, hélas ! ton dernier jour a lui.

ORESTE

Tu l'aimes ? descends-donc dans la tombe avec lui,  
Et jusque dans la mort demeure-lui fidèle !

CLYTEMNESTRE

Arrête, ô mon enfant, cette main criminelle ;  
Respecte au moins le flanc qui te porta, mon fils,  
Le sein qui te nourrit, et sur lequel jadis  
Tant de fois tu dormis.

ORESTE

Ah ! Pylade, que faire ?  
Je ne puis me résoudre à frapper une mère.

PYLADE

Et l'oracle du dieu, l'as-tu donc oublié ?  
Que fais-tu du serment sacré qui t'a lié ?  
Crains d'offenser les dieux : quant aux hommes, qu'im-  
[porte ?

ORESTE

Oui, c'est vrai, j'avais tort, et ton conseil l'emporte.

A Clytemnestre.

Suis-moi donc : près de lui de ma main tu mourras :  
C'est lui qu'à ton époux, vivant, tu préféreras ;

Va dormir avec lui dans ton amour tenace,  
Puisque tu hais celui qu'il fallait aimer.

CLYTEMNESTRE

Grâce !

O mon fils ; laisse-moi vieillir auprès de toi.

ORESTE

Toi qui frappas mon père, habiter avec moi !

CLYTEMNESTRE

Mon fils, le destin seul fut l'auteur de mon crime.

ORESTE

Du destin, comme lui, tu seras la victime.

CLYTEMNESTRE

Prends garde, mon enfant ; tremble de m'égorger,  
Car les chiennes d'enfer sont là pour me venger.

ORESTE

Si pour les éviter je respecte une mère,  
Comment fuir celles qui viendraient venger un père ?

CLYTEMNESTRE

Donc menaces ni pleurs sur toi ne peuvent rien !

ORESTE

Le destin de mon père a décidé du tien ;  
Suis-moi : ta main sur lui commit un crime infâme ;  
Par un crime pareil il te faut rendre l'âme.

Il entraîne sa mère derrière la scène.

## SCÈNE VIII

LES CHOÉPHORES, puis ORESTE

---

I<sup>re</sup> CHOÉPHORE

C'est fini maintenant. Oui, tous les deux sont morts ;  
Et la coupe de sang est pleine jusqu'aux bords ;  
Consolons-nous du moins à voir celui qui reste :  
La race de nos rois revivra dans Oreste.

ORESTE

Oui, je les ai tués, les complices hideux.  
Tous les deux assassins, et voleurs tous les deux,  
Ils arboraient mon sceptre en leurs mains criminelles,  
Ils s'aimaient : l'un à l'autre ils sont restés fidèles ;  
Frappés du même fer, ces indignes amants  
Jusque dans la mort même ont tenu leurs serments.

I<sup>re</sup> CHOÉPHORE

Ah ! certes, la vengeance est juste, mais sévère !  
Un fils ! être réduit à frapper une mère !

ORESTE

Oui. Je ne sais comment tout ceci doit finir :  
Je me sens tout troublé, j'ai peine à contenir  
L'étrange émotion qui déjà me pénètre.  
Quels mouvements confus en mon cœur je sens naître !  
Je tremble de fureur et je pâlis d'effroi.  
Ah ! tandis que je suis encor maître de moi,

Je vous le dis bien haut : si j'ai tué ma mère,  
C'est justement, car elle avait tué mon père ;  
Elle était en horreur aux dieux, et c'est Phœbos  
Qui pour la châtier m'envoya dans Argos ;  
Il m'assura que nul ne m'en ferait un crime,  
Mais qu'en m'y refusant je deviendrais victime  
D'un supplice qu'à peine on pourrait concevoir.  
Et maintenant à Delphe il faut aller m'asseoir,  
Pour effacer le sang dont ma main s'est rougie,  
Car le dieu ne veut pas que je me réfugie  
Devant un autre autel que le sien. Adieu donc :  
Je m'en vais dans l'exil traîner mon abandon,  
Car les hommes pour moi seront sans indulgence.

I<sup>re</sup> CHOÉPHORE

Crois-moi : nul n'a le droit de blâmer ta vengeance ;  
Ne te laisse donc pas ainsi calomnier ;  
Il n'est que trop aisé de te justifier,  
Car ton bras a tranché la tête à deux vipères,  
Et rendu libre enfin la ville de tes pères.

ORESTE

Les voilà, les voilà, vous dis-je, regardez !  
D'innombrables serpents ceignent leurs front ridés.  
Ah ! je ne puis rester : il faut fuir au plus vite.

I<sup>re</sup> CHOÉPHORE

O le plus dévoué des fils, qui donc t'agite ?  
Arrête ! c'est sans doute un prestige trompeur ;  
Ah ! ne te laisse pas affoler par la peur.

ORESTE

Horreur ! non, ce n'est point hélas ! une chimère :  
Les chiennes de l'Hadès viennent venger ma mère,



1<sup>re</sup> CHOÉPHORE

Non ; tes mains sont encor couvertes de son sang :  
Voilà ce qui te rend hagard et frémissant.

ORESTE

Ah ! puissant Apollon ! comme grandit leur foule !  
De leurs yeux enflammés un sang horrible coule !

1<sup>re</sup> CHOÉPHORE

Ah ! viens, rentre au palais, va prier Apollon :  
Il te délivrera de ton supplice.

ORESTE

Non.

Vous ne voyez pas, vous, leurs gestes qui menacent !  
Horreur ! elles sont là, vous dis-je, elles me chassent !  
Ah ! Ah !

Il s'enfuit.

1<sup>re</sup> CHOÉPHORE

Le malheureux ! Ah ! les dieux puissent-ils  
Le protéger du moins contre tous les périls !  
N'est-ce donc point assez ? et que faut-il donc faire,  
Pour que des noirs destins s'apaise la colère ?



# LES EUMÉNIDES

---

## SCÈNE PREMIÈRE

APOLLON, ORESTE, LES ÉRINNYES *endormies*

---

APOLLON, à Oreste

Rassure-toi ; tu peux compter sur mon secours ;  
De loin comme de près, je te défends toujours,  
Et pour tes ennemis je n'ai que de la haine.  
Vois ces filles d'enfer, que mon pouvoir enchaîne,  
Et dont un lourd sommeil entrave la fureur :  
Vierges hideuses qui n'inspirent que l'horreur,  
Monstres haïs des dieux, des hommes et des bêtes,  
Ce n'est que pour le mal que ces vieilles sont faites ;  
Aussi, loin de la terre et du ciel, loin du jour,  
Elles ont le Tartare et la nuit pour séjour.  
Fuis pourtant, il le faut, sans lasser ton courage,  
Car elles vont encor te suivre, dans leur rage,  
Sur la terre et la mer, dans les îles, partout ;  
Mais il n'importe : fuis sans trêve, jusqu'au bout ;  
Poursuis jusqu'à la ville où Pallas est maîtresse,  
Et tombe en suppliant aux pieds de la déesse.  
Des juges seront là, que je saurai fléchir ;  
De tes maux à jamais je te veux affranchir,  
Puisque c'est moi qui seul t'ai fait tuer ta mère.

ORESTE

Apollon, dieu puissant, la justice t'est chère ;

Songe donc que tu dois encor me protéger ;  
Étends sur moi ton bras, sauve-moi du danger.

APOLLON

Je suis là : que jamais ton cœur ne désespère !  
Hermès, dieu conducteur, et fils de Zeus, mon père,  
Sois pour lui sur sa route un guide bienveillant :  
Zeus lui-même est propice aux droits du suppliant.

---

## SCÈNE II

LES ÉRINNYES, L'OMBRE DE CLYTEMNESTRE

---

L'OMBRE DE CLYTEMNESTRE

Oui, dormez ! dormez bien ! certes l'heure est propice !  
Hélas ! parmi les morts, contre toute justice,  
Moi seule, je me vois l'objet de vos mépris.  
Partout autour de moi mes meurtres sont flétris,  
Et j'erre dans l'opprobre et dans l'ignominie ;  
Je vous le dis, je suis terriblement punie.  
Par contre, quand c'est moi qu'un fils ose égorger,  
Je ne trouve aucun dieu qui veuille me venger.  
Que d'offrandes pourtant, dont je vous ai repues !  
Que de libations sans vin vous avez bues !  
Que de repas, pendant la nuit, à mon foyer,  
Heure où ce n'est qu'à vous qu'on peut sacrifier !  
Et tout cela n'est rien ! Et lui, le parricide,  
Il vous échappe, il fuit, ainsi qu'un faon rapide,  
Et de vos lacs rompus il sort en vous raillant.  
Fermerez-vous l'oreille à mon cri suppliant ?

Déeses de la nuit, réveillez votre zèle :  
L'ombre de Clytemnestre est là qui vous appelle.

Les Erinnyes continuent à dormir; elles font entendre des  
bruits inarticulés, chaque fois que l'ombre cesse de parler.

Ronflez, grognez, pendant qu'il s'évade joyeux ;  
Moi seule, je n'ai point d'amis parmi les dieux...  
C'est trop dormir, vous dis-je. Hélas ! quelle misère !  
Oreste fuit, Oreste, assassin de sa mère !...  
Dormir, dormir toujours ! Debout, cœur infernal !  
Car votre fonction, c'est de faire du mal...  
Le sommeil, la fatigue, hélas ! sont plus forts qu'elles,  
Et domptent la fureur de ces bêtes cruelles.

ALECTO, toujours endormie

Arrêtez, arrêtez ! tenez-le bien !

#### CLYTEMNESTRE

Vous poursuivez la bête en songe, comme un chien  
Rêve chasse en dormant et jappe. Allons ! vous dis-je,  
Surmontez la fatigue, il le faut, je l'exige.  
Voyez ce qu'a produit votre indigne torpeur ;  
Que mon reproche au moins irrite votre cœur,  
Car un juste reproche est l'aiguillon du sage.  
Sus donc, et soufflez-lui votre haleine au visage ;  
Harcelez cet infâme et ne le lâchez pas :  
Qu'il sèche en vous voyant de nouveau sur ses pas !

Les Erinnyes se réveillent et l'ombre disparaît.

#### ALECTO

Ah ! ce rêve ! Debout ! debout ! que l'on s'éveille !  
Dieux ! que s'est-il passé depuis que l'on sommeille ?  
Oui, oui, l'homme est sorti du filet, c'est certain ;  
Nous avons en dormant perdu notre butin.

Quel affront ! Fils de Zeus, voilà bien ton ouvrage !  
Mes sœurs, un dieu nouveau nous blesse et nous outrage,  
Nous, les divinités antiques de la nuit !  
C'est grâce à toi, voleur, qu'un meurtrier s'enfuit !  
Un parricide a pu trouver un dieu propice !  
Et c'est là, dieux nouveaux, c'est là votre justice !  
Il n'importe : qu'il fuie à son gré, l'insensé !  
Partout il expiera le sang qu'il a versé.

---

### SCÈNE III

LES ÉRINNYES, APOLLON

---

APOLLON

Hors d'ici, je le veux ; sortez de cette enceinte ;  
Allez-vous-en, quittez une demeure sainte,  
Où mes flèches bientôt, serpents aux ailes d'or,  
Sur votre sein flétri dirigeant leur essor,  
Vous feront ici même, en vos veines plongées,  
Vomir le sang humain dont vous êtes gorgées.  
Vous n'avez pas le droit d'approcher de ces lieux.  
Allez donc où l'on tue, où l'on crève les yeux,  
Où d'infâmes bourreaux outragent la nature,  
Où la justice égorge, et lapide, et torture,  
Où l'empalé se tord et hurle ! Entendez-vous,  
Monstres ? car ce sont là vos plaisirs les plus doux :  
On le devine assez, rien qu'à voir vos visages.  
Le séjour qui convient à ces bêtes sauvages,  
C'est l'autre ensanglanté des lions carnassiers,  
Mais non ce sanctuaire auguste. Allons, fuyez,

Errez comme un troupeau que nul pasteur ne mène :  
Les dieux n'auront jamais pour vous que de la haine.

ALECTO

C'est tout ? A notre tour, maintenant, de parler.  
Complice ou criminel, de quel nom t'appeler ?  
Car Oreste, sans toi, n'eût pas tué sa mère.

APOLLON

J'en conviens : sur mon ordre il a vengé son père.

ALECTO

Et c'est ici qu'après son crime il est venu.

APOLLON

Ici même : j'avais promis, et j'ai tenu.

ALECTO

Et c'est nous maintenant que ta bouche injurie.

APOLLON

Pourquoi donc portez-vous chez moi votre furie ?

ALECTO

Nous devons en tous lieux accomplir notre loi.

APOLLON

En vérité ! Quel est donc cet auguste emploi ?

ALECTO

Poursuivre sans repos l'assassin d'une mère.

APOLLON

Quoi ? même quand la mère a fait périr le père ?

ALECTO

Le sang n'est pas le même.

APOLLON

Ainsi donc, à ton gré,  
Ce n'est pas un lien respectable et sacré,  
Celui qu'avec Héra protège Zeus mon père ?  
Et les honneurs de la déesse de Cythère,  
Qui prodigue aux mortels leurs plaisirs les plus doux,  
Qu'en fais-tu donc ? Le lit où dorment deux époux  
Est encor plus sacré qu'un serment ; la Justice  
Veille sur lui. Si vous n'avez aucun supplice  
Pour ceux qui l'ont souillé d'un meurtre, si l'époux  
Peut égorger l'époux sans craindre ton courroux,  
De quel droit prétends-tu poursuivre un parricide ?  
Va. J'ai choisi Pallas afin qu'elle en décide.

ALECTO

En quelque endroit qu'il soit, nous serons sur ses pas.

APOLLON

Courez, fatiguez-vous : vous ne l'atteindrez pas.

— 211 —

ALECTO

Ne raille pas ainsi notre saint ministère.

APOLLON

Saint ? vous le croyez tel ; mais je n'en voudrais guère.

ALECTO

Sans doute, quand on est fils de Zeus, comme toi ;  
Mais le sang maternel nous en fait une loi :  
Nous poursuivrons le fils meurtrier, sans relâche.

APOLLON

Et moi, de le sauver je m'impose la tâche,  
Car il vint, suppliant, au pied de mes autels,  
Et je serais haï des dieux et des mortels,  
Si je n'essayais pas au moins de le défendre.

---

#### SCÈNE IV

ORESTE, puis LES ÉRINNYES

---

ORESTE

Daigne, ô reine Athéna, m'accueillir et m'entendre ;  
Reçois un malheureux par Phœbos envoyé ;  
Je ne suis plus impur, je ne suis plus souillé ;  
Les temples, les maisons m'accueillent quand je passe,  
Et la tache de sang devient pâle et s'efface.  
Pour obéir au dieu qui règne sur Délos,  
J'ai parcouru la terre et sillonné les flots,



Et me voici, déesse, embrassant ta statue,  
Et j'attends que ma cause enfin soit débattue.

ALECTO

Ah ! Ah ! le parricide a dû passer par là !  
Voici la trace qui l'indique : suivons-la.  
Comme un chien qui poursuit une biche blessée,  
Nous suivons une piste avec du sang tracée.  
Ah ! la fatigue fait haleter notre sein,  
Car partout nous avons pourchassé l'assassin,  
Et nous avons franchi les mers à sa poursuite,  
Plus vite que la nef qui protégeait sa fuite.  
Et maintenant il est quelque part près d'ici,  
Car je flaire une odeur de sang.

TISIPHONE

Ah ! le voici :  
Aux pieds de la déesse il a cherché refuge,  
Et l'embrasse ; il attend sans doute qu'on le juge.

ALECTO, à Oreste

Non, non ; quel jugement pourrait être rendu ?  
La terre a bu le sang par tes mains répandu,  
Et ne le rendra pas. Point d'espérances vaines ;  
C'est ton sang qu'il nous faut, c'est le sang de tes veines ;  
De l'horrible liqueur rouge nous abreuvant,  
Nous voulons t'épuiser lentement tout vivant,  
Et nous t'entraînerons ensuite sous la terre,  
Pour expier le meurtre infâme de ta mère.

ORESTE

Non : le sang maternel a cessé de crier,  
Et la tache effacée absout le meurtrier.

De l'ancienne souillure aujourd'hui rien ne reste,  
Et mon contact depuis longtemps n'est plus funeste.  
Ma bouche désormais peut invoquer les dieux,  
Étant pure. O Pallas, qui régnes sur ces lieux,  
Prête à l'infortuné ton appui tutélaire,  
Et je me donne à toi, moi, mon peuple, et ma terre ;  
Dociles à tes lois, reine, je le promets,  
Les Argiens combattront pour ta gloire à jamais.  
Ah ! si loin que tu sois, tu m'entends, ô déesse ;  
Accours donc, viens enfin soulager ma détresse.

ALECTO

Va, Phœbos ni Pallas pour toi ne feront rien ;  
Tu ne saurais trouver nulle part de soutien ;  
Exilé de partout, sans espoir et sans joie,  
Tu deviendras bientôt l'inévitable proie  
Que prépare pour nous l'inflexible destin,  
Et ton corps tout vivant sera notre festin.

---

SCÈNE V

LES MÊMES, ATHÉNA

---

ATHÉNA

Je visitais au loin les rives du Scamandre,  
Quand un cri suppliant d'ici s'est fait entendre,  
Et j'accours aussitôt. Mais qu'est-ce que je vois ?  
Ces gens, sans m'effrayer, m'étonnent toutefois.

Qui donc sont-ils ? C'est à vous tous que je m'adresse.  
Quel est cet homme qui m'invoque en sa détresse ?  
Et vous, spectres vivants aux traits surnaturels,  
Vous qu'on ne vit jamais parmi les immortels,  
Et qui n'avez pas même une figure humaine ?

ALECTO

Sache donc notre race, et ce qui nous amène.  
Nous sommes les enfants de la lugubre Nuit ;  
Devant nous l'assassin terrifié s'enfuit.

ATHÉNA

Combien de temps, dis-moi, dure cette poursuite ?

ALECTO

Le terme est en un lieu d'où la joie est proscrite.

ATHÉNA

Et voilà pour l'instant l'homme que vous chassez ?

ALECTO

Oui, car il a tué sa mère.

ATHÉNA

Et vous pensez

Que rien n'avait rendu ce meurtre nécessaire ?

ALECTO

Qui donc peut obliger à tuer une mère ?

ATHÉNA, à Oreste

Tu l'entends ? A ton tour, étranger, réponds-leur.  
Dis-moi quel est ton nom, apprends-moi ton malheur ;

Disculpe-toi d'un tel forfait, car je suppose  
Que la croyance en la justice de ta cause  
Est la seule raison qui t'a conduit ici.

ORESTE

Rassure-toi, déesse : en l'embrassant ainsi,  
Je n'ai pas profané ton image sacrée ;  
J'ai lavé dès longtemps la souillure exécrée ;  
D'autres temples ont vu mes expiations ;  
J'ai fait le sacrifice et les ablutions ;  
Et le sang répandu n'a pas laissé de trace.  
Et maintenant connais ma patrie et ma race.  
Je naquis en Argos ; mon père, Agamemnon,  
T'est connu : roi des nefs, il illustra son nom  
Le jour où par ton aide Ilion fut sa proie.  
Or il est mort sans gloire à son retour de Troie :  
Traîtreusement ma mère, ô honte, l'a frappé !  
Dans un filet infâme il fut enveloppé.  
Une baignoire, hélas ! vit cette boucherie !  
Moi, j'étais en exil. Rentré dans ma patrie,  
Oui, j'ai tué ma mère, et ne le nierai pas,  
Car d'un père adoré j'ai vengé le trépas.  
D'ailleurs j'eus dans ce meurtre Apollon pour complice :  
Mes remords, disait-il, me mettraient au supplice,  
Si je ne châtais les auteurs du forfait.  
Décide après cela si j'ai bien ou mal fait :  
J'accepte, quel qu'il soit, l'effet de ta sentence.

ATHÉNA

J'estime que l'affaire est de trop d'importance  
Pour que j'en prenne ainsi le jugement sur moi.  
Tu t'es purifié comme le veut la loi,  
Avant que de chercher dans mon temple un asile ;  
Je n'ai donc pas le droit de te fermer ma ville :

Étant pur tu ne peux rien profaner chez nous.  
Mais celles-ci, comment apaiser leur courroux ?  
Car si l'événement à leurs vœux est contraire,  
Elles vont en partant jeter sur cette terre  
Un horrible venin qui nous empesteraït.  
Puisqu'il faut cependant prononcer un arrêt,  
Je vais donc établir, afin qu'il en décide,  
Un tribunal sacré, juge de l'homicide,  
Et de qui les arrêts, toujours pleins d'équité,  
Resteront à jamais l'honneur de la cité.

Elle sort.

ALECTO

Ah ! s'il faut qu'une loi nouvelle s'établisse,  
Si pour un parricide il n'est plus de supplice,  
L'homme est encouragé par le crime impuni,  
La justice et le droit sont morts, tout est fini ;  
Et les fils, à l'abri de nos regards sévères,  
Égorgeront sans peur les pères et les mères.

Au son de la trompette, le peuple se rassemble peu à peu.

---

## SCÈNE VI

LES MÊMES, APOLLON, JUGES, PEUPLE

---

ATHÉNA

Avant de prononcer pour la première fois  
Sur le sang répandu, peuple, écoute ma voix.  
Je fonde pour jamais ce tribunal auguste :  
Rempart de la patrie et bouclier du juste,

Vénérable et sévère, incorruptible et fort,  
Gardien toujours debout lorsque la cité dort,  
Tel enfin que jamais on n'en a vu sur terre,  
Tel est dès aujourd'hui l'Aréopage austère.  
Peuple, c'est devant lui qu'Oreste comparait :  
Qu'il tranche le débat et prononce l'arrêt !

ALECTO

Mais toi, Phœbos, va-t-en ! Ici que viens-tu faire ?  
Tu n'as pas à jouer de rôle en cette affaire ?

APOLLON

Si fait : je suis témoin et je viens comme tel.  
Cet homme s'est assis au pied de mon autel,  
Suppliant, et je l'ai purifié ; j'estime  
Que je suis d'autre part complice de son crime :  
C'est donc aussi sur moi qu'il faudra prononcer.

ATHÉNA

Aux Érinyes.

Soit. J'ouvre les débats. A vous de commencer.

ALECTO, à Oreste.

Réponds-moi : n'es-tu pas meurtrier de ta mère ?

ORESTE

Certes, je l'ai tuée et n'en fais pas mystère.

ALECTO

A quels commandements as-tu donc obéi ?

ORESTE

Aux ordres d'Apollon, qui ne m'a pas trahi.

ALECTO

Donc Apollon t'a fait assassiner ta mère !

ORESTE

Oui. Elle avait tué son époux et mon père.

ALECTO

Son trépas a payé tout ce qu'elle devait.

ORESTE

L'avez-vous poursuivie alors qu'elle vivait ?

ALECTO

Ils n'avaient pas tous deux même sang dans les veines.

ORESTE

Celui que j'ai versé coule-t-il dans les mienhès ?

ALECTO

Voudrais-tu renier, toi, le sang maternel ?  
Ce sang ne t'a-t-il pas nourri, fils criminel ?

ORESTE

Phœbos, j'invoque ici ton témoignage auguste ;  
Parle pour moi ; dis-nous si ce meurtre fut juste.  
Je l'ai commis, c'est vrai, je n'en disconviens pas :  
Mais avais-je le droit d'infliger le trépas ?  
Tes paroles seront ma défense : prononce.

APOLLON

Aux juges d'Athéna voici donc ma réponse :  
Je déclare qu'Oreste a tué justement ;  
Croyez-en Loxias, car jamais il ne ment ;

De mon temple jamais parole n'est sortie  
Que Zeus même, le roi des dieux, n'ait garantie :  
Hommes, femmes, cités, l'ont éprouvé toujours.  
Vous jugerez par là du poids de mes discours,  
Et vous vous soumettez aux ordres de mon père :  
Contre lui, nul serment ne prévaut sur la terre.

ALECTO

Ainsi c'est Zeus, dis-tu ? Zeus avait ordonné  
Qu'Oreste, pour venger son père assassiné,  
Mépriserait les droits d'une mère ?

APOLLON

Mais elle,  
N'a-t-elle pas été cent fois plus criminelle ?  
Un guerrier généreux, aimé de Zeus, un roi,  
Succomber sous les coups d'une femme sans foi !  
S'il était mort, au moins, percé du trait rapide  
Que lance vaillamment l'amazone intrépide !  
P'as même ! Ecoute-moi, Pallas, et vous aussi,  
Juges, que la déesse a rassemblés ici.  
En vainqueur triomphant il rentrait dans sa ville ;  
Sa femme, le trompant par un accueil servile,  
Le conduisit au bain ; puis, le bain terminé,  
Comme il allait sortir, il fut emprisonné  
Dans le filet brodé d'un voile sans issue,  
Puis égorgé : telle est la mort qu'il a reçue,  
Lui, le chef des vaisseaux, lui, le guerrier parfait.  
Eh bien ! que pensez-vous, juges, d'un tel forfait ?

ALECTO

Ainsi ce misérable, ayant tué sa mère,  
Habiterait en paix la demeure d'un père ?



A quels autels publics serait-il donc admis ?  
Où donc trouverait-il des hôtes, des amis,  
Prêts à s'unir à lui pour faire un sacrifice ?

APOLLON

Je ne dis plus qu'un mot pour obtenir justice.  
La femme, que l'on tient pour mère, assurément  
Ne saurait l'être ; elle est nourrice seulement  
Du germe qui lui fut confié par le père.  
Le mâle donne seul la vie, et pour la mère,  
Tout ce qu'elle peut faire est de la conserver,  
S'il plaît aux dieux. Un fait suffit à le prouver,  
C'est qu'on peut engendrer sans l'aide d'une femme :

*Il montre Athéna.*

Vois Pallas, à qui Zeus donna la vie et l'âme ;  
Trop belle pour qu'un sein pût jamais l'enfermer,  
Le roi des dieux tout seul se plut à la former.

ATHÉNA

Il serait superflu d'en dire davantage.  
Juges, vous savez tout : donnez votre suffrage.

*Des serviteurs passent entre les rangs des juges et recueillent les suffrages.*

ALECTO

Songez-y : pour ce sol nous sommes un danger :  
Juges, gardez-vous bien d'oser nous outrager.

APOLLON

Mes oracles sont saints, venant de Zeus, mon père,  
Juges, vous n'allez pas les démentir, j'espère.

TISIPHONE

Ce sont des mots ; mais si la victoire est pour vous,  
Ce pays sentira l'effet de mon courroux.

APOLLON

Oui, nous vaincrons ; pourtant, soyez-en bien certaines,  
Votre venin sera sans force contre Athènes.

MÉGÈRE

Il te plaît, jeune dieu, d'insulter les anciens !  
Jusqu'à ce que l'arrêt soit rendu, je m'abstiens ;  
Mais après, je saurai ce qu'il me reste à faire.

ATHÉNA

Les suffrages étant recueillis, on lui présente l'urne.

Il m'appartient à moi de voter la dernière,  
Et je vote en faveur d'Oreste ; car pour moi,  
La femme qui tua son époux et son roi  
M'importe fort peu ; donc, même en cas de partage,  
Je veux qu'Oreste encor conserve l'avantage.  
Et maintenant il faut vider l'urne et compter.

On exécute l'ordre d'Athéna.

ORESTE

O Phœbos Apollon, qui donc va l'emporter ?

ALECTO

O Nuit, ma mère, vois le combat qu'on nous livre !

ORESTE

Je vais savoir enfin s'il faut mourir ou vivre.

ATHÉNA

Les suffrages comptés sont égaux des deux parts.  
Oreste, je t'absous : lève-toi donc, et pars.

ORESTE

Pallas, tu fais revivre une race flétrie ;  
A l'exilé maudit tu rends une patrie ;  
Chacun dira qu'heureux entre tous les mortels,  
J'ai reconquis mes droits et les biens paternels,  
Grâce à Pallas, grâce à Phœbos, grâce à Zeus même,  
Qui soumet l'univers à son pouvoir suprême.  
Oui, d'un père égorgé Zeus lui-même eut pitié ;  
Contre les noires sœurs il fut mon allié,  
Et me sauva. Je m'en vais donc dans ma patrie,  
O Pallas, et je jure à ta ville chérie  
Qu'à l'avenir jamais aucun prince argien  
N'apportera la guerre au peuple athénien.  
Adieu. Puisse ton peuple, à jamais invincible,  
Frapper ses ennemis d'un choc irrésistible,  
Et de tous les dangers sortir victorieux !

ALECTO

Ah ! c'est ainsi que vous traitez les anciens dieux,  
Dieux nouveaux ! vous foulez aux pieds les lois antiques,  
Et vous nous dépouillez de nos droits authentiques !  
C'est bien ! Puisque à ce point nos honneurs sont trahis,  
Nous allons distiller sur ce triste pays  
Goutte à goutte le noir poison de notre bile,  
Et nous le changerons en un désert stérile.

ATHÉNA

Ne vous irritez pas, déesses, croyez-moi.  
On n'a pas de mépris pour votre antique loi,  
Puisque vous avez eu nombre égal de suffrages ;  
Mais Zeus avait donné d'éclatants témoignages ;  
Par son oracle même il dictait notre arrêt :  
Oreste au châtement devait être soustrait.

Ne haïssez donc pas les gens de cette terre,  
N'appesantissez pas sur eux votre colère,  
Ne lancez pas contre eux cet infernal poison  
Qui ronge et fait périr les fruits et la moisson ;  
Et moi, je vous promets en échange un asile,  
Un temple souterrain consacré par la ville,  
Et des autels chargés d'offrandes et de mets,  
Qui seront honorés par mon peuple à jamais.

---



## PRÉFACE

---

*« L'Histoire ne dit pas : je suis la fiction ; elle dit : je suis la vérité. Imaginez un père sage, grave, aimé, respecté de ses enfants, qui, voulant les instruire, les rassemble et leur dit : je vais vous compter ce que mon aïeul, ce que mon père ont fait, ce que j'ai fait moi-même pour conduire où elles en sont la fortune et la dignité de notre famille. Je vais vous conter leurs bonnes actions, leurs fautes, leurs erreurs, tout enfin pour vous éclairer, vous instruire et vous mettre dans la voie du bien-être et de l'honneur. Tous les enfants sont réunis, ils écoutent avec un silence religieux ; comprenez-vous ce père enjolivant ses récits, les altérant sciemment, et donnant à ces enfants qui lui sont si chers une fausse idée des affaires, des peines et des plaisirs de la vie ? L'Histoire c'est ce père instruisant ses enfants. »*

*Ainsi parle A. Thiers dans sa Préface du Consulat et de l'Empire. J'ai reproduit cette définition car elle est bien celle que se fait de l'Histoire tout esprit qui la comprend dans son véritable sens.*

*C'est imbu des principes si vrais, énoncés dans ces quelques lignes, que je viens présenter au lecteur cet essai historique sur M. Chardon de Courcelle, dont les services éminents ont été d'une si grande utilité à la Marine et à la ville de Brest.*

*Cet essai historique est plutôt un travail de compilation. Pendant longtemps j'avais, comme tant d'autres, parcouru d'un œil distrait la liste des noms des médecins qui ont honoré le corps de santé de la marine, noms qui, sont inscrits en lettres d'or dans l'amphithéâtre des cours de l'Ecole de Médecine Navale.*

*Le nom de Chardon de Courcelle n'avait pas attiré mon attention, mais plus tard, lorsque, poussé par ma passion pour l'histoire de ma ville natale, berceau de notre Marine nationale, j'ai étudié ses moments de gloire et ses jours d'angoisse, j'ai vu le rôle remarquable qu'avait joué ce médecin éminent, tant au point de vue de l'hygiène navale qu'au point de vue de son dévouement à la cause de l'humanité. Je n'ai pu me défendre de la curiosité de rechercher le détail de ses travaux et de ses actes de dévouement.*

*Ces recherches, qui étaient laborieuses, me faisaient découvrir chaque jour de nouveaux droits de M. Chardon de Courcelle à la reconnaissance de la Médecine navale et de la cité brestoise. Aussi, pour écrire l'histoire de ses actes publics, j'ai préféré livrer au lecteur le faisceau des documents officiels qui concernent ce vrai fondateur de l'Ecole d'Anatomie et de Chirurgie de Brest.*

*Par ces documents, on verra que ce n'est pas un panégyrique mais bien une histoire que j'ai voulu mettre sous les yeux du lecteur.*

*Je me suis étendu à dessein sur la terrible épidémie qui ravagea Brest de novembre 1757 à mars 1758; j'ai donné à sa description une ampleur qui lui fait occuper une grande partie de ce travail, car c'est dans ce moment de calamité publique que le Premier Médecin de la*

*Marine se montra ce qu'il était réellement : un savant, un hygiéniste, un modeste et un brave.*

*Des voix plus autorisées que la mienne ont proclamé la vie de travail et de dévouement de Chardon de Courcelle. Amédée Lefèvre et Fonssagrive ont tous deux, avec leur grande autorité, décerné à ce médecin la récompense qu'il méritait.*

*Que ma faible voix, que ma plume novice vienne rappeler à mes anciens et à mes camarades de l'Ecole de Brest, ainsi qu'à mes concitoyens, que parmi les véritables bienfaiteurs de Brest on doit placer, dans un rang des plus honorables, le Premier Médecin de la Marine Etienne Chardon de Courcelle !*

P. KEISSER.

---





ÉTUDE HISTORIQUE  
SUR  
CHARDON DE COURCELLE  
1<sup>er</sup> MÉDECIN DU PORT DE BREST

(1741-1775)

---

CHAPITRE I

(1740-1746)

Le 30 janvier 1740, M. de Maurepas, ministre de la marine, approuvait le règlement de l'Ecole d'Anatomie et de Chirurgie de Brest.

Le projet de ce règlement avait été envoyé au ministre le 11 septembre 1739; la partie relative aux études avait été rédigée par M. Pépin, 1<sup>er</sup> médecin de la marine, et celle relative à la discipline, à laquelle le personnel devait être soumis, avait été préparée par l'intendant M. Bigot de la Mothe. (1)

M. Pépin avait représenté : que pour maintenir la discipline parmi les jeunes chirurgiens, rendre leur position plus stable, et les empêcher, à leur retour de la mer, d'aller chercher ailleurs les moyens d'existence, il con-

---

(1) Jacques Bigot de la Mothe, intendant du 6 ou 1<sup>er</sup> juin 1736; retiré le 1<sup>er</sup> avril 1749, mort à Brest le 15 novembre 1753, à 84 ans, inhumé à l'église de Saint-Louis, chapelle de Sainte-Marguerite, où était l'enfeu de sa famille. (Guichon de Grandpont).

viendrait d'en entretenir huit à 15 livres par mois, quatre à 12 et quatre à 8 avec la ration, indépendamment de quatre apprentis à la ration simple. Le ministre décida que le nombre des seconds, aides et élèves-chirurgiens serait de 31, nourris et logés sous la surveillance d'un prévôt. (Levot).

La direction entre les mains de M. Pépin manquait de fermeté ; les progrès des élèves étaient peu sensibles, le ministre en écrivit à l'intendant :

« 21 mai 1741.

» Je ne puis attribuer le manque de progrès qu'au défaut d'attention du sieur Pépin, et comme j'ai à cœur de faire fleurir cette école à l'instar de celle de Rochefort, j'ai pris la résolution d'en confier la direction au sieur Aubert, sachant d'ailleurs qu'il s'est occupé particulièrement d'anatomie et qu'il fait de fréquentes dissections.

» Le Roy a approuvé la proposition que je lui ai faite ; ainsi mettez le sieur Aubert en possession de la direction de l'Ecole en lui faisant connaître que j'élève de 400 à 600 livres la gratification dont il jouissait. » (1)

M. Aubert mourut au commencement de 1742.

Le choix du ministre se porta alors sur M. Chardon de Courcelle, né à Reims en 1705, bachelier de la Faculté de Médecine de Paris (1741), membre correspondant de l'Académie des Sciences (1742).

Le 17 juin, M. de Maurepas en avertissait l'intendant par la lettre suivante :

« J'ay procuré, Monsieur, au sieur Chardon de Cour-

---

(1) Archives de l'intendance du port de Brest.

celle, la place de second médecin de la marine à la place du sieur Aubert et vous l'employerez en conséquence dans l'état du port aux appointements de 1800 livres.

» C'est un habile homme qui a pratiqué pendant 12 ans la médecine et la chirurgie sous les plus habiles médecins de Paris. C'est luy qui a fait paroistre les 3 premiers volumes de Monsieur Geffroy sur la matière médicale. (1)

» Signé : MAUREPAS. »

Le premier médecin Pépin avait consenti à abandonner une position où il avait été plutôt un embarras qu'une utilité.

Son successeur l'occupa aussitôt et, dit A. Lefèvre (2), le 15 juillet 1742 le ministre approuva, dans les termes suivants, le changement qui venait d'avoir lieu :

« Je suis bien aise que Monsieur Pépin se soit démis de la direction de l'Ecole d'Anatomie; il doit la laisser entièrement à Monsieur de Courcelle. Les leçons et instructions doivent être faites par un seul individu et rouler sur les mêmes principes. La moindre différence dans le mode d'enseignement jetterait du trouble dans l'esprit des élèves et reculerait les progrès de l'Ecole.

» Monsieur Pépin pourra faire un cours solennel s'il le juge à propos, mais il ne faut pas qu'il en fasse usage ni qu'il donne lieu à quelque discussion, ce qui m'obligerait à lui retirer ce titre honoraire que je veux bien lui laisser. Voilà ce que je vous prie de lui expliquer en

---

(1) Archives de l'intendance.

(2) Amédée Lefèvre, *Histoire du Service de Santé de la Marine*.

particulier pour prévenir toute difficulté sur l'administration de l'Ecole. »

M. Pépin, continue A. Lefèvre, se soumit à ces rudes conditions ; il resta chargé du service de premier médecin jusqu'à sa mort, qui arriva en 1752, époque à laquelle M. de Courcelle lui succéda définitivement.

En fait, ce dernier fut dès lors considéré comme la première autorité médicale ; c'est à son expérience que l'on avait recours toutes les fois qu'il s'agissait d'éclairer l'administration.

Les travaux d'anatomie l'attiraient surtout et il se livrait avec passion tant à son étude qu'à l'enseignement qu'il en faisait à ses élèves avec une clarté remarquable.

En 1743, à l'Académie des Sciences, la communication suivante sur « un muscle singulier » était faite en son nom : (1)

« Monsieur de Courcelle, médecin de la marine à Brest et correspondant de l'Académie a fait part à Monsieur du Hamel (2) d'une variété singulière qu'il a rencontrée dans l'un des 3 cadavres qu'il a disséqués.

» C'est un muscle bien distingué du cubital interne, du radial interne et du long Palmaire, qui a son attache par un tendon grêle au bord inférieur du condyle interne

---

(1) *Mémoires de l'Académie des Sciences*, 1743.

(2) Du Hamel du Monceau, inspecteur de la marine, botaniste et agronome, né à Paris en 1700, mort dans cette ville le 13 août 1781. Membre de l'Académie des Sciences en 1728, il fut membre fondateur de l'Académie de Marine. Auteur de nombreux ouvrages techniques de marine, il a laissé un traité sur les « Moyens de conserver la santé aux équipages des vaisseaux (1752). »

*Gloires Maritimes de la France.* (Levot).

de l'humérus. Il descend le long de la partie interne de l'avant-bras et il est presque entièrement uni avec le sublime Fléchisseur des doigts.

» Arrivé à la partie inférieure de l'avant-bras et à son passage sur le ligament annulaire interne et commun, il souffre une diminution considérable dans ses fibres qui se resserrent et forment une espèce de tendon continu jusqu'à un autre corps charnu assez considérable.

» Ce deuxième corps va s'insérer, par un petit tendon, à la face interne de la base de la première phalange du petit doigt en traversant le muscle hypothenar, duquel il reçoit quelques fibres, il en reçoit aussi quelques-uns du Palmaire.

» Ce muscle est un nouveau digastrique qui, par sa situation et par ses attaches, ne peut avoir d'autre fonction que celle de fléchisseur du petit doigt.

» Monsieur de Courcelle ne l'a pas trouvé dans les deux autres cadavres.

» Les gens de l'art, pour qui nous venons de rapporter cette singularité sans nous écarter des termes de l'observateur, seront à portée de vérifier jusqu'à quel point elle mérite ce nom. »

Les élèves, dont cette partie des études médicales avait été fort négligée, suivaient, avec un intérêt toujours croissant, les leçons du maître et chaque jour on pouvait constater de grands progrès de leur part. Aussi, le 16 mai, le ministre exprimait-il sa satisfaction dans la lettre ci-jointe adressée à M. Bigot de la Mothe, qui le tenait au courant de tout ce qui touchait à cette école à laquelle il portait, lui aussi, un intérêt particulier.

« 16 mai 1745.

» Je suis fort aise des témoignages avantageux que vous me rendez du succès du cours d'anatomie qu'a tenu Monsieur de Courcelle. Je ne puis que lui sçavoir beaucoup de gré et au Sieur Dupré, démonstrateur, des soins qu'ils se sont donnés pour l'instruction des jeunes chirurgiens.

» Signé : MAUREPAS. » (1)

A cette époque, une épidémie terrible ravageait à Rochefort l'escadre de Provence commandée par le chevalier de Piosins. Cette épidémie de scorbut et de typhus tenait à la mauvaise alimentation, à l'aération défectueuse et à l'encombrement des vaisseaux.

Au commencement de l'année 1746, le ministre donna l'ordre de préparer une escadre qui devait partir le plus promptement possible à destination de l'Amérique du Nord, pour reprendre le Cap-Breton, que les Anglais venaient de nous enlever. Cette escadre était mise sous les ordres de M. le duc d'Anville, que les officiers de la marine appelaient un « intru », parce qu'il n'avait pas passé par les premiers grades (2).

Le 2 février 1746, M. de Courcelle était prévenu par l'intendant que le ministre le destinait à embarquer sur cette escadre en qualité de médecin en chef.

M. Bigot de la Mothe le priait en même temps

---

(1) Archives de l'intendance.

(2) *Espion anglais* ou Correspondance secrète entre Milord All Eye (Tout œil) et Milord All Ear (Tout oreille).

*Singula quæque notando* (Horace).

A Londres, chez John Adamson, 1784.

« d'avancer l'état de tous les remèdes nécessaires pour l'état de cet hôpital. »

M. de Courcelle répondit qu'on « en avait déjà une grande partie dans l'apothicairerie du port. »

La flûte *le Prince d'Orange*, qui avait été destinée au début pour servir d'hôpital, reçut, par dépêche du 26 janvier 1746, expédiée de Marly, l'ordre de rallier Rochefort et la même dépêche prescrivait d'affecter à cet usage d'hôpital le vaisseau le *Mercur*.

« Ce vaisseau, y était-il dit (1), n'emportera point de canons à sa première batterie, et en portera seulement 24 dont 20 de 12 ou de 8 au deffault des premiers sur sa deuxième batterie et les 4 restant sur le gaillard d'arrière.

» A l'égard de son équipage, il faudra qu'il soit de 40 hommes au delà de ce qui estoit destiné au *Prince d'Orange*, et il sera de 120 officiers-mariniers et matelots, 20 soldats et 10 mousles.

» Monsieur de Courcelle s'embarquera sur ce vaisseau, et il est nécessaire que vous lui demandiez à l'avance l'état de ce qu'il lui faudra pour l'hôpital, afin que rien ne manque lors du départ. Je vous ferai passer, le plus tôt qu'il sera possible, les caisses de chirurgie et instruments que vous demandez. »

La sollicitude du ministre était grande pour l'armement du *Mercur* car, de Versailles, il écrivait le 21 février à l'intendant (2) :

« ... Quant au vaisseau le *Mercur*, il paroist néces-

---

(1) et (2) Archives de l'intendance.



saire d'y embarquer deux fois autant de remèdes qu'il y en aura à bord de toute l'escadre ; ce qui fait une augmentation du double, tant en remèdes, lits et ustensiles, que ce que vous avez réglé et j'espère que cet arrangement pourra être suivi à temps à l'égard des lits ; la plus grande partie devra estre embarquée comme provision seulement et il faudra y joindre une grande tente d'hôpital pour en établir une à terre en cas de besoin.

» Signé : MAUREPAS. »

Si, au point de vue médical, l'escadre du duc d'Anville était bien pourvue de médecins et de médicaments, car tout avait été examiné par M. de Courcelle avec tous les soins désirables, le personnel ecclésiastique laissait à désirer d'après la lettre de l'intendant au ministre du 27 avril 1746. (1)

« Le Père Recteur des jésuites (2) a effectivement

---

(1) Archives de l'intendance.

(2) Les jésuites s'établirent à Brest en 1683, ils fournissaient des aumôniers aux vaisseaux, aux gardes de la marine et à l'hôpital.

Un séminaire fut établi en 1685 à la suite d'une convention entre Colbert et le P. Lachaise, leur supérieur général. Ce séminaire devait comprendre un supérieur, un instructeur ou confesseur des aumôniers, lequel ferait des conférences, deux Pères enseignant la théologie et la morale, quatre missionnaires chargés de catéchiser les gardes, les soldats, les matelots, de prêcher dans la ville en français et en breton, de visiter les malades, de confesser, de faire des missions sur les vaisseaux, avant leur départ et à leur retour, enfin un procureur et trois frères, chargés de l'administration du temporel.

Le séminaire, déclaré plus tard de fondation royale, obtint à ce titre les franchises et immunités d'usage en pareil cas, notamment le privilège de s'approvisionner de quinze ton-

trouvé des aumôniers pour tous les vaisseaux, mais Monseigneur le duc d'Anville renvoya à terre hier au soir celui qui avait été nommé pour la *Parfaite*, lequel, par sa conduite, ne convient pas qu'il fasse la campagne. Je l'ai fait sçavoir à Monsieur le Recteur qui m'a répondu estre dans l'impossibilité de le remplacer. Certainement il a fait son possible pour avoir de bons prestres, difficilement il peut y réussir dans ce pays où le défaut principal est la boisson ; quand l'escadre sera à l'isle d'Aix, Monsieur Lebrun trouvera peut-être à le remplacer.

» Signé : BIGOT DE LA MOTHE. »

C'est dans le rapport que M. de Courcelle adressa au ministre et dont une copie a été déposée à la bibliothèque de l'hôpital maritime par ordre de M. le directeur Am. Lefèvre, que nous prenons les détails suivants relatifs à cette désastreuse expédition.

L'escadre se rendit à l'île d'Aix, il y eut peu de malades pendant cette traversée qui se fit par beau temps. Une fois au mouillage, on dressa des tentes pour les malades dont le nombre augmenta alors considérablement. On y eut couramment deux à trois cents malades (rhumes de poitrine, pleurésies, fièvres intermittentes,

---

neaux de vin, exempts de tous droits. Les intendants, les commandants de vaisseaux et les médecins de l'hôpital n'avaient aucune autorité sur les aumôniers que le supérieur avait seul le droit d'embarquer ou de débarquer, sans que nul y put mettre obstacle, sur un simple billet signé de lui, et qui, nantis des clés de l'infirmérie, de l'hôpital, devaient y être soignés gratuitement.

Les jésuites furent supprimés à Brest en 1762.

P. LEVOT.

épidémiques dans la saison et dans la région, maladies vénériennes dont étaient infestées les troupes de terre).

Quoique les maladies ne fussent pas dangereuses, tout le monde à peu près passa par l'hôpital, le vin et l'eau-de-vie en furent cause. Toutes les maisons étaient transformées en cabaret et, malgré la surveillance, les malades se levaient pour aller boire. C'est l'eau-de-vie qui tua presque tous ceux qui moururent.

Au départ de l'île d'Aix, on trouva des vents contraires dans le golfe ; quelques atteintes de scorbut furent constatées, mais, aux approches des Açores, les équipages de presque tous les vaisseaux furent pris de fièvres putrides malignes et vermineuses. Ces fièvres, dont Monsieur de Courcelle donne une longue description, n'étaient autre chose que le typhus frappant sur des scorbutiques et des sujets débilités, attaquant indistinctement les soldats de terre, de mer et les matelots.

Les navires les plus atteints furent l'*Ardent*, le *Mars*, le *Diamant*, la *Renommée*, la *Parfaite* et le *Mercur*e où se trouvait le médecin en chef.

Le temps de la convalescence était celui où il était le plus difficile de les contenir, ils avaient appétit et il était dangereux de les satisfaire. Des camarades leur apportaient à boire et à manger en contrebande, de sorte qu'il arrivait fréquemment des accidents même mortels chez les convalescents.

On fut obligé de rationner d'eau, au bout de la traversée on était à une chopine d'eau par jour. (1)

La viande fraîche fut retranchée des tables et conservée

---

(1) La chopine était de 0 l. 465609 (Larousse).

pour le bouillon des malades, il ne fut plus délivré que de la viande salée.

Le beurre vint à manquer et le médecin en chef dut provoquer un ordre pour en prendre quelques pots sur un navire de transport.

Les farines étaient gâtées et pourries, le pain devenait, de ce fait, plutôt mauvais comme aliment ; c'est avec peine qu'on pût obtenir d'en prendre à bord du *Fleury* une trentaine de quintaux ; ce navire, armé à Lorient, avait de la farine excellente, tandis que les farines de Rochefort et de Brest étaient totalement gâtées et ressemblaient à de la chaux ; il en fut de même du biscuit dont le *Fleury* délivra également une trentaine de quintaux.

Les salaisons étaient aussi de très mauvaise qualité ; quant aux légumes, ils étaient si mauvais, qu'il fallut les jeter à la mer.

Ces mauvais vivres étaient la cause des maladies des soldats et des équipages, car le bataillon de Fontenay, embarqué à Lorient où le biscuit et les vivres avaient été fournis de très bonne qualité, arriva à destination avec très peu de malades, malgré la longueur de la traversée, et ce ne fut qu'en arrivant à terre que la maladie les gagna lorsque les bons vivres leur manquèrent.

Ces malades ne pouvaient guérir complètement à la mer, et M. de Courcelle comptait beaucoup pour leur rétablissement complet sur l'arrivée à Chibouquetou (1).

---

(1) Chibouquetou ou Chibouctou est le nom de l'ancien port d'Halifax qui ne se trouve plus sur les cartes ni dans les géographies nouvelles. Malte-Brun et Balbi ne le mentionnent même pas à propos d'Halifax, chef-lieu de la Nou-

Je laisse la parole à M. de Courcelle au rapport duquel j'emprunte la longue citation suivante. Ce serait dommage de la raccourcir, l'analyser ! Ce serait en perdre la valeur !

« Arrivé à Chibouctou, je comptais que nos malades s'y rétabliraient. Mais le scorbut y fit des progrès rapides et s'y déclara avec les accidents les plus fâcheux.

» J'avais ouï vanter beaucoup une espèce de bière qu'on fait au Canada avec de la mélasse et l'épinette ou sapinette, connue des botanistes sous le nom d'*abies pectinatis foliis, conis parvis-subrotundis Pluknetii*. Tout le monde me parlait de cette boisson comme d'un spécifique remarquable pour le scorbut.

---

velle-Ecosse. Le *Dictionnaire universel de la géographie maritime*, traduit de l'anglais par de Grandpré, Paris 1803, en parle ainsi :

« Chibouctou, port sur la côte de la Nouvelle-Ecosse. C'est un superbe port qui conduit à Halifax. Son entrée est au sud, auprès du cap Saint-André. Dans le nord-est de cette entrée se trouve le cap de Cornwallis. Il y a entre elle et la côte du sud-ouest un passage assez profond pour les plus gros vaisseaux.

» Au nord de l'île Cornwallis se trouve l'île de Saint-Georges, à l'ouest de laquelle la rivière a un quart de lieue de large.

La rivière Sandwich est à bâbord en entrant, presque à l'ouest de la pointe nord-ouest de l'île Cornwallis.

De la pointe de l'est de cette rivière, il se projette à l'est sur un banc de sable, sur lequel il n'y a que quatre à cinq brasses d'eau et au nord de ce banc se trouve le haut-fond espagnol, à peu près à une demi-lieue au sud de la ville d'Halifax. Cette ville est située par 24° 39' nord et 65° 52' à l'ouest de Paris.

(Carte à grand point du dépôt de la marine. Ordre de Sartine).

Notes et pièces justificatives du tome iv de l'*Histoire maritime de France*, de Léon Guérin (1850).

» Monsieur de la Jonquière, qui était devenu commandant par la démission de Monsieur d'Estournel (remplaçant de Monsieur le duc d'Anville, décédé d'une apoplexie cérébrale), m'assura qu'il avait vu au Canada des équipages pourris du scorbut se rétablir en moins de quinze jours. Je ne perdis pas de temps à en faire faire. Nous avions à bord du *Mercure* des officiers qui avaient fait la pêche à la morue et qui en savaient la façon, tous les vaisseaux en firent aussi en abondance.

» L'épinette est très commune à Chibouquetou et il n'en coûtait que la façon.

» Il en fut fait une quantité prodigieuse, on la donnait à discrétion à tout le monde, sains et malades ; je n'en ai pas vu les effets merveilleux que l'on en avait promis. Cette bière n'a soulagé personne, elle n'a point empêché les progrès ni l'étendue du mal. Je ne voudrais cependant pas nier qu'elle n'ait été salulaire en d'autres circonstances, lorsqu'elle a été accompagnée de bons vivres, d'un bon air et de rafraîchissements, nous n'avions malheureusement rien de tout cela : nous n'avions que de très mauvais pain, peu de viande fraîche, point de légumes et nos malades occupaient un lieu malsain.

» Cependant, il se présenta un particulier qui avait demeuré longtemps à Louisbourg et qui se vanta d'avoir un remède immanquable contre le scorbut, promettant de rétablir nos malades en moins de huit jours.

» Il trouva le moyen de pénétrer jusqu'auprès de Monsieur de la Jonquière qui m'en parla. Je lui représentai que personne ne souhaitait plus que moi l'accomplissement de sa promesse, mais que je n'osais y compter. Je descendis à terre, et, ayant rencontré cet homme, il

me dit que ce remède n'était autre qu'une racine qu'il ne voulut pas me nommer. Lui ayant demandé à la voir, il m'en tira de sa poche.

» Dès que je l'eus vue, je reconnus que c'était la racine de *l'iris palustris urtica*, qui n'est pas rare dans ce pays-là. Il n'en convint pas tout d'abord, mais ayant fait quelques pas, quand je rencontrai cette plante, j'en arrachai un pied et lui ayant démontré que la racine que je tenais à la main était parfaitement la même que celle qu'il m'avait fait voir, il ne put en disconvenir. Je lui objectai que cette racine était un purgatif, âcre et violent, dont on se sert en Europe pour purger les hydropiques et que bien loin de rétablir nos malades, je croyais son remède très pernicieux, qu'il causerait des flux de sang qui emporteraient ceux qui en feraient usage. J'avais d'autant lieu de penser ainsi, que tous finissaient par le flux de sang. Cette racine est fort âcre et très irritante, et lorsqu'on en mâchait la valeur de deux ou trois grains sans avaler la salive, on sentait dans le moment un feu au gosier que rien ne pouvait éteindre et dont les impressions duraient longtemps après.

» J'en rendis compte à Monsieur de la Jonquière et je ne lui dissimulai pas ce que je pensais de ce remède ; l'envie qu'il avait eue de voir nos malades rétablis lui fit ajouter foi trop légèrement aux promesses d'un charlatan qui ne risquait rien et ne cherchait qu'à tirer de l'argent. Il me répondit que les mêmes plantes dans différents climats avaient des propriétés différentes, que cet aventurier avait l'expérience pour lui et qu'il voulait que l'on fit usage de son remède.

» La dose de cette racine était environ une once et

demie, car il ne pesait pas; on la coupait par petites rouelles et on la faisait infuser la nuit dans une demi-chopine de vin blanc que l'on faisait boire aux malades tous les deux jours.

» Pendant que cet homme administrait lui-même son remède dans la tente du *Northumberland* et dans d'autres hôpitaux, j'en faisais prendre de mon côté à des malades forts et robustes qui étaient enflés depuis la tête jusqu'aux pieds. Ce remède excitait d'abord une grande âcreté à la gorge et à l'estomac avec des tranchées violentes et il purgeait copieusement. Je ne pus en suivre les effets longtemps, parce je tombai moi-même malade de fatigue.

» Je chargeai le sieur Duval, chirurgien-major du *Northumberland*, garçon sage, intelligent et capable d'observer, d'en suivre les effets. Je ne restai pas longtemps à apprendre que ce remède, bien loin de guérir, faisait beaucoup de mal et que les effets que j'en avais appréhendé ne se vérifiaient que trop.

» On en fit néanmoins ramasser pour une somme considérable et on en employa sans succès. Tous les jours il périssait nombre de soldats et de matelots de tous les vaisseaux et aucun ne se rétablissait. Enfin il fallut partir de Chibouquetou. On fit embarquer tous les malades sur les vaisseaux à transports et on distribua sur les vaisseaux de guerre ceux qui paraissaient encore sains. On arma à la hâte et le mieux qu'on pût les navires marchands en hôpitaux, et on entassa les malades autant qu'ils en purent contenir. Etant dangereusement malade, je ne pus y donner mes soins : l'empressement que j'avais de repasser en France pour y rétablir ma santé me fit embarquer sur la *Grande-Amazone*, flûte hollandaise de



700 tonneaux qui partait pour revenir en droiture en France.

» On pourra juger du sort des autres bâtiments par ce qui arriva à celui-ci.

» On avait embarqué sur la *Grande-Amazone* 261 soldats scorbutiques, dans un état à faire compassion, avec très peu de rafraîchissements. Ces pauvres malheureux occupaient tout l'entrepont et la cale, où l'on avait établi un faux-pont avec des planches que l'on s'était contenté de placer les unes auprès des autres, sans les assujettir. Sur ce plancher mal assuré, on avait dressé des épontilles qui portaient trois étages de cadres placés les uns au-dessus des autres. Il n'y avait de distance d'un cadre à l'autre que pour y coucher un homme sans qu'il pût se mettre sur son séant; les courroirs qu'on avait laissés entre les rangs étaient si étroits qu'à peine un homme pouvait-il y passer. Cet établissement avait été fait si à la hâte et avec si peu de précautions, que deux jours après notre départ un coup de vent, que nous essayâmes, bouleversa le faux-pont, une partie des épontilles et des cadres, de sorte que les malades tombèrent les uns sur les autres et s'étouffaient.

» Ils étaient hors d'état de s'aider eux-mêmes et personne n'osait en approcher pour leur donner du secours, à cause du peu de solidité du faux-pont et du risque qu'il y avait de se blesser. Ils restèrent près de vingt-quatre heures dans ce pitoyable état, il fallut attendre que la mer fût moins agitée pour les en tirer, rétablir le faux-pont et les cadres le mieux qu'il fut possible et les y replacer, mais ce fut souvent à recommencer.

» Nous perdîmes dans ce coup de vent la meilleure et

la plus grande partie des rafraîchissements qui faisaient toute la ressource de nos malades. Nous n'avions point d'infirmiers pour les soigner, l'équipage de la flûte était trop faible, tous les jours, il en succombait quelqu'un d'infection et la puanteur était si grande que la peste se serait mise dans ce navire, si, à prix d'argent, on n'eût engagé quelques-uns de ceux qui pouvaient encore se traîner à soigner les autres et à emporter les plus grosses ordures. Encore, sur la fin, personne ne fut plus en état de faire cet office.

» Je m'étais embarqué malade sur ce bâtiment ; dès que ma santé me le permit, je descendis dans l'entrepont plutôt pour donner quelques consolations à ces pauvres malheureux que pour les soulager ; leur état était digne de pitié, quelques-uns n'avaient plus que la peau collée sur les os et ressemblaient plutôt à des spectres qu'à des hommes. Les autres étaient enflés par tout le corps, couverts d'ulcères et pleins d'eau. Leurs dents ne tenaient plus dans leurs alvéoles, les gencives étaient extraordinairement gonflées, pourries et s'en allaient en lambeaux. Il en sortait une sanie qui infectait. Tous les jours ou tous les deux jours au plus tard, il fallait les scarifier et en emporter des lambeaux considérables ; le sang leur sortait par la bouche et par le nez, sans presque pouvoir l'arrêter ; en un mot leurs corps étaient un tissu d'ulcères et de corruption. On ne pouvait les remuer qu'avec des précautions infinies à cause des syncopes fréquentes dans lesquelles ils tombaient. Ils finissaient tous par des flux de sang et ils mouraient dans des syncopes en prenant du bouillon ou en les remuant.

» Pour comble d'infortune les remèdes nous manquèrent

bientôt. La diminution des rafraîchissements nous réduisit à ne pouvoir leur donner de la soupe que deux fois par semaine et une once ou deux de viande fraîche. Les autres jours on les nourrissait avec du riz mais ils ne tardèrent pas à s'en dégoûter. Le pain frais était plus capable de leur faire du mal que du bien. Il était si mauvais qu'ils ne pouvaient en supporter l'odeur. On n'entendait du bout de l'entrepont à l'autre que des plaintes et des exécration.

» J'ai regardé comme un bonheur qu'ils fussent hors d'état de se relever, car n'ayant personne pour les contenir, il y aurait eu une révolte.

» La longueur de la traversée qui fut de deux mois moins quelques jours augmenta nos calamités. Lorsque nous relâchâmes à l'Ile-Dieu, il était mort 221 malades de 261 qu'on avait embarqué. Il n'en restait plus que 40 qui furent menés à l'hôpital de Rochefort dans un état désespéré. De ces 40 il n'en est réchappé que deux ou trois qui ne se sont pas rétablis complètement et qui se ressentiront toute leur vie de cette fâcheuse campagne.»

De telles descriptions ne supportent pas l'analyse et je m'en serais voulu de ne pas donner au complet cette partie du rapport de M. Chardon de Courcelle de même que je vais énumérer ci-dessous les conclusions que cet hygiéniste distingué avait tirées après avoir assisté à de si grandes calamités si fréquentes à bord des bâtiments de cette époque.

» Si les choses continuaient sur le même pied, disait à la fin de son rapport le médecin en chef de l'escadre du Duc d'Anville, bientôt l'espèce des marins serait épuisée et l'on n'en trouverait plus pour armer les

vaisseaux du Roi. Il est donc de la plus haute importance de remonter à la source de ces maladies afin d'y remédier.

» 1<sup>o</sup> Je ne sais si c'est défaut d'attention de la part des classes ou disette des matelots, mais j'ai observé dans toutes les escadres que j'ai vu armer ici (à Brest) pendant la guerre, que les mêmes matelots étaient toujours commandés ou bien les levées que l'on convoquait étaient composées de gens qui arrivaient de la mer et à qui l'on ne donnait pas le temps de se refaire. La plupart en débarquant avaient un principe de scorbut et ils n'étaient pas encore rétablis qu'on les levait pour les embarquer sur les vaisseaux du Roi, d'où il arrive qu'ils n'ont pas tenu la mer pendant un mois, que le principe du scorbut qui n'était pas bien éteint chez eux, se réveille et les met bientôt hors d'état de servir. Souvent même il n'attend pas à se manifester qu'ils soient à la mer, j'en ai vu en qui cette maladie se déclarait pendant l'armement et c'est quand les vaisseaux étaient en rade que l'on était obligé de les débarquer. Il arrive de là que les vaisseaux du Roi sont mal armés et qu'en peu de temps ils sont remplis de malades. Il conviendrait dans les levées que l'on envoie, que l'on eût attention de n'envoyer que des gens sains et bien portants qui ne fussent pas déjà usés de maladies ou de fatigues. J'en dis autant des soldats que des marins, ce sont presque toujours les mêmes qui vont à la mer. A peine sont-ils débarqués d'un vaisseau qu'ils rentrent dans un autre.

» 2<sup>o</sup> On ne peut apporter trop d'attention pour que les vivres et les rafraichissements soient de bonne qualité ; les meilleurs s'altèrent déjà facilement à la mer, à plus

forte raison les mauvaises. J'ai souvent entendu MM. les officiers s'en plaindre à leur retour ; mais je ne sais pas s'il y a une campagne où les vivres aient été généralement plus mauvais que dans celle de Chibouquetou. Le biscuit et la farine étaient de la plus mauvaise qualité, les salaisons étaient médiocres, les légumes étaient gâtés, il n'y eût que le vin qui se trouva universellement bon. Les moutons que l'on avait embarqués ici pour les malades étaient étiqués aussi bien que les poules : le plus fort mouton tout déshabillé ne pesait pas 12 livres, mais il y en avait beaucoup au-dessous. Ils n'avaient que la peau et les os, comment avec cela faire du bon bouillon ? Ceux de Rochefort étaient meilleurs, ils pesaient communément depuis 15 jusqu'à 20 livres, mais plus au-dessous de 20 livres qu'au-dessus.

» 3<sup>o</sup> Les vivres de la Cayenne méritent aussi une attention particulière ; pendant la guerre il était assez ordinaire d'y nourrir les matelots de levée avec du biscuit et des salaisons de retour. Ils en vivaient des trois ou quatre mois, plus ou moins, suivant la durée de l'armement. Ces vivres quelque bons qu'ils fussent ont nécessairement perdu de leurs qualités à la mer. Je n'ignore pas qu'on a la précaution de repasser le biscuit dans l'étuve avant de l'employer. Cette façon peut bien faire mourir les vers, rendre le biscuit plus cassant et lui faire perdre de son mauvais goût, mais ne lui rend pas la qualité qu'il a perdue. De pareils aliments sont-ils bien propres à fournir une nourriture saine ? N'a-t-on pas l'expérience que ceux qui s'en nourrissaient avaient un principe d'altération dans le sang avant d'être sous voiles ? Ils portaient en eux un germe de fièvre putride

et de scorbut qui ne tardait pas à éclore, c'est ce qui nous donnait un si grand nombre de malades à l'hôpital pendant les armements et nous obligeait d'en débarquer en qui le scorbut se manifestait même avant la campagne.

» Il résulte encore de cet usage un autre inconvénient, les matelots qui ont quelque argent ne mangent pas les vivres de la Cayenne ; tant que leur argent dure, ils s'en servent pour se procurer du pain frais et de la viande fraîche. Souvent même ils contractent des dettes qu'ils sont obligés d'acquitter avec leurs avances, d'où il arrive qu'ils n'ont pas de quoi se fournir de hardes.

» Il serait à souhaiter qu'on ne donnât que du pain frais et de la viande fraîche à la Cayenne et qu'on ne se relâchât pas sur la qualité de ces vivres. Ce serait un moyen de n'embarquer que des gens bien sains, capables de supporter les fatigues de la mer où ils ont tout le temps du biscuit et des salaisons. On préviendrait les maladies et on perdrait moins de monde.

» 4° Le renouvellement dans l'air des vaisseaux est un article essentiel et qui demande la plus grande attention. Une multitude d'expériences journalières prouvent que l'air imprégné de certaines vapeurs influe beaucoup sur la santé. Je ne m'étendrai pas à le rapporter ici. Personne n'en doute et il est fort raisonnable de croire que le venin des maladies, s'échappant ordinairement par les selles, les urines ou les sueurs, ce qu'il y a de volatile s'en dégage et infecte l'air de particules malfaisantes et des plus nuisibles à la santé ; les exhalaisons des matières qui fermentent ou qui se corrompent ne sont guère moins préjudiciables. On voit tous les jours des per-

sonnes délicates se trouver mal dans les cales ou les entreponts. Il ne peut donc être que très avantageux d'en renouveler sans cesse l'air et de le purifier des vapeurs produites par la fermentation des vivres ou qui s'échappent par la respiration et la transpiration des équipages, de celles qui s'échappent des excréments, des plaies, des emplâtres, des linges sales, des sueurs ; et toutes ces vapeurs sont volatiles et étant plus légères que l'air dans lequel elles nagent, elles tendent toujours à s'élever et s'élèvent effectivement plus ou moins vite selon leurs degrés de volatilité. Elles seraient moins dangereuses si l'entrepont des vaisseaux était plus élevé et plus spacieux. Mais la machine du vaisseau ne le permet pas. »

Examinant ensuite les différentes manières d'aérer les navires, M. Chardon de Courcelle constate qu'à l'exception du ventilateur et des tuyaux aériens ils ne sont pas toujours praticables et sans inconvénients.

« L'ouverture des sabords de l'entrepont pour y renouveler l'air ne peut se faire que par très beau temps et par mer belle. Pour peu qu'il vente, l'air extérieur étant plus froid que l'intérieur va frapper les malades ou les gens de l'équipage qui couchent en face des sabords et qui sont ordinairement en sueur. »

A bord du *Mercury* le médecin en chef avait fait faire à chaque mantelet de sabords une ouverture de 9 à 10 pouces carrés avec un petit mantelet pour les ouvrir ou les fermer au besoin. « Ces petits sabords ont presque toujours été ouverts pendant la campagne, il n'y avait que dans le temps où la mer était fort grosse qu'on était obligé de les fermer. Sans cet expédient les matelots n'auraient pu subsister dans l'entrepont. »

Il préconisait également la manche en toile que l'on pend à la grande vergue pour porter un air frais dans l'entrepont et dans la cale. Il désirait qu'une pareille manche fût établie « pour renouveler et changer l'air des soutes pour empêcher la fermentation des légumes et du biscuit. »

Il faisait le plus grand éloge du ventilateur du physicien anglais Phales qui avait été employé avec succès sur la frégate du Roi le *Solebay*, commandée par M. de Morogues (1). Cet officier supérieur rendit compte de ses expériences dans un mémoire à l'Académie des sciences. M. de Courcelle en avait embarqué deux sur le *Mercure*, mais « le défaut de place où les établir à cause que l'entrepont était rempli de cadres d'un bout à l'autre et l'enlèvement des ferrures le mirent hors d'état d'en faire usage. »

La lecture d'un tel rapport suffit pour faire voir quel hygiéniste remarquable était le premier médecin du port de Brest

---

(1) Sébastien-François Bigot de Morogues, né à Brest le 5 avril 1703.

Sa grande aptitude pour les mathématiques poussa son père à le faire entrer à l'âge de 18 ans dans le Régiment de Royale Artillerie. Il y servit 13 ans, donna quelques ouvrages sur l'artillerie et embarqua ensuite comme lieutenant sur plusieurs vaisseaux. A bord de ces navires il étudia la physique, l'astronomie, l'architecture navale, toutes sciences dont la connaissance est nécessaire à l'homme de mer. Il visita et contribua à armer les batteries de la côte de Bretagne et fut nommé, en 1745, capitaine d'artillerie et capitaine de vaisseau. C'est avec ce dernier titre qu'il devint, en 1752, président de l'Académie Royale de Marine.

Devenu lieutenant-général des armées navales, en 1771, il fut disgracié à la suite d'une intrigue de cour et exilé à Ville-Fayer près d'Orléans. Il y mourut en 1781.

*Gloires maritimes de la France* (LEVOT).



## CHAPITRE II

(1746-1757)

Rentré à Brest après cette pénible campagne, M. de Courcelle publia, en 1746, un traité sur la saignée. Remis à peu près de ses fatigues, il avait repris avec courage la direction de son école ainsi que ses cours d'anatomie dont avaient été privés les élèves pendant son absence.

Ce cours public d'anatomie était suivi par un grand nombre d'auditeurs parmi lesquels on remarquait le comte de Roquefeuil, commandant de la marine et les officiers de vaisseau attirés par l'attrait qu'offraient les savantes leçons de ce médecin. (A. Lefèvre).

L'intendant en rendait compte au ministre dans une lettre du 22 janvier 1747.

Le *Mercure*, sur lequel était embarqué M. de Courcelle et à bord duquel étaient restés ses vêtements et ses livres, au moment où, malade, il s'était embarqué sur la *Grande Amazonne*, était tombé entre les mains des Anglais. Le ministre avait été avisé de ce fait par le premier médecin du port de Brest, et dès qu'il eût reçu cet avis il écrivit immédiatement à l'intendant :

« M. de Courcelle m'a représenté, Monsieur, qu'il avait perdu tous ses effets et tous ses livres par la prise du *Mercure* et que cette perte allait à plus de 1,500 livres. La difficulté des tems ne permet guère d'avoir égard à ces sortes de pertes où tant d'officiers se trouvent intéressés, mais M. de Courcelle me paraît dans un cas favorable par les marques qu'il a données de son

zèle et les risques qu'il a courus dans l'exercice de sa profession, et je lui ai procuré une gratification de 1.000 livres pour lui aider à réparer la perte de ses livres (1).

» Signé : MAUREPAS. »

Sa vigilance s'étendait sur tout ce qui tenait à la conservation de la santé dans les quartiers dépendant du port de Brest, et il ne fût sans doute pas étranger à la demande que le gouverneur d'Ouessant, seigneur de Kerjean-Mole, adressa au ministre lui exposant « la nécessité d'avoir un chirurgien entretenu dans cette isle qui n'est remplie que d'un peuple de marins et que souvent l'on y manque de secours dans les plus extrêmes besoins par la difficulté qu'il y a en certains temps de faire venir des chirurgiens de Brest. » (2)

Le 28 juillet le ministre répondait :

« L'établissement d'un chirurgien de la marine à Ouessant me paraît tenir à l'humanité autant qu'à la convenance du service et j'approuve le projet que vous me proposez d'y faire passer un élève-chirurgien de la marine qui y servira aux appointements de 50 livres par mois pour solde, nourriture et tous frais, il sera relevé chaque année par un autre second chirurgien et ce service sera compté pour parvenir à l'Entretien. » (3) (4)

---

(1) Archives de l'intendance.

(2) Archives de l'intendance.

(3 et 4) La situation de ce médecin dont le poste était conservé depuis lors n'était guère brillante en 1775 d'après ce que représente le titulaire de cette fonction le 3 mars de cette même année :

« Le sieur de Montigny, chargé de six enfants dont deux garçons et quatre filles, étant dans l'île de Ouessant depuis

Comme nous le disions plus haut « cet enseignement remarquable » du professeur n'avait pas tardé à relever le niveau des études qui avait forcément baissé pendant que celui-ci suivait l'escadre du Duc d'Anville, mais justice complète lui était rendue par les autorités du port, car le 17 novembre 1748 l'intendant écrivait au ministre :

« Monseigneur,

» Le cours public qui s'est fait à l'hospital pour l'instruction des élèves chirurgiens au nombre de 35, sans compter les entretenus, sous la conduite de M. de Courcelle est fini le 25 de ce mois ; le sieur de Courcelle se donne tous les soins qui conviennent par son zèle et son assiduité, à former de bons sujets. Pour y parvenir, il ne va plus à la campagne, quand il y est appelé et par cela il perd des avantages auxquels je vous supplie, Monseigneur, d'avoir égard ; je lui dois rendre la justice qu'il s'acquitte parfaitement de ses fonctions. Les leçons qu'il donne à la salle d'anatomie ne l'empêchent point d'assister régulièrement à son détail et à ses exercices particuliers qui vont toujours leur train. (1)

» Signé : BIGOT DE LA MOTTE. »

---

neuf ans, aux appointements de 600 livres, supplie humblement M. Ruis de Embito (intendant de 1765-1776), de vouloir bien lui accorder par gratification neuf cordes de bois à brûler... fait toutes les opérations chirurgicales gratis ; fait également les accouchements... au retour chez lui ne trouve pas de quoi se réchauffer ni préparer aucun médicament... outre fait les fonctions de syndic aux classes dans ladite ile gratis... demande que ces appointements lui soient payés tous les trois mois. »

Article sur Ouessant, de A. Kernéis.

(1) Archives de l'intendance.

Malgré ses multiples travaux M. de Courcelle n'oubliait pas son titre de membre correspondant de l'Académie des Sciences et dans cette année 1749 on lisait dans cette compagnie l'observation suivante recueillie par lui (1) :

« Une petite fille de Brest, âgée de 7 ans, en 1749, avait eu, à l'âge de cinq ans, la petite vérole à la suite de laquelle il se fit un dépôt critique à la région iliaque droite, environ à deux travers de doigt au-dessus de la crête de l'os des Iles de la hanche. La misère dans laquelle vivaient les parents de cet enfant les empêcha d'en avoir le soin nécessaire et pendant la maladie et pendant la durée de ce dépôt ; comme cependant le volume de la tumeur était considérable et faisait souffrir l'enfant, ils y appliquèrent un emplâtre garni d'un onguent qu'une demoiselle de Brest prépare et distribue gratuitement aux pauvres. La tumeur s'ouvrit dans les 24 heures et au bout de quelques jours on s'aperçut qu'il sortait, outre le pus, des vents et des excréments, preuve évidente que l'intestin était percé.

» Voyant après un long temps que l'ulcère ne se fermait point, ils abandonnèrent les emplâtres et se contentèrent d'y appliquer un linge blanc ; quelques temps après on vit sortir par l'orifice de l'ulcère un petit cordon de poils comme des cheveux, cependant la nature acheva la guérison et l'ulcère se ferma.

» Il y avait environ sept mois qu'il était cicatrisé, lorsque les parents s'aperçurent qu'il sortait par l'anus un cordon de poils semblables à des cheveux. Au commencement

---

(1) Académie Royale des Sciences, 1749, p. 106.

ces poils sortaient et rentraient, ensuite ils ne rentrèrent plus entièrement et il en passait toujours la longueur de trois pouces ; ce cordon de cheveux a environ un pouce de grosseur, il remplit tout l'orifice de l'anus et cause de temps en temps à l'enfant des difficultés d'aller à la selle.

» La malade était en cet état, M. de Courcelle qui a écrit à M. du Hamel et qui lui a fait voir cette enfant dans un de ses voyages à Brest, fut consulté par les parents ; le récit qu'on lui fit de la maladie et de tout ce qui s'était passé, lui donna lieu de soupçonner que ces poils tiraient leur origine de la peau voisine de la cicatrice et que c'étaient les mêmes qui avaient paru à l'ouverture de l'ulcère ; les pansements les avaient déterminés à passer du côté de l'intestin, la chaleur et l'humidité du lieu les avaient fait végéter extraordinairement et les excréments les avaient entraînés vers l'anus.

» En effet M. de Courcelle observa que lorsqu'on tirait le cordon au dehors, l'endroit de la cicatrice s'enfonçait et qu'en y portant une main on y ressentait toutes les petites secousses que l'on donnait au cordon ; il faut en ce cas que ce cordon de cheveux ait plus d'une demi-aune de long pour suivre toutes les circonvolutions de l'intestin jusqu'à l'anus : on pourrait peut-être soupçonner que ces cheveux seraient attachés à une appendice charnue qui se serait étendue dans l'intestin à peu près comme les crins de la queue des chevaux sont attachés à la partie charnue de cette queue, ce qui diminuerait extrêmement leurs longueurs ; mais quelque attention que M. de Courcelle et M. du Hamel y

aient apportée, ils n'ont rien pu apercevoir qui dénotât cette appendice. L'enfant se porte bien d'ailleurs et ne ressent d'autre incommodité que d'avoir quelquefois de la difficulté à aller à la selle, lorsque les cheveux se collent à la marge de l'anus, mais on y remédie en fomentant la partie avec de l'eau tiède.

» Cette observation semble indiquer que les poils qui sont répandus sur toute l'habitude du corps sont de la même nature que les cheveux et n'en diffèrent que par leur différente manière de végéter, à peu près comme une plante diffère d'une autre de la même espèce suivant le terrain gras ou maigre où elle se trouve, elle prouve encore d'une manière bien certaine que les plaies de l'intestin ne sont ni mortelles ni incurables. »

L'hôpital de Brest, sous l'administration éclairée de son premier médecin, donnait de plus en plus de satisfactions à la marine, aussi les ministres qui se succédaient accordaient-ils facilement toutes les demandes qui lui étaient faites dans le but d'asseoir sur des bases de plus en plus solides l'excellente réputation que cet établissement avait acquis, tant au point de vue des soins qui y étaient donnés aux malades qu'à celui de la valeur des médecins et chirurgiens qui sortaient des bancs de son école.

M. de Ruillié, comte de Jouy, avait remplacé au ministère M. de Maurepas, le 30 avril 1749. Partageant, au point de vue de l'école de Brest, les mêmes idées que son prédécesseur, il donnait un avis favorable à la demande faite dans la lettre suivante du 24 septembre 1749, par l'intendant Hocquart de Cham-

perny (1) qui avait remplacé M. Bigot de la Mothe le 1<sup>er</sup> avril 1749.

« Monseigneur, (2)

» Nous n'avons point ici à l'hôpital de la marine de chirurgien pratique de l'opération de la Taille et l'occasion peut se présenter qu'on en aura besoin. Je m'en suis entretenu avec M. du Hamel à son dernier voyage à Brest, il vient de m'en écrire à ce sujet et j'en ai conféré avec M. de Courcelle, médecin. Ils pensent l'un et l'autre que M. Duval, chirurgien entretenu, deviendrait bon lithotomiste s'il pouvait suivre pendant six mois à Paris les chirurgiens de réputation dans cette partie de l'art de la chirurgie, j'ai l'honneur de vous proposer M. Duval, mais pour le mettre en état de se rendre à Paris et de s'y soutenir, il ne peut le faire qu'avec quelques secours. Je croirais, Monseigneur, que 1 000 à 1.200 livres suffiraient, cette dépense vous paraîtra, à ce que je l'espère, utilement employée.

» Signé : HOCQUART.»

En 1750, M. Chardon de Courcelle publia un traité d'anatomie en quatre parties. Nous donnons ci-dessous et *in-extenso* la préface de ce traité. Ces pages indiquent

---

(1) Gilles Hocquart de Champigny, intendant, du 1<sup>er</sup> avril 1749 à juillet 1765.

Conseiller d'Etat, le 29 décembre 1753.

Il avait épousé, en 1750, Anne-Catherine de Lalande-Calan, fille de Claude de Lalande-Calan, doyen de la noblesse de Bretagne.

Il se retira à l'âge de 72 ans, à la fin de juillet 1765, avec une pension de 9.000 livres.

(Notes de Guichon de Grandpont).

(2) Archives de l'intendance.

bien mieux que les analyses que l'on en pourrait faire la valeur du professeur et le soin avec lequel il préparait tout ce qui pouvait rendre moins ardue à ses élèves l'étude de la base des sciences médicales.

« Lorsque, dit-il, j'entrepris cet ouvrage, je ne pensais nullement à le faire imprimer. Chargé d'instruire et de former des chirurgiens pour le service de la marine, je n'avais en vue que les élèves chirurgiens qui composent l'école dont j'ai la direction. Ne travaillant que pour eux, je me contentais de leur donner mes cahiers à copier à mesure que je les rédigeais. Le préjugé assez commun que les jeunes gens apprennent plus facilement et retiennent mieux ce qu'ils ont écrit eux-mêmes, s'accordait fort avec mon amour-propre.

» Mais quoique cette pensée ne soit pas sans fondement ; cependant une expérience de près de 10 années m'a convaincu que ce léger avantage était contrebalancé par des inconvénients assez grands, pour diminuer beaucoup les égards qu'on doit y avoir. Je n'ai pu voir, sans une véritable peine, que nos jeunes élèves dont la plupart n'ont point acquis par leur éducation l'habitude d'écrire vite et correctement, perdaient à transcrire, à corriger et à mettre au net, un temps infini et que leurs copies après bien des corrections, étaient encore remplies de fautes grossières, ce qui ralentit considérablement leurs progrès et ne peut leur donner que de fausses idées parce qu'ils n'ont pas le jugement assez formé pour discerner le vrai d'avec le faux.

» Or, comme il est extrêmement essentiel pour les commençants de ne leur offrir que des notions justes et exactes de ce qu'on leur enseigne et d'éloigner tout ce



qui serait capable de les induire en erreur, le moyen qui m'a paru le plus sûr, pour arriver à ce but, a été de consentir à l'impression de mes leçons.

» C'est dans cette vue et comme pour servir d'essai que je pris le parti, il y a six ans, de faire imprimer le petit manuel de la saignée que je mets entre les mains des commençants. Je ne me suis point aperçu qu'ils missent moins de temps à l'apprendre, que lorsqu'ils étaient obligés de les copier, j'ai au contraire remarqué dans ceux qui ont un peu de facilité, que le temps qu'ils employaient ordinairement à le transcrire était plus que suffisant pour l'apprendre. Cet essai a achevé de me déterminer.

» Comme la connaissance du corps humain doit précéder celle des maladies auxquelles il est exposé, je commence par cet abrégé d'anatomie, dans lequel je ne me propose d'autre but que celui d'en rendre l'étude plus facile et plus sûr et de gagner du temps. Si le succès répond à mon intention, je continuerai dans la suite à faire imprimer mes leçons.

» N'ayant point travaillé pour le public, mais seulement pour l'instruction des jeunes élèves qui sont confiés à mes soins, je ne me suis pas fait un scrupule de mettre à contribution tous les ouvrages des anatomistes modernes qui ont dû m'aider à remplir mon dessein. Pour éviter les citations qui reviendraient trop souvent, qu'il me soit permis de marquer ici ma reconnaissance à MM. Morgagni, Heifter, Albinus, Haller, Lieutaud, Sénac, Monro, Kaau, etc..., dont les savants écrits m'ont été d'un grand secours. Je dois aussi beaucoup au célèbre M. Winslow dont je n'ai fait, pour ainsi dire,

qu'abrégé l'excellente exposition anatomique. Qui ne connaît pas le mérite de ces ouvrages, et pouvais-je suivre un guide plus éclairé, plus sûr et plus méthodique ?

» Si je n'eusse travaillé que pour les commençants, j'aurais dû, sans doute, afin de ne pas les surcharger, abréger beaucoup plus que je n'ai fait. Mais comme je ne suis pas moins redevable à ceux qui ont déjà fait quelques progrès, je n'ai pu me dispenser en m'attachant à la brièveté de donner à mon ouvrage une étendue raisonnable et de *ne pas trop étrangler les matières*, d'autant plus que les facultés de ceux que j'ai en vue ne leur permettent guère de faire des dépenses en livres et que plusieurs ne liront jamais d'autre anatomie que celle que je mets entre leurs mains.

» Pour leur rendre l'étude plus utile et moins sèche, je me suis attaché à donner, après la description de chaque partie, une courte exposition de leurs fonctions et de leurs usages fondés sur la structure même et les connaissances physiques les mieux établies. » (1)

Un exemplaire de cet ouvrage avait été envoyé au ministre qui s'empressait de répondre le 19 décembre 1751.

... « M. de Courcelle m'a envoyé un exemplaire de l'abrégé d'anatomie qu'il a composé pour l'instruction

---

(1) Abrégé d'anatomie pour l'instruction des élèves chirurgiens de la marine de l'école de Brest, par M. de Courcelle, médecin de la marine.

Première partie. — Ostéologie.

A Brest, chez M. Romain Malassis, imprimeur du Roy et de la marine.

1750. — Préface.

des élèves chirurgiens. Je ne doute point que ce livre leur soit très utile et j'approuverai que vous en fassiez acheter une centaine d'exemplaires pour être délivrés gratis aux élèves». (1)

Le 22 juillet de l'année suivante, le ministre écrivait de nouveau à l'intendant. (2)

« J'ai reçu, monsieur, le deuxième volume du traité d'anatomie composé par M. de Courcelle pour l'instruction des élèves chirurgiens et j'ai vu avec plaisir qu'outre le temps qu'il donne à l'étude dans son cabinet, il est également appliqué à remplir son service auprès des malades.

- » Les témoignages que vous me rendez de son zèle m'ont porté à lui procurer une gratification extraordinaire de 1.000 livres qui sera employée dans l'état de distribution de ce mois.

» Signé : ROUILLE. »

C'est cette année 1752 qui vit la fondation de l'Académie Royale de Marine dont les premiers fondements furent posés par le capitaine de vaisseau Bigot de Morogues, dont nous avons déjà parlé plus haut et qui établit des conférences où des officiers du port venaient discuter de l'art des constructions navales, de l'astronomie, des mathématiques...

En 1749 cette réunion prit une certaine extension et à un voyage qu'il fit à Brest, en 1750, le ministre put se rendre compte de la valeur de ces réunions où se discutaient tant de questions de la plus haute importance pour cette marine qui entraînait dans une phase de transformations.

Il chargea MM. Pallu, Pellerin, du Hamel, du

---

(1, 2) Archives de l'intendance.

Monceau, d'assister, en son nom, aux séances hebdomadaires.

L'Académie Royale de Marine fut fondée définitivement au port de Brest par ordonnance royale de Compiègne, le 30 juillet 1752.

Par le règlement qui fut institué, le ministre se déclarait le protecteur de l'Académie naissante ; elle était formée de 75 membres : 10 honoraires, 10 libres, 30 ordinaires et 25 adjoints.

Les ordinaires et les adjoints devaient être pris parmi les personnes attachées au service de la marine et la moitié au moins devaient être du département de Brest.

Les Académiciens libres étaient des personnes de mérite attachées ou non au service ; enfin les honoraires étaient choisis parmi les principaux officiers, au nombre desquels étaient toujours le commandant et l'intendant de Brest et parmi les autres personnes célèbres dans les sciences, dans celles surtout dont l'objet comporte la navigation.

Il fut réglé qu'on élirait chaque année un directeur et un vice-directeur, un secrétaire et un sous-secrétaire, que le directeur serait changé tous les ans, mais que le secrétaire pourrait être continué.

Tout ce qui a rapport à la marine devait être l'objet principal de l'Académie.

Le ministre lui recommandait surtout de s'appliquer à la composition d'un dictionnaire de marine, projeté dès avant son établissement par quelques-uns de ses membres. Il les exhortait cependant à ne pas négliger les autres parties des sciences, soit physique, soit mathématiques, qui ne sont pas liées intimement à la marine, et il observait que les voyages des Académiciens dans

les autres parties du globe les mettraient à portée d'enrichir le monde savant par leurs découvertes dans l'histoire naturelle. Enfin il accordait « une somme de 6 000 livres destinées à acheter successivement les livres et les instruments nécessaires à une Académie dont les sciences sont l'objet, et cette somme devait être ensuite modérée à 3.000 livres. »

Le jour de l'inauguration de cette Académie, le 31 août 1752, M. Bigot de Morogues, son président naturel, prononça un discours dans lequel il s'exprimait ainsi :

« Déjà nous pouvons espérer que des savants de premier ordre ne seront pas les seuls à travailler pour notre utilité, les uns en figurant le globe que nous parcourons, les autres en cherchant les nouvelles méthodes de trouver la longitude, plusieurs en perfectionnant les instruments dont nous nous servons, quelques-uns en décrivant les courbes qui modèlent nos vaisseaux, en appréciant et en calculant les forces qui font leur stabilité ou qui déterminent leurs mouvements, d'autres encore en tentant les moyens précieux de conserver la santé des équipages. Toutes ces parties seront l'objet de nos recherches, sans en exclure la liberté et l'avantage de recueillir les richesses de tous genres que l'histoire naturelle nous offrent sur les côtes étrangères et, particulièrement, sans laisser à d'autres le soin de rassembler les fastes d'un corps dans lequel nous avons l'honneur de servir, qui a fait une grande partie de la gloire du règne précédent et qui nous donne dans des généraux habiles et dans des capitaines expérimentés des exemples d'une vertu mâle et de cette bravoure réfléchie qui fait les grands succès. »

Au nombre des Académiciens fut nommé M. Chardon de Courcelle et, dès le début, le ministre s'intéressa aux travaux de cette savante compagnie.

Le 13 août 1752, il écrivait à l'intendant : (1)

« ... Je préviendrai le commandant et l'intendant à Toulon et à Rochefort de l'établissement de l'Académie en leur marquant quels sont les sujets actuellement dans les ports qui sont compris dans la liste, lesquels recevront ensuite les lettres qui leur seront écrites par M. Choquet (2) à ce sujet. Je n'écirai d'ailleurs qu'aux Académiciens honoraires et aux Académiciens libres ce que je fais par cet ordinaire (courrier) à l'égard de M. Frézier (3), du Père La Roche et de M. de

---

(1) Archives de l'intendance.

(2) Antoine Choquet de Lindu, ingénieur en chef de la marine, né à Brest, le 7 novembre 1712, mort dans cette ville le 7 octobre 1790. Débute en 1734 dans la marine comme écrivain, devint sous-ingénieur sous Blaise Ollivier, en 1743, remplaça cet ingénieur en 1746.

Construisit à Brest, de 1738-1746, 3 cales de constructions à Bordenave, les anciennes forges, la prison de Pontaniou, le magasin aux fers, la menuiserie, le magasin général, la corderie haute, les trois formes de Pontaniou (actuellement en réfection, 1900), les casernes du quartier de la marine, la manufacture de toiles à voile, la Cayenne (dépôt des équipages de la flotte), le magasin aux fers avec la salle des gabarits, la boulangerie des vivres, l'hôpital de Pontanézen, la tour du phare d'Ouessant, la digue et la première écluse de l'anse Kerhuon et enfin le baigne de Brest.

*Gloires maritimes de la France.* (LEVOT).

(3) Amédée-François Frézier, ingénieur, né en 1682, à Chambéry, d'une famille de gentilshommes écossais réfugiés. Voyagea en Italie, entra comme lieutenant au régiment du duc de Charost, de 1702-1707. Il passa alors dans le corps du génie, travailla à l'agrandissement de l'enceinte de Saint-Malo, puis voyagea au Chili et en Patagonie. Entré à l'Académie royale de marine à sa fondation, il était directeur des

Courcelle. Je trouverai bon que vous fassiez délivrer à M. de Morogues les secours dont il aura besoin pour les expériences que l'Académie des sciences lui a demandé de faire à Brest pour s'assurer de l'électricité de l'eau de mer. »

De nombreuses communications furent faites par M. de Courcelle à la docte assemblée dans la section de physique et d'histoire naturelle.

Dans les séances du 11 et du 18 janvier 1753, l'Académie sur les rapports du comte de Roquefeuil (1) et de Bory (2) donna son approbation à l'osgécologie et à la névrologie, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> partie de son abrégé d'anatomie, qu'elle jugea devoir être très utile pour l'instruction des élèves chirurgiens.

Le 7 avril il lut son intéressant « mémoire sur la maladie des équipages dans les vaisseaux ». C'était le travail de cette épidémie de fièvre putride qu'il avait observée dans l'escadre du duc d'Anville et que nous avons donné plus haut.

---

fortifications de Bretagne depuis 1735. Il mourut à Brest, le 14 octobre 1779.

(LEVOT).

(1) Aymard-Joseph, comte de Roquefeuil, né à Brest, le 19 mars 1714, mort à Bourbonne-les-Bains, le 1<sup>er</sup> juillet 1782. Grand-croix de Saint-Louis. Il débuta comme capitaine de dragons et mourut vice-amiral.

(LEVOT).

(2) Gabriel de Bory, chef d'escadre et astronome, né à Paris le 12 mars 1720, garde de la marine en 1741, se fit connaître dans le monde savant par une description « de l'Octant à réflexion » de l'anglais Hadley; fut chargé, en 1751, de déterminer exactement la position des caps Finistère et Ortezal, observa le passage de Mercure sur le soleil en 1753.. Il mourut à Paris, le 8 octobre 1801.

(LEVOT).

Le 11 janvier 1754, il lisait également un mémoire adressé par Maistral, médecin de Landerneau (1), sur une femme, de l'Ile-Maurice, qui était accouchée de quatre chiens dogues, le fait parut si extraordinaire que l'Académie de marine demanda à l'auteur un extrait de ce mémoire. Il fut du reste, dit Doneaud du Plan, imprimé dans les mémoires de l'Académie des sciences.

Le 1<sup>er</sup> mars 1754, l'intendant écrivait au ministre qu'il avait assisté à l'assemblée ordinaire de l'Académie « où il fut délibéré, conjointement avec M. Bory, qu'il serait procédé aux expériences suivant la méthode découverte par le sieur Josué Applaby, pour rendre l'eau de mer potable et qu'il avait informé la compagnie qu'en conséquence de ses ordres il ferait délivrer les drogues et les matières nécessaires.

M. de Courcelle présenta cette même année (1754) le mémoire suivant sur le dessalement de l'eau de mer :

« Les grands avantages que l'on retirerait d'une méthode sûre et praticable de dessaler et de rendre potable l'eau de mer ont engagé dans les derniers temps plusieurs physiciens à faire des expériences relatives à cet objet ; il paraît même par un passage de Pline, le naturaliste qui vivait du temps de l'empereur Vespasien, que les anciens s'en étaient déjà occupés.

---

(1) Maistral (Esprit-Tranquile), né à Quimper, le 21 mai 1703, fils d'un médecin de cette ville, vint prendre du service à Brest pendant l'épidémie de 1757-1758. Maistral fut à la suite de cette épidémie recommandé par M. de Courcelle à l'attention du gouvernement qui, quelques années plus tard, l'appela à Brest et l'admit dans la marine où il devint premier médecin et où il s'est fait connaître par un abrégé de matière médicale, 1770.



» Comme il arrive souvent aux navigateurs de manquer d'eau douce, il leur indique le moyen de s'en procurer :

» 1<sup>o</sup> Il leur conseille de tendre autour des vaisseaux des toisons lesquelles après s'être imbibées des vapeurs de la mer donneront en les exprimant une eau douce.

» 2<sup>o</sup> Il leur conseille encore d'avoir des boules de cire creuses en dedans, de les enfermer dans un filet et de les plonger dans la mer, prétendant qu'elles se remplissent d'eau douce.

» 3<sup>o</sup> Enfin il prétend qu'en plongeant des vaisseaux vides et bien bouchés, on les retirera pleines d'eau douce, car à terre il est, dit-il, d'expérience que l'eau de mer se dépouille de son sel en filtrant à travers l'argile. »

» Pline ne nous apprend nulle part qu'on ait fait usage des vues qu'il propose, mais quand il serait certain, ce que je n'examine pas ici, que des toisons placées autour d'un vaisseau serait capables de dépouiller assez l'eau de mer de son sel, pour la rendre potable, cette méthode ne pourrait être d'une grande ressource dans un vaisseau qui a un nombreux équipage.

» Un mémoire de M. Dachery, rapporté dans les mémoires de l'Académie royale des sciences, année 1725, fait voir qu'il n'y a pas beaucoup à compter sur les boules de cire creuses ou autres vaisseaux plongés dans la mer.

» M. Dachery se trouvant sur les accores du banc des Aiguilles plongea dans la mer à 130 brasses, une bouteille d'un verre très fort, bouchée d'un bouchon de liège bien frappé, enduit d'une couche de cire et ensuite de goudron et recouvert d'un parchemin bien lié ; l'ayant

retirée aussitôt, il la trouva pleine d'eau, on la goûta et elle se trouva de trois quarts moins salée que l'eau de mer.

» M. de Morogues ayant voulu répéter cette expérience, il y a quelques années, toutes les bouteilles enfoncées dans la mer à différentes profondeurs cassèrent.

» Saint Basile rapporte dans une de ses homélies, que quelques personnes ayant été jetées dans une île où il n'y avait point d'eau douce, s'en procurèrent en faisant bouillir l'eau de mer dont ils recevaient la vapeur avec des éponges que l'on pressait dans un autre pot et qu'après avoir ainsi reçu et pressé la vapeur quatre ou cinq fois, elle devenait potable.

» Cette manœuvre rapportée par une des plus grandes lumières de l'Eglise, qui joignait à une grande sainteté une grande étendue de connaissances, qui ne nous permettent pas de suspecter la vérité de son récit, serait un faible secours à la mer.

» L'inutilité de ces anciennes méthodes n'a point découragé. Plusieurs physiciens, dans ces derniers temps, piqués de la noble émulation de se rendre utiles à l'humanité, ont essayé d'autres moyens.

» La distillation par l'alambic leur a semblé une voie sûre pour parvenir à rendre l'eau de mer potable.

» S'il n'eût été question pour cela que de la dépouiller de son sel qu'elle tient en dissolution, on y serait arrivé par cette voie-là ; mais toutes les tentatives faites en France, en Angleterre, en Hollande et peut-être ailleurs, nous ont appris que le point essentiel n'était pas de la dégager de son sel. Quelque soin qu'on ait pris pour ménager sa distillation, on a toujours trouvé dans l'eau

qui en provenait quelque chose d'âcre, d'un goût désagréable, qui prend à la gorge et pernicieux pour la santé et on l'a attribué à une matière bitumineuse aussi légère que l'eau qui monte avec elle dans le chapiteau de l'alambic et ne peut en être séparé par aucuns moyens connus jusqu'à présent.

» En 1717. M. Gauthier, médecin de Nantes, imagina une machine fort ingénieuse pour dessaler l'eau de mer et la dépouiller de son bitume. Après plusieurs essais il se flatta d'avoir réussi.

» Son eau fut trouvée bonne par les commissaires chargés d'en faire l'examen. On lui délivra des attestations qui devaient convaincre, disait-on, les plus incrédules. Cette nouvelle fit du bruit dans le temps, mais soit que les succès ne se soient pas soutenus, soit que la méthode n'eût pas été jugée praticable à la mer, elle serait tout à fait tombée dans l'oubli, si cette machine n'eût été insérée dans le 3<sup>e</sup> tome du recueil de celles de l'Académie.

» Dans ces derniers temps, M. Hales, savant physicien anglais, bien connu de tout le monde par ses grandes connaissances, son habileté et sa sagacité à imaginer de nouvelles expériences, ne se rebutant point malgré toutes les tentatives inutiles de ceux qui l'avaient précédé et les assertions de M. Destoude qui assure la chose impossible, conduit par l'amour du bien public qu'il ne perd pas de vue dans toutes ses recherches voulut essayer, lui aussi, de dessaler l'eau de mer et de la rendre potable.

» Il serait trop long de rapporter ici toutes les expériences qu'il a faites pour y arriver, on peut les voir dans

le recueil qu'il en a donné et qui a été traduit en français par M. de Brémond.

» Ayant d'abord distillé de l'eau de mer pure et sans aucun intermède à un feu bien gradué, il s'assura par diverses épreuves que son eau distillée contenait quelque proportion d'esprit de sel, dont il vint à bout de la débarrasser en la redistillant avec diverses matières absorbables, telles que l'huile de Tartre, la chaux d'os, les coquilles d'huîtres, la craie et la brique pulvérisées.

» Peu content de ces premiers essais, M. Hales essaya de laisser putréfier l'eau de mer, avant de procéder à la distillation, espérant que la partie bitumineuse venant à se volatiliser par cette espèce de fermentation, s'évaporerait plus facilement et se dégagerait des entraves qui la retenaient auparavant. Il assure y avoir réussi et qu'ayant distillé une quantité d'eau de mer putréfiée et rétablie dans son état naturel, il en avait retiré les deux tiers d'eau très limpide, sans mauvais goût, très potable et bien saine et telle qu'il ne trouvait point d'inconvénient à s'en servir.

» L'autorité de M. Hales est, sans contredit, d'un grand poids. Sa probité, au-dessus de tout soupçon, nous garantit toutes les assertions. Nous n'apprenons pas cependant qu'on ait tiré parti de ses découvertes, ni qu'on ait tenté de pratiquer sa méthode sur les vaisseaux anglais. Y a-t-on depuis rencontré des inconvénients qui l'auront fait négliger ? C'est ce que j'ignore.

» Il y a environ 8 à 9 mois que M. Josué Appleby imagina une autre manière de rendre l'eau de mer potable. L'amirauté d'Angleterre l'ayant fait examiner par le collège des médecins de Londres, lui donna une appro-

bation authentique, en conséquence de laquelle elle fut annoncée avec éloge dans les papiers publics. La méthode consistait à distiller de l'eau de mer par le moyen de quelque intermède ; sur 20 gallons d'eau de mer qui reviennent à 40 pots, mesure de Paris, il ajoute 6 onces de pierre infernale et autant de poudre d'os calcinés ; à blancheur, M. Hales avait déjà employé la poudre d'os dans la vue de fixer la portion d'esprit salin volatile qui se trouve dans l'eau de mer, et d'absorber sa partie bitumineuse.

» La pierre infernale n'est autre chose, comme l'on sait, que l'argent de coupelle dissous par l'eau froide et cristallisée ensuite. En l'ajoutant à l'eau de mer, il paraît que M. Appleby est parti d'après ce principe de chimie « que l'acide du sel marin dégage l'acide nitreux qui forme avec l'argent la pierre infernale, s'unit à l'argent, se précipite et forme ce que l'on appelle en chimie Luna Cornée. » Mais comme il était à craindre que l'acide dégagé par la base et devenu libre par cette décomposition et cette nouvelle combinaison, ne montât dans le chapiteau de l'alambic avec l'eau pendant la distillation, il y a ajouté des eaux calcinées pour lui servir d'entraves, le précipiter et le retourner dans la cucurbite. Peut-être aussi a-t-il eu le dessein de décomposer et de fixer la partie bitumineuse contenue dans l'eau de mer par la propriété qu'a l'acide nitreux de l'air à s'unir facilement à toute matière inflammable.

» Dès que la nouvelle de cette découverte fut divulguée, l'Académie qui en connut l'importance prit la résolution de répéter l'expérience du sieur Appleby (7 février 1754) et dans une délibération qu'elle prit à ce sujet, elle me

fit l'honneur de m'en charger, sous le bon plaisir de M. Rouillé qui donna ses ordres pour fournir tout ce qui était nécessaire.

» Je me mis en devoir aussitôt de procéder à cette expérience, mais pour me mettre à l'abri de tout reproche je jugeai qu'il fallait avoir de l'eau de mer pure et sans mélange d'eau douce, et qu'il convenait d'aller la puiser au milieu de la rade et au coup de la pleine mer ; divers contre-temps imprévus firent que je ne pus avoir de l'eau que le 3<sup>e</sup> jour de mars. Le 4 je procédai à la distillation.

» Je continuai ainsi en suivant pas à pas la marche qu'avait suivi Appleby et le 4 avril il présenta le résultat de ses expériences.

» ... Ces divers essais, disait-il en terminant, nous assurent suffisamment qu'il ne reste point de sel dans l'eau de mer distillée et que par conséquent elle ne peut être malsaine par cet endroit, mais il reste toujours à savoir d'où vient ce goût douceâtre et qui cependant prend à la gorge.

» Vient-il du bitume de l'eau de mer qui n'a pu en être dépouillé dans la distillation ou de la qualité de ce vaisseau qui a servi à l'opération ? C'est ce que je ne déciderai point jusqu'à ce que j'ai pu répéter cette expérience en petit dans un alambic de verre et avec des os encore plus calcinés que ceux que j'avais employé ou même avec de la chaux d'huître.

» Pour m'assurer si l'eau de mer distillée se soutiendrait à la mer autant que l'eau douce, si elle s'y corrompait plus tôt ou plus tard, ou point du tout ; j'en ai fait remplir un baril de galère qui a été embarqué dans le

vaisseau l'*Actif*, et j'ai prié M. de Roquefeuil et de Saint-Victorat de le visiter de temps en temps, surtout lorsque leur eau douce viendrait à fermenter, pour voir si l'eau distillée éprouvait les mêmes altérations. J'attends leur retour, pour savoir comment elle aura soutenu la mer. »

Nous avons extrait cette longue citation du manuscrit de de Courcelle qui se trouve à la Bibliothèque de la marine, au nombre des rares papiers de l'Académie de marine que l'on peut encore y trouver.

Le 14 décembre (1) le comte de Roquefeuil fit remettre à l'Académie le baril d'eau dessalée par la méthode d'Appleby et qui avait été embarqué pendant 6 mois sur l'*Actif*, vaisseau qu'il commandait naguère aux côtes d'Espagne et de Portugal. On constata que cette eau s'était seulement imprégnée de l'humeur du bois et qu'elle avait pris une teinte rousse ; du reste aucune différence avec la même eau de deux fioles conservées pendant le même laps de temps à l'Académie. L'assemblée pria de Courcelle de poursuivre à ce sujet des expériences comparatives.

Dans le rapport de de Courcelle, en 1771, nous trouvons quelques détails supplémentaires, nous les donnons à cette place, car elles viennent compléter l'analyse qui avait été faite et que poursuivait encore avec soin le premier médecin du port de Brest.

Dans ce supplément de rapport, il était dit que les papiers publics avaient mal rendu le *lapis causticus* de l'auteur anglais qui est la même chose que la pierre à

---

(1) Histoire de l'Académie royale de marine, de Doneau du Plan.

cautère. Comme ils indiquaient la pierre infernale, ce fut celle-ci que M. de Courcelle employa. Il résulta de cette erreur que son expérience fut toute différente de celle d'Appleby et fautive absolument.

En 1755, l'armement d'une escadre se faisait à Brest, sous les ordres de l'amiral du Bois de la Mothe (1). Le ministre écrivait de Versailles à M. Hocquart, le 1<sup>er</sup> février 1755: (2)

« J'ai demandé, monsieur, au port de Toulon 8 chirurgiens entretenus pour estre armés sur autant de vaisseaux de l'escadre de Brest, et un apothicaire avec son aide. Il leur sera ordonné par M. de Villeblanche un acompte de leur conduite que je fixerai pour chacun d'eux à leur arrivée dans ce port. Ainsi je n'aurai point d'égard à la demande que faisait M. de Courcelle de faire venir un apothicaire de Paris, ayant trouvé ce secours

---

(1) Emmanuel-Auguste de Cahideuc du Bois de la Mothe, né à Rennes en 1683, fit ses premières armes sous Duguay-Trouin. Chevalier de Saint-Louis en 1718, lieutenant de vaisseau en 1727, capitaine en 1738. Commanda le *Mercure* en 1744 dans l'escadre du comte de Roquefeuil. En 1747 il eut quelques combats heureux aux Antilles. En 1753 il était nommé commandeur de Saint-Louis.

En 1755 il reçut le commandement de l'escadre dont nous parlons à destination du Canada. Il eut plusieurs combats à soutenir mais étant dans un état de grande infériorité il dut se tenir à Québec sur la défensive. Rentré en France, il eut en 1757 le commandement d'une nouvelle escadre, dont nous allons parler dans le prochain chapitre. Après sa rentrée à Brest, en novembre 1757, il se retira dans ses terres d'où il ne sortit plus qu'en septembre 1758 à l'âge de 75 ans pour aider à jeter les Anglais à la mer au combat de Saint-Cast, sous les ordres du duc d'Aiguillon.

Il mourut à Rennes, le 23 octobre 1764.

LEVOT.

(2) Archives de l'intendance.



dans la pharmacie de Toulon et le service sera fait plus régulièrement.

» Signé : MACHAULT. »

Le 15 mars suivant, arrivait au port l'ordre d'armer l'*Apollon* et l'*Aquilon* pour servir de vaisseaux-hôpitaux en « observant de partager moitié par moitié sur ces deux bâtimens les effets, ustensiles et remèdes de façon que chacun d'eux soit pourvu pour l'établissement à terre à Québec, d'un hôpital de 100 malades. » (1)

M. Chardon de Courcelle reçut les éloges qu'il méritait pour le zèle qu'il déploya à organiser cet armement qui n'était que le précurseur de celui plus considérable de 1757.

Au mois d'octobre 1756, M. Pépin étant venu à mourir, M. de Courcelle lui succéda effectivement.

« J'ai jugé (2), monsieur, disait le ministre dans une lettre du 16 octobre 1756, par plusieurs de vos lettres de la nécessité de pourvoir incessamment à remplir la place de premier médecin de la marine à Brest, vacante par le décès de M. Pépin et j'y ai nommé M. de Courcelle qui aura les appointemens de 2.400 livres et M. de Langlade remplacera ce dernier aux appointemens de 1.800 livres. M. de Sénac, qui me l'a proposé, m'a informé qu'il a été médecin d'armée et qu'il est très connu pour quelques ouvrages.

» Signé : MACHAULT. »

(A suivre).

P. KEISSER.

---

(1) (2) Archives de l'intendance.

## COMPTE DE GESTION

PRÉSENTÉ AU BUREAU DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

DANS SA SÉANCE DU 1<sup>ER</sup> JUILLET 1901

POUR L'ANNÉE 1900-1901

PAR LE TRÉSORIER DE LA SOCIÉTÉ

### RECETTES

En Caisse au 1<sup>er</sup> juillet 1900, y compris 778 fr. 07 sur  
le livret de la Caisse d'Epargne. 832 fr. 13

(Voir le *Bulletin* 1899-1900).

Produit du livret d'Epargne au 31 dé-

cembre 1900. . . . . 17 72

Intérêts annuels des 2 titres de 3 % . . . . . 110 »

Subvention municipale annuelle . . . . . 300 »

Cotisations des membres résidants, per-  
çues pendant le cours de l'année

académique. . . . . 1.270 »

13<sup>e</sup> répartition à la liquidation du

Comptoir du Finistère. . . . . 47 65

Recettes diverses . . . . . 3 15

TOTAL DES RECETTES . . . . . 2.580 fr. 65

### DÉPENSES

Loyer des locaux de la rue Duguay-Trouin, n° 9, y com-  
pris l'impôt des portes et fenêtres. 257 fr. »

Assurance pour 1901 . . . . . 12 35

Contributions pour 1901 . . . . . 26 05

*A reporter.* . . . . 295 fr. 40

|                                                                     |                     |    |
|---------------------------------------------------------------------|---------------------|----|
| <i>Report.</i> . . . . .                                            | 295 fr. 40          |    |
| Concierge de la bibliothèque (mensualités). . . . .                 | 240                 | »  |
| Concierge de l'Hôtel de Ville (gratification annuelle) . . . . .    | 20                  | »  |
| Concierge de la Bourse pour six conférences . . . . .               | 30                  | »  |
| Supplément de chaises pour la conférence Aubertin. . . . .          | 15                  | »  |
| Bois de chauffage pour la bibliothèque. . . . .                     | 24                  | »  |
| Etrennes, pourboires, timbres-quit., etc. . . . .                   | 8                   | 60 |
| Registre pour procès-verbaux de séances. . . . .                    | 1                   | 75 |
| Impression du <i>Bulletin</i> et imprimés divers . . . . .          | 1.146               | »  |
| Remboursement d'avances à M. le Bibliothécaire-Archiviste . . . . . | 32                  | 60 |
| A M. Goett, pour frais de secrétariat . . . . .                     | »                   | 50 |
| <b>TOTAL DES DÉPENSES.</b> . . . .                                  | <b>1.813 fr. 85</b> |    |

# BALANCE

|                                                                                                                                         |              |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------|
| Recettes . . . . .                                                                                                                      | 2.580 fr. 65 |
| Dépenses . . . . .                                                                                                                      | 1.813 85     |
| Reste en Caisse, au 1 <sup>er</sup> juillet 1901<br>(y compris 545 fr. 79, montant actuel<br>du livret de la Caisse d'Epargne). . . . . | 766 fr. 80   |

La Société possède toujours ses deux titres de 110 fr. de rente 3 %, (perpétuel et amortissable) représentant, au pair, un capital de 3.666 fr. 67.

Brest, le 1<sup>er</sup> juillet 1901.

*Le Trésorier,*  
LOUVET.

Vu et approuvé par les membres du bureau de la  
Société Académique.

*Le Président,*  
Dr J. HÉBERT.

*Les Vice-Présidents,*  
A DE LORME, BRÉMAUD,  
GÆTT.

*Les Secrétaires,*  
DELOURMEL, GOUYET,  
DEVOIR.

*Le Bibliothécaire,*  
A. KERNÉIS.





# LISTE DES MEMBRES

COMPOSANT

LA SOCIÉTÉ ACADEMIQUE DE BREST

---

EXERCICE 1900-1901

---

*Président d'Honneur* : M. le Vice-Amiral DE COURTHILLE, C. \* O. , commandant en chef, Préfet maritime du 2<sup>e</sup> arrondissement.

## BUREAU ÉLU LE 1<sup>er</sup> JUILLET 1900

*Président* : M. HÉBERT (J.), Docteur-Médecin.

### 1<sup>RE</sup> SECTION

---

#### SCIENCES

*Vice-Président* : M. le docteur BRÉMAUD (P.), \* ,  
Médecin en chef de la Marine.

*Secrétaire* : M. DELOURMEL, Archiviste-Bibliothécaire de la Ville.

### 2<sup>E</sup> SECTION

---

#### LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS

*Vice-Président* : M. MAURER, Avocat.

*Secrétaire* : M. FEILLARD Fils, Avocat.

### 3<sup>E</sup> SECTION

---

#### GÉOGRAPHIE

*Vice-Président* : M. DE LORME (A.), O. , Professeur au Lycée de Brest.

*Secrétaire* : M. GËTT, Professeur au Lycée.

*Bibliothécaire-Archiviste* : M. KERNËIS (A.-A.), \*,  
Sous-Commissaire de la Marine, en retraite.

*Trésorier* : M. LOUVET, \*, O.  , Pharmacien en chef  
de la Marine.

---

## COMITÉ DE PUBLICATION

1  LES MEMBRES DU BUREAU.

2  MM. LEMOINE, O. \*, Pharmacien en chef, en  
retraite.

BOURGEOIS, O. \*, Lieutenant-Colonel d'Ar-  
tillerie territoriale.

GUENEAU DE MUSSY, Avocat.

Mme PERDRIEL-VAISSIÈRE.

---

## PRÉSIDENTS HONORAIRES

MM.

LAFONT, G. C. \*,  , Vice-Amiral, en retraite.

DUBURQUOIS, G. O. \*, Vice-Amiral, en retraite.

DE LA JAILLE, C. \*, Vice-Amiral.

BESNARD, C. \*, Vice-Amiral, ancien Ministre de la  
Marine.

LANGERON, Professeur honoraire de l'Université.

BARKERA, C. \*, O.  , Vice-Amiral, en retraite.

---

## MEMBRES HONORAIRES

MM.

THOUAR (Arthur),  , Voyageur géographe.

SAVORGNAN DE BRAZZA, O. \*, Capitaine de  
frégate.

COTTEAU, Voyageur géographe.

## MEMBRES RÉSIDENTS

MM.

- ABALAN: Juge au Tribunal de Commerce, rue de Paris, 36, en Lambézellec.
- ALLAIN (L ), Avoué, rue Neptune, 2.
- ALLAIN, Docteur-Médecin, Conseiller général, rue de la Porte, 97.
- ALÈGRE, Professeur de musique, rue de Siam, 61.
- 5 ARDOUIN, Agent comptable de la Marine, rue Duguay-Trouin, 18.
- AUBERTIN, Commissaire de 1<sup>re</sup> classe de la Marine, escadre de la Méditerranée.
- AUFFRET, C. \*, O. U, Directeur du Service de Santé de la Marine, en retraite, rue Saint-Yves, 25.
- BAISNÉE, Négociant, rue de la Rampe, 55.
- BASTARD, Inspecteur des Télégraphes, en retraite, place du Château, 11.
- 10 BASTIT (Joseph), Négociant, place du Château, 5.
- BENOIT \*, Négociant, ancien Président du Tribunal de Commerce, rue de la Mairie, 12.
- BERGER (Charles-Victor), \*, O. U, ancien Médecin de la Marine, Maire de Brest, rue de Paris, 54.
- BERRHAR, Pharmacien civil, à Saint-Renan.
- BIACABE (Armand), Propriétaire, rue Foy, 5.
- 15 BLOIS (DE), \*, Conseiller général, rue Voltaire, 34.
- BOELLE (Mme Léon), rue Traverse, 14.
- BOHY, Professeur de musique, rue de Siam, 26.
- BONAMY (Léon), Propriétaire, rue Traverse, 1.
- BONNEAU (Paul), \*, Agent comptable principal de la Marine, en retraite, rue d'Algésiras, 21.



- 20 BOURGEOIS, O. \*, Lieutenant-Colonel d'Artillerie territoriale, rue d'Aiguillon, 38.  
BRÉMAUD (Paul), \*, U, Médecin en chef de la Marine, rue du Château, 1.  
BRETON (Paul), Négociant, rue Armorique, 40.  
CANY (Mme), rentière, rue Foy, 11.  
CARADEC (Théophile), O. U, Docteur-Médecin, rue du Château, 15  
25 CARON, Greffier, rue de Paris, 107.  
CAVALIER, \*, Pharmacien de la Marine, rue d'Aiguillon, 52.  
CHABAL (Abel), Architecte, rue de la Rampe, 46.  
CHALMET (Mme), rue Foy, 11.  
CHALMET, Docteur-Médecin, à Landerneau.  
30 CHEVILLOTTE (Jean), rue du Château, 11.  
CHEVILLOTTE (Charles), ancien Député, cité d'Antin, 2.  
CHIC (Léon), \*, U, Chef de musique des Equipages de la Flotte, en retraite, rue Voltaire, 31.  
CLÈREC, Avocat, rue Saint-Yves, 24.  
CORBÉ, Pharmacien civil à Brest, rue de Paris, 148.  
35 CORNUT-GENTILE (I.-J.-A.), O. \*, Capitaine de vaisseau en retraite, place du Château, 5.  
CROSNIER, Architecte, rue de Traverse, 1.  
DELANDE (Julien), Professeur au Lycée, rue du Château, 62.  
DELCROIX, lieutenant de vaisseau, rue de la Rampe, 10 *bis*.  
DELESTRE (Paul), Rentier, rue du Château, 15.  
40 DELOBEAU, \*, Avoué honoraire, Sénateur, rue d'Aiguillon, 54.

- DELOURMEL, Archiviste-Bibliothécaire de la Ville, rue Victor-Hugo, 57.
- DENOUEL, Propriétaire, rue de la Porte, 77.
- DESHAYES (Eugène), rue Traverse, 5.
- DESORMAUX, \*, ☿, Sous-Directeur d'Artillerie de terre, rue du Château, 39 bis.
- 45 DEVOIR, Lieutenant de vaisseau, rue Traverse, 31.
- DIDELOT (Mme la Baronne), Rampe, 19.
- DÔYNEL, \*, ☿, Commissaire en chef.
- DUMOULIN, Commissaire-Priseur, rue Traverse, 35.
- ÉLY-LABASTIRE, Négociant, rue de la Rampe, 53.
- 50 ÉRARD Fils, Négociant, rue de Paris, 125.
- FARVACQUES, Docteur-Médecin, rue de Paris, 10, Lambézellec.
- FEILLARD, Avocat, rue d'Aiguillon, 38.
- FOUCARD, Notaire, rue de la Mairie, 15.
- FOURNIER (P.-E.), \*, ancien Avoué, rue Saint-Yves, 33.
- 55 FRIOCOURT, O. \*, O. ☿, Médecin en chef de la Marine, place Latour-d'Auvergne, 14.
- GAUTHIER (Mme Eugène), rue de la Mairie, 21.
- GAYET, \*, Médecin principal de la Marine, rue du Château, 42 bis.
- GEFFROY, \*, Pharmacien de la Marine, en retraite, à Kerhuon.
- GHILINO, Propriétaire à Kerhuon.
- 60 GLEIZES DE FOURCROY (Charles - Philippe), O. \*, Inspecteur en chef de la Marine, en retraite, rue Voltaire, 36.

- GCETT,  $\mathfrak{U}$ , Professeur au Lycée, boulevard Gambetta, 56.
- GOOD, Pharmacien civil, rue de la Rampe, 37 bis.
- GOURY (Gustave), Landerneau.
- GOUYET (L.-M.), Professeur à l'Ecole Navale, rue d'Aiguillon, 38.
- 65 GRALL, Pharmacien civil, rue de Siam, 49
- GRENETIER, Négociant, rue de Siam, 59.
- GROSSIN, Capitaine de la Gendarmerie nationale.
- GUENEAU DE MUSSY, Avocat, rue Voltaire, 40.
- GUÉRANDEL,  $\ast$ , Chef de bataillon du Génie, rue de Siam, 24.
- 70 GUILLERMIT, Maître de Chapelle, Grand'Rue, 19.
- GUYADER, Docteur-Médecin, rue de Paris, 83.
- HALLEZ,  $\ast$ , Capitaine de frégate, place Sadi-Carnot, 9.
- HAMON, Notaire, rue de Siam, 43.
- HÉBERT (Jules), Docteur-Médecin, rue d'Aiguillon, 6.
- 75 HOMO (Henri), rue du Château, 44.
- IMHOFF (V.), O.  $\ast$ , Capitaine de vaisseau, rue de la Mairie, 3 bis.
- JEHANNE,  $\ast$ , Médecin de la Marine en retraite, rue de Siam, 55.
- KEISSER,  $\ast$ , Médecin principal de la Marine, Grand'Rue, 33.
- KERDONCUFF,  $\ast$ , Commissaire-Adjoint de la Marine, en retraite, rue Neptune, 3.
- 80 KERMAREC, O.  $\ast$ , Colonel d'Artillerie en retraite, rue Voltaire, 4 bis.

- KERNÉIS (A.-A.), \*, Sous-Commissaire de la Marine, en retraite, Grand'Rue, 74.
- KERROS (Edouard DE), Négociant, Agent consulaire, rue du Château, 19.
- LAMARQUE, ancien Notaire, Conseiller d'arrondissement, rue de Siam, 36.
- LE BAIL, Pharmacien civil, place Latour-d'Auvergne, 12.
- 85 LE BESCOND DE COATPONT, Avocat, rue de Siam, 44.
- LE BEURRIER, fils, Négociant, rue de Brest, 2, en Lambézellec, et rue de la Rampe, 27.
- LE BORGNE DE KERAMBOSQUER, C. \*, Contre-Amiral, en retraite, à Saint-Brieuc.
- LE GUEN (Mme), Rentière, rue Neptune, 1.
- LEHIDEUX (A.-M.-E.), Négociant, rue St-Yves, 19
- 90 LE HOUERF, Négociant, rue d'Algésiras, 9.
- LE JANNIC DE KERVIZAL, Rentier, au château de Lesgall, en Lesneven, et rue de Paris, 148.
- LE GENDRE, Receveur principal des Contributions indirectes, rue Neptune, 12.
- LE JEUNE (Constant), Notaire honoraire, rue de la Rampe, 25.
- LE MOINE (E.-J.-T.), O. \*, Pharmacien en chef de la Marine, en retraite, rue du Château, 9.
- 95 LE NOBLE, Docteur-Médecin, rue de la Mairie, 2.
- LE PIVAIN (René), Négociant, Juge au Tribunal de Commerce, rue de la Rampe, 5.
- LEVOT-BÉCOT, Propriétaire, rue Chaussée-d'Antin, 20, Paris.
-

- LORME (A. DE), O. U, Professeur en retraite, rue de la Rampe, 25.
- LORSA, ancien Négociant, rue d'Aiguillon, 42.
- 100 LOUVET, \*, O. U, Pharmacien en chef, Grand'Rue, 32.
- LULLIEN, Juge suppléant au Tribunal de Commerce, Grand'Rue, 26
- MARFILLE, Négociant, Président du Tribunal de Commerce, Grand'Rue, 49.
- MARTINON, Professeur au Lycée d'Alger.
- MATHIEU (Etienne-Jean-Ernest), C. \*, Capitaine de vaisseau, en retraite, rue de la Rampe, 37 bis.
- 105 MAURER, Avocat, Docteur en droit, rue de Siam, 26.
- MAUROY, \*, Chef de Bataillon au 19<sup>e</sup> de ligne, rue de Traverse, 29.
- MERLANT, O. \*, Inspecteur en chef des Services Administratifs de la Marine, rue Duguay-Trouin, 18 bis.
- MILIN, Receveur des Postes, en retraite, rue Voltaire, 29.
- MINIAC (DE), Directeur des Travaux hydrauliques, place du Château, 3.
- 110 PAILLET, Négociant, rue Amiral-Linois, 2.
- PARIN-LAMARQUE, Négociant, rue du Château, 47.
- PASSINI père, Propriétaire, rue du Moulin, 31.
- PERDRIEL-VAISSIÈRE (Mme), rue Voltaire, 13.
- PICOT, Négociant, rue Traverse, 37.
- 115 PITEL, Négociant, rue Saint-Yves, 11.
- PITTY, Chimiste, rue du Château, 28.

- PITON, \*, Médecin principal de la Marine.  
POULLAOUËC, Notaire, rue de Siam, 30.  
RAMBAUD, Pasteur protestant, rue de Paris, 38.  
120 RÉGURON, Négociant, rue de la Rampe, 10.  
RENAUT, Pharmacien, Grand'Rue, 42.  
RIVET (L.-J.), O. \*, Contre-Amiral, rue du Château, 15, Major général à Lorient.  
ROBERT fils, Libraire, rue d'Aiguillon, 44.  
ROLLAND, Avoué, rue de la Rampe, 12.  
125 ROSUEL, Propriétaire, rue du Château, 15.  
ROUGET, Sous-Directeur de la Compagnie du Gaz, rue du Château, 28.  
SEGONDAT, Contr. des Contr. dir., rue Voltaire, 1.  
THÉSÉE, Docteur-Médecin, rue d'Algésiras, 17.  
THIERRY, Propriétaire, rue de Traverse, 18, et au Merle-Blanc.  
130 THIELEMANS, Docteur-Médecin, Tour de la Mothe-Tanguy.  
TOUVET, Chirurgien-Dentiste, rue de Siam, 85.  
TROBRIANT (Comte Alphée DE), Sous-Inspecteur de l'Enregistrement, rue de la Rampe, 38.  
VERGNIAUD, Médecin principal, en retraite, rue de Traverse, 43.  
WEILL, Professeur au Lycée.

---

## MEMBRES CORRESPONDANTS

MM.

- BERTIN, O. \*, Directeur des Constr. nav., à Paris.  
CALVET, O. \*, Professeur d'Histoire au Lycée Michelet, à Vanves.  
CLAPARÈDE, Ingénieur, à Paris.

COMBETTE, \*, O. †, Inspecteur général de l'Instruction publique, à Paris.

5 DALIMIER, Proviseur au Lycée Michelet, à Paris.  
D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

DAURIAC (Lionel), †, Professeur à la Faculté des lettres de Montpellier.

DAURIAC, \*, Bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale, à Paris.

DELAVAUD, O. \*, O. †, Pharmacien inspecteur de la Marine.

10 DENNIÈRE, Archéologue en retraite, à Paris.

DERAUGLAUDRE, Professeur d'Agriculture, à l'Université Catholique, à Paris.

DESCHANEL, †, ancien Sous-Préfet de Brest, Président de la Chambre des Députés.

DEVAUX, Professeur de Physique, au Lycée de Lorient.

DUCHATelier (Paul).

15 DUPUIS, O. \*, Contre-Amiral, rue de Berlin, 6, à Paris.

FIERVILLE, O. \*, Proviseur en retraite.

FLEURIOT DE LANGLE, C. \*, Contre-Amiral, en retraite.

GARNAULT, \*, †, Examineur de la Marine, en retraite, à Paris.

GAUGUET, Publiciste, à Paris.

20 GUENNOU, Publiciste, 33, rue Linnée, à Paris.

HÉLAIN, \*, Agent-Comptable principal de la Marine, en retraite, à Paris.

HERLAND, Chimiste, Pharmacien à Concarneau.

JARRY, O. \*, Recteur de l'Académie de Rennes.

JOUAN, O. \*, O. , Capitaine de vaisseau, en retraite, à Cherbourg.

- 25 KERVILER, \*, Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, à Saint-Nazaire.

KLEINHANS (Mlle), Professeur à St<sup>e</sup>-Barbe, à Paris.

LANGERON (Maurice), Botaniste, à Dijon, rue Chabot-Charny, 79.

LANGERON (Edouard), O. , Professeur honoraire de l'Université, rue Vauquelin, 5, Paris.

LE BALLE, O. , Inspecteur d'Académie à La Roche-sur-Yon.

- 30 LE GROS, O. \*, Colonel d'inf. de mar., en retraite.

LE JANNE, \*, Pharmacien de la Marine, en retraite.

LOUDUN, Bibliothécaire à la Bibliothèque de l'Arsenal, à Paris.

LOZÉ, O. \*, ancien Sous-Préfet de Brest, Ambassadeur de France, à Vienne.

LOYER, O. , ancien Professeur au Lycée de Brest.

- 35 MILLIEN, Architecte à Beaumont - Laferrière (Nièvre).

MILNE, Professeur d'Anglais, au Lycée Henri IV.

ORTOLAN, \*, Lieutenant de vaisseau.

PARIS, C. \*, Général de brigade.

PIÉDANIEL, Homme de Lettres, à Paris.

- 40 SAULNIER, \*, Conseiller à la Cour de Rennes.

THOMAS (Félix), O. , Professeur au Lycée de Versailles.

VIEL DE HAUTMESNIL (l'abbé Emile).

WILLOTTE, Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, à Vannes.



## Membres de la Société décédés ou démissionnaires

*Durant l'Année Académique 1900-1901*

---

- 1 ARNOULT (Mme), place Carnot, 9.
  - 2 COLLOT-BÉRANGER, Avocat, rue de la Rampe, 51.
  - 3 DUCHATEAU (A.), \*, Médecin en chef de la Marine, à Toulon.
  - 4 GALACHE (F.), C. \*, Contre-Amiral, en retraite, rue d'Aiguillon, 54.
  - 5 GÉRARD (V.), Avoué, rue de Siam, 24.
  - 6 LE MONNIER (Mme Henri), rue Voltaire, 31.
  - 7 OLLIVIER (Henry), Capitaine au 2<sup>e</sup> de Marine, rue Foy, 10.
  - 8 PASQUIER, Professeur au Lycée, rue de Paris, 96.
  - 9 ROULLIN, Lieutenant de vaisseau, rue Duguay-Trouin, 5.
  - 10 TROBRIAND (Denis DE), \*, Capitaine de frégate, rue de Traverse, 7.
-

## Listes des Académies, Sociétés Savantes

AVEC LESQUELLES SE FAIT L'ÉCHANGE DU BULLETIN

(Ordonnance royale du 16 Mai 1847)

---

### 1<sup>re</sup> SECTION — GÉOGRAPHIE

---

#### SOCIÉTÉS FRANÇAISES

---

- 1 BOUCHES-DU-RHÔNE : *Marseille*. — Société de Géographie.
- 2 — *Montpellier*. — Société Linguedocienne de Géographie.
- 3 CÔTE-D'OR : *Dijon*. — Société Bourguignonne d'Histoire et de Géographie.
- 4 CHARENTE-INFÉRIEURE : *Rochefort*. — Société de Géographie.
- 5 GIRONDE : *Bordeaux*. — Société de Géographie commerciale.
- 6 GARONNE (HAUTE-) : *Toulouse*. — Société de Géographie.
- 7 INDRE-ET-LOIRE : *Tours*. — Société de Géographie.
- 8 LOIRE-INFÉRIEURE : *Saint-Nazaire*. — Société de Géographie commerciale.
- 9 — *Nantes*. — Société de Géographie commerciale.
- 10 MEURTHE-ET-MOSELLE : *Nancy*. — Société de Géographie de l'Est.

- 11 MORBIHAN : *Lorient*. — Société Bretonne de Géographie.
- 12 NORD : *Douai*. — Union Géographique du Nord de la France.
- 13 — *Lille*. — Société de Géographie.
- 14 RHONE : *Lyon*. — Société de Géographie.
- 15 SEINE : *Paris*. — Société de Géographie.
- 16 — *Paris*. — Revue de Géogr. internationale.
- 17 — *Paris*. — Société de Géographie.
- 18 — *Paris*. — Société des Études coloniales et maritimes.
- 19 — *Paris*. — Bibliothèque des Sociétés savantes.
- 20 SEINE-INFÉRIEURE : *Le Havre*. — Société de Géographie commerciale.
- 21 — *Rouen*. — Société Normande de géographie.
- 22 VAR : *Toulon*. — Société de Géographie.
- 23 CONSTANTINE : *Constantine*. — Société de Géographie.

---

## SOCIÉTÉS ÉTRANGÈRES

---

- 24 ANGLETERRE : *Manchester*. — Manchester Geographical Society.
- 25 BELGIQUE : *Bruxelles*. — Société royale belge de Géographie.
- 26 — *Anvers*. — Société royale de Géographie d'Anvers.
- 27 BRÉSIL : *Rio-de-Janeiro*. — Sociedade de Geographia de Lisboa do Brazil.

- 28 EGYPTÉ : *Le Caire*. — Société khédiviale de Géographie.
- 29 FINLANDE : *Helsingfors*. — Fennia. — Société de Géographie.
- 30 PORTUGAL : *Lisbonne*. — Sociedade de Geographia de Lisboa.
- 31 — *Porto*. — Sociedade de Geographia Commercial do Porto.
- 32 SUISSE : *Genève*. — Le Globe.
- 33 — *Neufchâtel*. — Société Neufchâteloise de Géographie.
- 34 WURTEMBERG : *Stuttgard*. — Société Wurtembergeoise de Géographie.
- 

2<sup>e</sup> ET 3<sup>e</sup> SECTIONS. — SCIENCES, LITTÉRATURE  
ET BEAUX-ARTS

---

SOCIÉTÉS FRANÇAISES

---

- 1 AISNE : *Château-Thierry*. — Société historique et archéologique de Château-Thierry.
- 2 — *Laon*. — Société académique.
- 3 — *Saint-Quentin*. — Société académique des sciences, belles-lettres, agricole et industrielle.
- 4 — *Soissons*. — Société archéologique, historique et scientifique.
- 5 ALLIER : *Moulins*. — Société d'émulation et des beaux-arts du Bourbonnais.

- 6 ALPES-MARITIMES : *Nice*. — Société centrale d'agriculture, d'horticulture et d'acclimatation des Alpes-Maritimes.
- 7 — *Nice*. — Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes.
- 8 ARDÈCHE : *Privas*. — Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département de l'Ardèche.
- 9 AUBE : *Troyes*. — Société académique d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Aube.
- 10 AUDE : *Carcassonne*. — Société des arts et des sciences.
- 11 — *Narbonne*. — Commission archéologique et littéraire.
- 12 AVEYRON : *Rodez*. — Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron.
- 13 BOUCHES-DU-RHÔNE : *Aix*. — Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres.
- 14 — *Marseille*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.
- 15 — *Marseille*. — Société de statistique.
- 16 — *Marseille*. — Comité médical des Bouches-du-Rhône.
- 17 CALVADOS : *Caen*. — Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres.

- 18 CALVADOS : *Caen*. — Société des Antiquaires de Normandie.
- 19 — *Caen*. — Société Linnéenne de Normandie.
- 20 — *Caen*. — Société des beaux-arts.
- 21 CHARENTE : *Angoulême*. — Société archéologique et historique de la Charente.
- 22 CHARENTE-INFÉRIEURE : *La Rochelle*. — Société des belles-lettres, sciences et arts.
- 23 — *Saintes*. — Revue de Saintonge et d'Aunis. — Bulletin de la Société des Archives historiques.
- 24 CHER : *Bourges*. — Société historique, littéraire, statistique et scientifique du Cher.
- 25 CÔTE-D'OR : *Dijon*. — Académie des sciences, arts et belles-lettres.
- 26 — *Dijon*. — Société bourguignonne d'histoire et de Géographie.
- 27 — *Semur*. — Société des sciences historiques et naturelles.
- 28 — *Beaune*. — Société d'histoire, d'archéologie et de littérature.
- 29 CÔTES-DU-NORD : *Saint-Brieuc*. — Société d'émulation des Côtes-du-Nord.
- 30 — *Saint-Brieuc*. — Société archéologique et historique.
- 31 CREUSE : *Guéret*. — Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse.
- 32 DOUBS : *Besançon*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.

- 33 DOUBS : *Besançon*. — Société d'émulation.
- 34 — *Montbéliard*. — Société d'émulation.
- 35 DROME : *Romans*. — Comité d'histoire ecclésiastique  
et d'archéologie religieuse du diocèse  
de Valence.
- 36 EURE : *Evreux*. — Société libre d'agriculture, sciences,  
arts et belles-lettres de l'Eure.
- 37 FINISTÈRE : *Morlaix*. — Société d'études scienti-  
fiques du Finistère.
- 38 — *Quimper*. — Société archéologique du  
Finistère.
- 39 GARD : *Nîmes*. — Académie de Nîmes.
- 40 GARONNE (HAUTE-) : *Toulouse*. — Académie des jeux  
floraux.
- 41 — *Toulouse*. — Académie de lé-  
gislation.
- 42 — *Toulouse*. — Académie des  
sciences, inscriptions et  
belles-lettres.
- 43 — *Toulouse*. — Société acadé-  
mique franco-hispano-portu-  
gaise.
- 44 — *Toulouse*. — Société d'histoire  
naturelle.
- 45 — *Toulouse*. — Société archéo-  
logique du midi de la  
France.
- 46 GIRONDE : *Bordeaux*. — Académie des sciences,  
belles-lettres et arts.
- 47 — *Bordeaux*. — Société Linnéenne de  
Bordeaux.

- 48 GIRONDE : *Bordeaux*. — Société des sciences physiques et naturelles.
- 49 HÉRAULT : *Béziers*. — Société archéologique, scientifique et littéraire.
- 50 — *Montpellier*. — Académie des sciences et lettres.
- 51 ILLE-ET-VILAINE : *Rennes*. — Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine.
- 52 INDRE-ET-LOIRE : *Tours*. — Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres, du département d'Indre-et-Loire.
- 53 ISÈRE : *Grenoble*. — Académie delphinale.
- 54 — *Grenoble*. — Société de statistique des sciences naturelles et des arts industriels du département de l'Isère.
- 55 LANDES : *Dax*. — Société de Borda.
- 56 LOIRE (HAUTE-) : *Le Puy*. — Société agricole et scientifique de la Haute-Loire.
- 57 LOIRE-INFÉRIEURE : *Nantes*. — Société académique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure.
- 58 — *Nantes*. — Société archéologique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure.
- 59\* — *Nantes*. — Revue de Bretagne et de Vendée.
- 60 LOT : *Cahors*. — Société des études littéraires, scientifiques et artistiques.
- 61 MAINE-ET-LOIRE : *Angers*. — Société nationale d'agriculture, sciences et arts.



- 62 MAINE-ET-LOIRE : *Angers*. — Société industrielle et agricole.
- 63 MANCHE : *Cherbourg*. — Société des sciences naturelles et mathématiques.
- 64 MARNE : *Châlons-sur-Marne*. — Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne.
- 65 MEURTHE-ET-MOSELLE : *Nancy*. — Académie de Stanislas.
- 66 MORBIHAN : *Vannes*. — Société polymathique du Morbihan.
- 67 NORD : *Cambrai*. — Société d'émulation.
- 68 — *Douai*. — Société centrale d'agriculture, sciences et arts du département du Nord.
- 69 — *Dunkerque*. — Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts.
- 70 — *Lille*. — Société des sciences, de l'agriculture et des arts.
- 71 — *Lille*. — Société régionale des architectes du nord de la France.
- 72 — *Valenciennes*. — Société d'agriculture, sciences et arts.
- 73 — *Roubaix*. — Société d'émulation.
- 74 OISE : *Beauvais*. — Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise.
- 75 — *Compiègne*. — Société Française d'archéologie.

- 76 PAS-DE-CALAIS : *Arras*. — Comité des antiquités départementales et monuments historiques du Pas-de-Calais.
- 77 — *Boulogne-sur-Mer*. — Société académique.
- 78 — *Saint-Omer*. — Société des antiquaires de la Morinie.
- 79 PYRÉNÉES-ORIENTALES : *Perpignan*. — Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales.
- 80 RHONE : *Lyon*. — Société littéraire, historique et archéologique.
- 81 — *Lyon*. — Société des sciences, belles-lettres et arts.
- 82 — *Tarare*. — Société des sciences naturelles et d'enseignement populaire.
- 83 SAONE-ET-LOIRE : *Autun*. — Société éduenne.
- 84 — *Chalon-sur-Saône*. — Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire.
- 85 — *Chalon-sur-Saône*. — Société d'histoire et d'archéologie.
- 86 — *Mâcon*. — Académie des arts, sciences, belles-lettres et d'agricult.
- 87 SARTHE : *Le Mans*. — Société d'agriculture, sciences et arts.
- 88 — *Le Mans*. — Société historique et archéologique.
- 89 SAVOIE : *Chambéry*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.

- 90 SAVOIE : *Chambéry*. — Société savoissienne d'histoire et d'archéologie.
- 91 — *Saint-Jean-de-Maurienne*. — Travaux de la Société d'histoire et d'archéologie de Maurienne.
- 92 SAVOIE (HAUTE-) : *Annecy*. — Société florimontane.
- 93 SEINE : *Paris*. — Société académique indo-chinoise de France.
- 94 — *Paris*. — Société de Médecine de Paris.
- 95 — *Paris*. — Société philotechnique.
- 96 — *Paris*. — Bibliothèque de la Sorbonne.
- 97 — *Paris*. — Société des Antiquaires de France.
- 98 — *Paris*. — Société de topographie de France.
- 99 — *Paris*. — Société des sciences naturelles de l'ouest de la France.
- 100 SEINE-INFÉRIEURE : *Le Havre*. — Société havraise d'études diverses.
- 101 — *Le Havre*. — Société des sciences et arts agricoles.
- 102 — *Rouen*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.
- 103 — *Rouen*. — Société libre d'émulation, du commerce et de l'industrie de la Seine-Inférieure.
- 104 SEINE-ET-MARNE : *Fontainebleau*. — Société historique et archéologique du Gâtinais.
- 105 — *Meaux*. — Société d'agriculture, sciences et arts.

- 106 SEINE-ET-OISE : *Versailles*. — Société des sciences naturelles et médicales de Seine-et-Oise.
- 107 — *Versailles*. — Société des sciences morales, des lettres et des arts.
- 108 SOMME : *Abbeville*. — Société d'émulation.
- 109 — *Amiens*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.
- 110 — *Amiens*. — Société des Antiquaires de Picardie.
- 111 — *Amiens*. — Société Linnéenne du nord de la France.
- 112 TARN-ET-GARONNE : *Montauban*. — Académie des sciences, belles-lettres et arts de Tarn-et-Garonne.
- 113 VAR : *Draguignan*. — Société d'études scientifiques et archéologiques.
- 114 — *Toulon*. — Académie du Var.
- 115 VIENNE : *Poitiers*. — Société des Antiquaires de l'Ouest.
- 116 VIENNE (HAUTE-) : *Limoges*. — Société archéologique et historique du Limousin.
- 117 VOSGES : *Épinal*. — Société d'émulation.
- 118 — *Saint-Dié*. — Bulletin de la société philomatique vosgienne.
- 119 YONNE : *Auxerre*. — Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne.
- 120 — *Sens*. — Société archéologique.
- 121 — *Avallon*. — Société d'études.
- 122 CONSTANTINE : *Bône*. — Académie d'Hippone.
- 123 — *Constantine*. — Société archéologique du département de Constantine.

- 124 COCHINCHINE : *Saïgon*. — Société des études indo-chinoises de Saïgon.
- 125 ÎLE DE LA RÉUNION : *Saint-Denis*. — Société des lettres, sciences et arts.
- 126 MINISTÈRE *Revue des travaux scientifiques.*
- 127 DE L'INSTRUCTION *Bulletin du Comité des travaux*  
PUBLIQUE *historiques et scientifiques.*
- 128 ET DES *Bulletin archéol. du Comité des*  
BEAUX-ARTS *travaux histor. et scientifiques.*
- 129 — *Répertoire des trav. historiques.*
- 130 — Musée Guimet.
- 131 (Ordon. du 27 juil- Biblioth. des Sociétés savantes.
- 132 let 1845. Art. 2) — —
- 133 MINISTÈRE Archives de médecine navale.
- 134 DE LA *Revue maritime et coloniale.*
- 135 MARINE Société des études maritimes et  
coloniales.
- 136 MINISTÈRE Service géographique.  
DES COLONIES

---

## SOCIÉTÉS ÉTRANGÈRES

---

- 137 ALSACE-LORRAINE : *Colmar*. — Société d'histoire naturelle.
- 138 — *Metz*. — Académie de Metz.
- 139 AMÉRIQUE : *Washington*. — Smithsonian Institution.
- 140 — *Washington*. — U.-S. Geological Survey.
- 141 — *Washington*. — National Academy of Sciences.

- 142 BELGIQUE : *Bruxelles*. — Société royale de botanique.
- 143 BRÉSIL : *Rio-de-Janeiro*. — Revisia do observatorio.
- 144 CROATIE : *Zagreb-Agram*. — Société d'histoire naturelle.
- 145 ITALIE : *Rome*. — Reale academia dei Lincei.
- 146 NORWÈGE : *Christiania*. — Académie royale des lettres, histoire et antiquités.
- 147 — *Christiania*. — Université royale.
- 148 RÉP. ARGENTINE : *Cordoba*. — Academia nacional de ciencias en Cordoba.
- 149 SUÈDE : *Lund*. — Université de Lund.
- 150 SUISSE : *Sion* (Canton du Valais). — Société Murithienne (société Valaisanne des sciences naturelles).
- 151 — *Genève*. — Institut national genevois.
- 152 — *Genève*. — Société d'histoire et d'archéologie.
- 153 — *Neufchâtel*. — Société des sciences naturelles.
- 154 — *Zurich*. — Stadtbibliothek Zurich.
- 155 — *Sion*. — Bulletin des travaux de la Murithienne (société Valaisanne des sciences naturelles).
-



## TABLE DES MATIÈRES

|                                                                                                              |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| <i>Œuvres posthumes de M. Gabriel Milin</i> (poème Breton inédit), traduit par M. Alfred BOURGEOIS . . . . . | 7   |
| <i>L'Art Breton</i> (XIII <sup>e</sup> au XVIII <sup>e</sup> siècle), par M. A. DE LORME. . . . .            | 103 |
| <i>Un nouveau Latude</i> (1787-1837), par M. A. DE LORME. . . . .                                            | 125 |
| <i>Les Drame d'Eschyle</i> (traduction en vers), par M. MARTINON. . . . .                                    | 155 |
| <i>Etude Historique sur Chardon de Courcelle</i> (1741-1775), par M. P. KEISSER. . . . .                     | 229 |
| Compte de gestion, par M. LOUVET. . . . .                                                                    | 277 |
| Liste des Membres de la Société. . . . .                                                                     | 281 |
| Membres honoraires . . . . .                                                                                 | 282 |
| Membres résidants. . . . .                                                                                   | 283 |
| Membres correspondants. . . . .                                                                              | 289 |
| Membres de la Société décédés ou démissionnaires durant l'année académique 1900-1901. . . . .                | 292 |
| Liste des Académies, Sociétés savantes :                                                                     |     |
| Première Section : Géographie. — Sociétés françaises. . . . .                                                | 293 |
| — — — Sociétés étrangères. . . . .                                                                           | 294 |
| 2 <sup>e</sup> et 3 <sup>e</sup> Sections : Sciences, Littérature et Beaux-Arts. . . . .                     |     |
| — — — Sociétés françaises. . . . .                                                                           | 295 |
| — — — Sociétés étrangères. . . . .                                                                           | 304 |



